CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

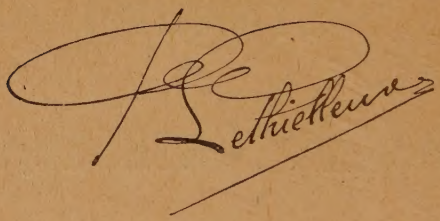
DOGME CATHOLIQUE

CARÊME 1881

IX

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

L'éditeur réserve tous droits de reproduction et de traduction.



Imprimatur :
Parisiis, die 8 Decembris 1901.
‡ FRANCISCUS, CARD. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en janvier 1903.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

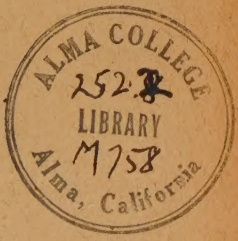
DOGME CATHOLIQUE

ŒUVRE DE JÉSUS-CHRIST

Par le T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ
des Frères Prêcheurs

NEUVIÈME ÉDITION

CARÊME 1881



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10 RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maître en sacrée Théologie et Prédicateur général, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Conférences du T. R. P. Jacques-Marie-Louis Monsabré, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : *Exposition du dogme catholique. — Œuvre de Jésus-Christ. — Carême 1881.* Nous les avons jugées dignes de l'impression.

Fr. Antonin VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

Fr. Paul MONJARDET,
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :
Fr. Bernard CHOCARNE,
Prieur provincial.

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LA RÉDEMPTION

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LA RÉDEMPTION

Eminentissime Seigneur [1], Messieurs,

Ce n'est pas assez de connaître les perfections d'un homme et de savoir comment il a vécu ; il importe d'examiner ce qu'il laisse après lui, ce par quoi il se survit ; car, si glorieux qu'il ait été dans son rapide passage à travers les générations humaines, toute sa gloire est peu de chose, si elle ne se perpétue par quelque grande œuvre.

Le rationalisme nous accorde que le Christ, dont nous avons admiré la personne et la vie, a exercé par ses enseignements et ses vertus une prodigieuse influence sur l'humanité ; mais c'est l'influence d'un moraliste dégageant la vie

1. Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

pratique des faux principes et des préjugés qui l'égaraient, pour la soumettre à des règles plus certaines, plus nobles et plus pures, pas davantage. Nous n'acceptons pas, nous ne pouvons pas accepter cette maigre conclusion des principes grandioses que nous avons posés. L'enseignement catholique nous apprend que le Christ se survit dans une œuvre immense, admirable et sainte, en vue de laquelle Dieu l'a prédestiné de toute éternité, dans une œuvre dont dépend son existence, où se concentre et s'exprime toute sa perfection, et le bon sens nous dit, après l'étude que nous avons faite des perfections et de la vie de Jésus-Christ, que cela devait être.

Quelle est cette œuvre? — Vous avez nommé la rédemption, Messieurs ; car vous avez trop bonne mémoire pour oublier ce que nous avons dit du plan divin, au début de cette seconde partie de notre exposition dogmatique. Avant tous les siècles, Dieu voyait son œuvre et la couronnait, en ses desseins, par la conception du Verbe rédempteur. C'était, premièrement et principalement, pour sauver le monde qu'il décrétait l'incarnation. Je ne reviendrai pas sur

les considérations que nous avons faites à ce sujet ; c'est une vérité acquise à notre enseignement : que l'incarnation rédemptrice manifeste au degré suprême les perfections de Dieu et lui procure la plus grande gloire qu'il puisse obtenir du monde créé [1].

En entrant dans la vie, le Christ veut qu'on nous révèle le dessein éternel qui l'amène ici-bas : On l'appelle *Jésus*, c'est-à-dire *Sauveur* [2]. Lui-même, au cours de son apostolat, définit et précise l'œuvre qu'il doit accomplir et par laquelle il se survivra : « Le fils de l'homme, dit-il, est venu pour sauver ceux qui ont péri, pour donner sa vie en rédemption : *Filius hominis venit salvare quod perierat* [3]…. *dare animam suam redemptionem pro multis* [4] »

O Maître adoré ! je vous remercie de ces quelques paroles tombées de vos lèvres divines ; elles sont pleines d'amour, et, aussi, pleines de vérités. Tout ce qui me reste à dire aux

1. Cf. vingt-cinquième conférence : *Le plan de l'Incarnation.* Deuxième partie.
2. Luc, cap. I, 31 ; cap. II, 21.
3. Matth., cap. XVIII, 11.
4. *Ibid.*, cap. XX, 28.

amis de mon enseignement est contenu dans ce seul mot : *Rédemption !*

En effet, les institutions du Christ, son action extérieure et intime sur l'humanité, la conclusion définitive des évolutions de la vie humaine, tout dépend de notre rachat. Appliquons-nous donc, avec tout l'intérêt qu'elle mérite, à l'étude de cette grande œuvre. Aujourd'hui, je vais vous la définir, et en mesurer sous vos yeux les vastes et mystérieuses proportions.

I

Par le péché, l'homme offense l'infinie majesté de Dieu, brise les liens de grâce et d'amour qui l'unissent à son Créateur et tombe, par ce fait, au pouvoir de l'esprit maudit, dont il imite l'ingratitude et la rébellion. Comment l'arracher à cette fatale domination? Comment le rapprocher du souverain bien dont il s'est violemment séparé? Comment laver l'outrage qu'il a fait à son Seigneur et Maître?

La bonté divine est immense. Si Dieu vou-

lait se contenter d'un mouvement de regret provoqué par son infinie miséricorde, ne pourrait-il pas oublier l'injure dont son honneur a souffert, et ouvrir de nouveau ses bras au misérable qui lui demande d'échapper à la tyrannie du démon et de rentrer sous sa paternelle et amoureuse autorité? Je n'oserais pas le nier. Toutefois, le pardon sans compensation éclipse tellement la justice que je m'en effraye. Dieu est bon, mais il est sage. Sans vouloir imposer des limites à sa miséricorde, je comprends mieux son action, si elle est précédée d'une satisfaction accordée à la justice par l'expiation du péché ; si l'homme coupable ne revient à Dieu que racheté par des peines volontaires qui l'humilient, pressurent, en quelque sorte, son âme souillée et son corps profané, pour en faire sortir le virus de l'iniquité, et compensent l'éternel châtiment qu'il a mérité en niant pratiquement le bien infini.

Mais l'homme est-il capable de fournir la somme de peines que mérite le péché? Aura-t-il le courage de se les infliger ou de les accepter, si on les lui impose? Pourra-t-il leur donner une valeur égale à l'offense dont il s'est

rendu coupable? Enfin, la rédemption ne sera-t-elle qu'un fait individuel, autant de fois répété qu'il y a de pécheurs? A toutes ces questions, Dieu a donné lui-même une réponse sommaire en décrétant que l'expiation du péché se ferait par l'immolation d'une seule victime, substituée au genre humain prévaricateur. Rien de plus juste, et je dirai : rien de plus harmonieux que cette substitution. C'est par un seul que l'humanité a été engagée dans la voie maudite où elle se perd, il est juste qu'elle en soit retirée par un seul, et que notre salut dépende de la même loi de solidarité dont nous avons été, à l'origine des temps, les tristes victimes. Par un seul la déchéance, par un seul la rédemption ; tel est le décret de Dieu.

Ce décret, Messieurs, Dieu ne l'a point caché dans les impénétrables profondeurs de son essence, pour ne l'en retirer qu'à l'heure où il devrait être exécuté. Le père du genre humain en reçut la confidence, lorsque, courbé sous le poids de la malédiction divine, il sentait le désespoir envahir son âme. Consolé par la promesse d'un rédempteur, il la transmit à son infortunée descendance.

Cette confidence de Dieu à l'homme primitif, de l'homme primitif à sa postérité est la seule explication plausible qu'on puisse donner d'un fait religieux dont l'étrange mystère déconcerte toutes les interprétations de la sagesse humaine : — le sacrifice expiatoire pratiqué par tous les peuples. Si l'homme se sentait pécheur, que ne cherchait-il à venger sur lui-même la justice outragée et à apaiser, par de libres supplices, les colères de la divinité? Mais, non, il lui faut une victime qui paye sa dette. De concert avec ceux de ses frères qui ont prévariqué comme lui, il prétend se racheter par une substitution sacrée, où les crimes sont en commun et d'où jaillit une vertu dont chacun prendra sa part.

Quand vous lisez l'histoire des peuples anciens, ne vous contentez pas, Messieurs, de suivre la trame de leurs actions profanes, étudiez leurs actes sacrés; ce n'est pas la partie la moins intéressante de leur vie. Partout, et dans tous les siècles, nous les voyons en quête d'une rédemption par le sacrifice. Bien que la gloire de Dieu, comme maître souverain, soit engagée dans ce drame religieux, l'idée d'expiation y

domine et finit par prendre des proportions tragiques et cruelles, dont notre délicatesse, épurée par les enseignements chrétiens, s'indigne et s'épouvante. Mais, aux yeux de l'homme antique, toute barbarie devenait sainte, dès que l'autel en était le théâtre.

L'autel, primitivement destiné a recevoir les oblations et les libations innocentes, fut bientôt empourpré par le sang des victimes. Le sang c'est la vie, la vie souillée par le péché et comme pénétrée de la malédiction de Dieu. En le faisant sortir du corps des victimes, le sacrificateur exprimait symboliquement qu'il voulait extirper le péché. Il espérait que les flots de sang, répandus sous son couteau sacré, seraient agréés par la divinité qui en respirait la chaude fumée, et que ces flots lui seraient propices. Il s'en marquait le front, il en arrosait le peuple, il le faisait tomber en pluie sur la tête des pécheurs prosternés sous l'autel. Il tuait et détruisait par le feu, pour attester que l'homme prévaricateur avait mérité la mort et l'anéantissement en se séparant du principe de toute vie, et pour obtenir, par une mort et un anéantissement qui le privaient

d'un de ses biens, de rentrer en grâce près de Celui dont il redoutait les saintes colères.

Remarquons, Messieurs, que ce sont d'abord les animaux que l'homme égorge sur l'autel Il les prend auprès de lui ; ce sont ses serviteurs et ses nourriciers, quelque chose de lui-même. Afin de rendre leur substitution plus expressive, il cherche à les pénétrer de sa propre vie. Il leur impose les mains, comme pour dégager un mystérieux fluide dans lequel passent et son âme et ses crimes ; il prononce des imprécations et des anathèmes qu'il transporte de sa tête coupable sur la tête de la victime ; il en fait comme un péché vivant sur lequel il va assouvir les fureurs du ciel ; il se prosterne, il gémit, il implore, et, quand il se relève, rien n'est fait encore, il faut recommencer.

Pauvre pécheur ! Tu as, sans doute, été trop avare. Une brebis, un bouc, une génisse ! Qu'est-ce que cela, pour expier tes nombreuses fautes ? Amène près de l'autel tes troupeaux ; immole des hécatombes ; tue, tue, tue ; peut-être que la rédemption sortira d'un si grand carnage.

Hélas ! c'est en vain que le sang coule, l'hécatombe n'a pas plus de vertu que le sacrifice solitaire; car l'homme, malgré tous ses efforts pour humaniser les victimes, ne peut transformer leur nature en leur infusant le principe pensant et libre qui fait le péché et où éclôt le mérite. Rassasié des boucheries inutiles, qui n'apaisent point sa soif de rédemption, il sent naître en son cœur le féroce désir de se substituer son semblable. De fait, si l'homme expie pour l'homme, peut-être que la justice divine sera satisfaite. — Eh bien ! essayons. Choisissons, parmi les prisonniers de guerre, les plus beaux et les plus vaillants. Ennemis de l'homme, qu'ils soient les hosties de la divinité. Que leur âme généreuse s'échappe plaintive et gémissante dans leur sang. Si dix, vingt, trente ne suffisent pas, sacrifions-en des milliers. Inexorable vengeur du péché, es-tu content? Mais non, ton visage courroucé ne s'éclaire pas encore des rayons de la bonté qui pardonne. Ah! nous avons trouvé ce qui te convient. Penche-toi sur nos autels, regarde, vois couler et respire le sang des innocents. Rassasie-toi des douleurs de nos petits enfants et de nos

chastes vierges ; rassasie-toi, et pardonne-nous.

Ainsi parle, non pas un peuple, mais presque toute l'antique humanité. L'Inde, la Chine, la Perse, la Chaldée, l'Egypte, la Phénicie, la Scythie, la Germanie, la Gaule, se sont souillées par d'ineffables cruautés. L'inexorable Siwa, Kali, la déesse aux dents terribles, Mithra, Bel, Moloch, Thor, Herth, Odin, Teutatès, ont englouti des millions de victimes humaines. Le Bacchus Omestès des Grecs aimait à dévorer les chairs palpitantes des jeunes gens et à voir succomber les jeunes filles sous les verges qui déchiraient leur corps virginal ; la Monia romaine, mère des dieux domestiques, se repaissait d'enfants mâles. Le peuple-roi lui-même n'échappa pas à la cruelle contagion des homicides sacrés. Lorsque les sénatus-consultes lui arrachèrent ses victimes, il inventa, pour fêter les dieux et pour purifier les mânes illustres, les tueries de l'amphithéâtre, et fit, de la mort violente des gladiateurs et des bestiaires, le double plaisir des divinités barbares qu'il voulait apaiser et de son oisive royauté. Fatale tradition du désespoir, le sacrifice humain a envahi l'univers entier. Les

conquérants du nouveau monde y ont rencontré des peuples célèbres entre toutes les nations de la terre par leurs religieux carnages.

Mais, nulle part, l'humanité n'a pu trouver son pardon dans le sang qu'elle répandait.

Pourquoi donc, Messieurs? Est-ce seulement parce que l'expiation faisait fausse route en s'adressant à des divinités menteuses? Mais le vrai Dieu lui-même ne pouvait pas l'accepter. Toutes les vies immolées, même celles qu'on estimait les plus pures, étaient des vies souillées; toutes les vies immolées se devaient à Dieu pour leur propre compte, avant d'être substituées à d'autres vies; toutes les vies immolées cédaient à la violence et protestaient contre leur supplice par des cris désespérés. Sans la pureté, sans la possession et le libre don de soi, il n'y a pas de victime expiatoire.

Sans doute, si Dieu eût voulu céder de son droit de justice et faire prévaloir sa miséricorde sur l'humanité pécheresse, il eût pu la sauver par le sacrifice d'une vie sanctifiée qui se serait amoureusement offerte à ses vengeances. Où l'eût-il prise? Je n'en sais rien; mais croire que la sagesse divine, pour ra-

cheter le monde, n'avait pas d'autre ressource que le décret qui nous a donné le Verbe rédempteur, c'est être fou, dit saint Augustin [1].

Cependant, le décret de l'incarnation rédemptrice a été porté. Je vous en ai dit la raison, Messieurs : Dieu n'a rien voulu céder de son droit. Il lui a plu que sa justice fût manifestée dans le monde, à l'égal de ses autres perfections. Dès lors, le genre humain ne pouvait plus être sauvé que par une réparation équivalente à l'outrage fait à la majesté divine par le péché. « Chose horrible, dit saint Bernard, la volonté perverse des pécheurs ne se contente pas des biens terrestres, elle s'attaque à l'Auteur de tout bien. Autant qu'il est en elle, elle détruit Dieu, car elle voudrait ou que Dieu ignorât ses fautes, ou qu'il fût incapable de les punir. Cruelle et exécrable malice, qui désirerait voir périr la puissance, la justice et la sagesse de Dieu [2]. » Saint Thomas, mesu-

1. Sunt stulti qui dicunt : non poterat aliter sapientia Dei homines liberare nisi susciperet hominem, ut nasceretur ex fœmina et à peccatoribus omnia illa pateretur; quibus dicimus, poterat omnino; sed si aliter faceret similiter vestræ stultitiæ displiceret. (Lib. *De agone Christi*, cap. 12.)

2. Utinam vel rebus terrenis esset contenta voluntas

rant cet outrage, déclare que, « bien qu'il ait une cause finie, il prend de la perfection à laquelle il s'adresse une sorte d'infinité, et ne peut plus être réparé que par une expiation d'une vertu infinie [1]. »

Cette expiation, impossible de l'obtenir d'une créature. Non seulement l'homme en est incapable; mais, quand bien même Dieu produirait un être dont la perfection surpasserait toutes les perfections accumulées de l'univers et du monde angélique, cet être ne pourrait faire agréer son expiation que par faveur; car, entre ses mérites et les exigences de la justice divine, il y a l'infini.

nec in ipsum (horribile dictu) desæviret auctorem. Nunc autem et ipsum, quantum in ipsa est, Deum perimit voluntas propria; omnino enim vellet Deum peccata sua aut vindicare non posse, aut ea nescire. Vult ergo non esse Deum, quæ quantum in ipsa est, vult eum aut impotentem, aut insipientem. Crudelis plane et omnino execranda malitia, quæ Dei potentiam, justitiam, sapientiam perire desiderat. (Bern. Serm. III. *De Resurrectione.*)

1. Peccatum contra Deum commissum quamdam infinitatem habet, ex infinitate divinæ majestatis; tanto enim offensa est major, quanto major est ille, in quem delinquitur. Unde oportuit ad condignam satisfactionem, ut actus satisfacientis haberet efficaciam infinitam utpote et Dei et hominis existente. (*Summ. Theol.* III. P. quæst. 1. a. 2. ad 2.)

Cela nous explique le langage de ceux qui proclament la nécessité absolue d'une rédemption divine. Cette rédemption devient, en effet, notre seule ressource, dès qu'il est certain que Dieu veut trouver, dans l'expiation, la mesure de son être. On peut dire avec le Catéchisme romain : « Ni l'ange ni l'homme n'étaient capables de relever le genre humain jusqu'au lieu sublime d'où il était tombé [1]. » Avec saint Athanase : « Le Christ, Verbe de Dieu, avait seul le pouvoir de souffrir pour tous et de nous rendre les biens que nous avions perdus [2]. » Avec saint Ambroise : « Notre péché était si grand que nous ne pouvions être sauvés que par la mort du Fils unique de Dieu [3]. »

1. Cum in altissimo dignitatis gradu concidisset genus nostrum, sublevari inde, et in pristinum locum restitui nullo modo poterat hominum aut angelorum viribus ; quare reliquum erat illud ruinæ et malorum subsidium, ut Dei filii infinita virtus, assumpta nostræ carnis imbecillitate, infinitam tolleret peccati vim et nos reconciliaret Deo in sanguine suo.(I. part., art. 2, nº 20.)

2. Cum Christus sit Patris Verbum, et supra omnes, merito etiam solus omnia recuperare potuit, et idoneus fuit, qui pro omnibus pateretur, ac apud Patrem intercederet. (*De Incarnatione*.)

3. Tantum fuit peccatum nostrum, ut salvari non possemus aliquando, nisi unigenitus Filius Dei moreretur pro nobis.(in cap. IX ad Hebr.)

Dans ces conditions, Messieurs, il est bien évident que les sacrifices antiques n'étaient plus que boucheries inutiles et criminelles, dès qu'ils cessaient de figurer l'unique victime dont la substitution et les mérites devaient, suivant le décret de Dieu, sauver le genre humain. Les nations avaient oublié cette propriété figurative du sacrifice; chez les Juifs, c'était un dogme fondamental de la religion.

Ils immolaient des victimes, et répandaient leur sang. Par ce sang, tout était purifié légalement, dit saint Paul [1] : les prêtres, le peuple, le temple, les objets sacrés; mais, près de l'autel où expiraient les boucs et les génisses, le cœur des vrais Israélites chantait : « Cieux, répandez votre rosée; nuées, pleuvez le juste. Que la terre s'entr'ouvre et germe le Sauveur : *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum. Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* »

Les cieux, les nuées, la terre, ont obéi aux religieux désirs d'Israël. Le Sauveur est venu, nous avons contemplé sa naissance miraculeuse, sa vie pleine de merveilles, sa mort pro-

1. Omnia pœne in sanguine secundum legem mundantur. (Heb., cap. IX, 22.)

phétisée, et, jusque sur son gibet, il nous a prouvé qu'il était vraiment le Fils de Dieu. Cependant, je me demande en quoi son supplice ressemble à cette solennelle action que nous voyons s'accomplir dans les temples et sur les autels de l'antiquité. Couronnées de feuillage et de fleurs, les victimes étaient conduites à la mort par de graves sacrificateurs ; les prêtres et leurs servants, revêtus d'habits magnifiques, s'avançaient à travers la foule respectueuse et tremblante ; les chants sacrés retentissaient ; l'encens brûlait dans les urnes ardentes, et le peuple, élevant son cœur, mêlait ses prières aux nuages embaumés qui montaient vers le ciel Œuvre de sang et de mort, le sacrifice était pourtant une fête. Le supplice du Christ, au contraire, est un drame lugubre où s'agitent les plus hideuses passions : la cupidité, l'envie, la haine, l'ingratitude et la peur. Des disciples traîtres et parjures, des juges hypocrites et menteurs, un proconsul sans conscience, des bourreaux sans pitié, un peuple imbécile qui maudit aujourd'hui ce qu'il honorait hier, voilà les acteurs au milieu desquels s'avance, condamné par une sentence juridique,

abreuvé d'opprobres et déchiré de coups, un homme qu'on va exécuter, en plein air, au sommet d'une colline funèbre, sur le gibet destiné aux esclaves. Et ce honteux spectacle serait la grande fête du rachat de l'humanité?

Je vous en prie, Messieurs, ne vous scandalisez pas; admirez plutôt l'ingénieux amour d'un Dieu qui ne se cache que pour mieux arriver à ses fins. Si le Christ, resplendissant de toutes ses beautés, se fût imposé au monde de telle sorte qu'il eût été impossible de le méconnaître, personne n'eût osé le toucher. En vain il eût dit : — « Les holocaustes pour le péché n'ont pas su plaire au Seigneur : Me voici. Je suis la victime que vous attendez depuis quarante siècles. Prenez-moi, sacrifiez-moi, et que mon sang soit le dernier versé sur vos autels. » — Prêtres et peuple se fussent prosternés à ses pieds et lui eussent répondu :

« Meme adsum qui feci, in me convertite ferrum :

C'est nous, c'est nous, qui sommes coupables. » Immolez-nous à votre colère ; mais vous, Majesté sainte, vivez dans les siècles des siècles. »

Il ne fallait pas que le religieux respect de l'homme empêchât, ainsi, l'exécution des décrets divins. Le Christ se manifeste donc assez pour que ceux qui attenteront à sa vie encourent la responsabilité de ce crime odieux; mais, en même temps, il se cache assez pour que ses ennemis osent devenir ses bourreaux [1].

Ils croient satisfaire leurs passions; en réalité, ils ne sont que des instruments au service d'un sacerdoce mystérieux, qui remplace tous les sacerdoces. Le Christ rédempteur n'a pas besoin de passer par la main des prêtres. A la fois prêtre et victime, il s'offre lui-même pour notre rançon. C'est sur la hauteur, en plein air et sur un arbre sanglant qu'il doit mourir, parce que le décret de Dieu l'a substitué à tout le genre humain, parce que son sang doit purifier l'univers, parce que son immolation doit réparer tous les crimes qui ont pris naissance sur l'arbre fatal de l'Eden.

Il meurt, il est mort, et voilà que les autels

1. Loquimur Dei sapientiam in mysterio..... quam nemo principum hujus sæculi cognovit; si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.(I, Cor., cap. II, 7, 8)

s'écroulent, que les prêtres et les victimes disparaissent, que tous les sacrifices cessent autour de son gibet triomphant. Non parce que l'humanité n'a plus besoin de rédemption ; mais, sachant où la trouver, elle se groupe au pied de la croix, et chante d'une voix émue et reconnaissante : « Nous t'adorons, ô Christ, et nous te bénissons, car, par ta sainte croix, tu as racheté le monde : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.* »

Il n'y a pas à nier ce fait ; il est entré victorieusement dans l'histoire, proclamant que les desseins de Dieu sont accomplis et que la rédemption du monde est consommée.

Dieu a donc trouvé dans son Christ ce qu'il aurait en vain cherché dans les autres victimes : le péché à châtier, l'innocence dévouée pour toucher son cœur, l'infini pour réparer l'offense faite à sa majesté et pour satisfaire rigoureusement les exigences de sa justice. Eh oui, Messieurs, sans cela nous attendrions encore notre salut.

Le prophète Isaïe, apercevant à travers les siècles celui qui devait venir, voit descendre sur

lui tous les péchés du genre humain. « Dieu, dit-il, a concentré en lui l'iniquité de nous tous : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum* [1]. — C'est pour cela qu'il est broyé : *Attritus est propter scelera nostra* [2]. » Il ne pouvait payer notre dette, sans la prendre à son compte. Répondant des pécheurs, il devait avoir aux yeux de Dieu l'aspect d'un pécheur universel. « *In similitudinem carnis peccati* [3]. » A lui donc, toutes les fautes qui se sont commises, depuis le jour où la race humaine a prévariqué dans la personne de son premier père, jusqu'au jour où il va à son supplice ; à lui, toutes les fautes qui se commettront, depuis le jour où se consomme son sacrifice, jusqu'au jour où le dernier des humains expirera à l'approche du grand jugement. A lui, les impiétés, les blasphèmes, les révoltes, les désespoirs, les cruautés, les impuretés du genre humain ; à lui, ses ingratitudes, ses faiblesses et ses langueurs. Il s'est approché de notre océan d'iniquités, et, comme le prophète, il s'écrie : « Me voici sur la haute

1. Isai., cap. LIII, 6
2. *Ibid.*, 5.
3. Rom., cap. VIII, 3.

mer, et la tempête me submerge : *Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me*. »

Dieu voit en lui comme le péché vivant, selon la forte parole de saint Paul : « *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit*[2]. » Et, pénétrée de l'horreur que l'iniquité inspire à la sainteté divine, sa chair sacrée devient, à notre place, un objet maudit : « *Christus factus est pro nobis maledictum*[3]. » *Pro nobis*, pour nous, Messieurs ; car vous étiez tous dans le Christ rédempteur, j'y étais avec vous, tout le genre humain y était. Pilate ne croyait pas si bien dire, lorsque, montrant au peuple le Sauveur humilié, il s'écriait : « Voilà l'homme ! *Ecce homo !* » C'était l'homme, en effet, l'homme universel, l'homme substitué aux pécheurs de tous les lieux et de tous les temps, l'homme-humanité. A son aspect, la justice divine oublie le vulgaire troupeau des humains, et n'a plus d'yeux que pour ce phénomène étrange et monstrueux sur lequel elle va se satisfaire. Epargnez-le, Sei-

1. Psalm. LXVIII.
2. II Cor., cap. V, 21.
3. Galat., cap. III, 13

gneur, épargnez-le, c'est votre Fils. — Non, non, c'est le péché, il faut qu'il soit châtié. « *Proprio Filio non pepercit Deus.* »

Jésus a pris sur lui nos péchés ; cependant, le virus dont cette honteuse tunique est imprégnée, le virus qui empoisonne notre vie morale et nous rend méprisables devant Dieu n'est point entré dans sa sainte âme. Sous l'aspect d'un coupable, il cache la radieuse beauté de toutes les perfections et de toutes les vertus. « Il est saint et innocent, dit l'Apôtre : *Sanctus, innocens*, et, bien que confondu avec les pécheurs par l'imputation de leurs crimes, il en est séparé par sa pureté immaculée : *Impollutus segregatus a peccatoribus* [1]. » Jamais être plus pur n'a réjoui l'œil de Dieu ; jamais victime ne fut plus capable de toucher son cœur par les charmes de son innocence. Dût-elle ne céder qu'à une religieuse contrainte, il faudrait tenir compte de ses souffrances, de son sang et de sa mort. Mais, voyez donc, elle va elle-même au-devant des coups. En entrant dans le monde, le Christ a dit à son Père : « Me voici pour rem-

1. Hebr., cap. VII, 26.

placer les hosties qui n'ont pas su vous plaire [1]; » aux approches de son sacrifice, il exprime l'ardent désir de le voir s'accomplir [2], et, quand l'heure est arrivée, on ne l'immole que parce qu'il le veut bien : «*Oblatus est quia ipse voluit* [3].» Je vous ai prouvé cela, Messieurs, dispensez-moi de répéter mes preuves, c'est assez que je vous en rappelle les conclusions.

Ni les forces de l'homme ni les forces de la nature ne pouvaient rien contre la vie du Sauveur, tant il l'avait pénétrée de sa toute-puissance. Si ses ennemis le condamnent, le saisissent et l'exécutent; si ses veines s'ouvrent et s'épuisent; si sa mort, surnaturellement retardée, brise les liens qui unissent son corps à son âme, c'est qu'il le veut bien : *quia ipse voluit.* « Je sacrifie ma vie, disait-il, afin de la reprendre. Personne ne peut me la ravir, mais je la donne de moi-même [4]. » Ah! que nous

1. Ideo ingrediens mundum dicit : Holocautamata pro peccato non tibi placuerunt tunc dixi : Ecce venio.(Heb., cap. x, 5, 6, 7.)

2. Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor usquedum perficiatur.(Luc, cap. xii, 50.)

3. Isai., cap. liii, 7.

4. Ego pono animam meam. Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso.(Joan., cap. x, 17, 18.)

sommes loin de ces carnages sacrés où la violence des sacrificateurs exaspérait la résistance et le désespoir des victimes. Les bourreaux du Christ semblent les maîtres de son existence ; en réalité, ils obéissent à son amoureuse volonté. Son sacrifice procède d'un libre et joyeux dévouement.

Toutefois, si Jésus n'était qu'un innocent qui se dévoue, Dieu ne serait pas forcé d'accepter son expiation. Il pourrait lui dire : — Je suis touché de ta beauté et de ton amour, j'ai pitié des maux que tu endures ; mais tu n'es pas assez grand pour représenter le genre humain ; les biens que tu m'offres, tu me les dois déjà, et puis, qu'est-ce que l'hommage de ta chétive vie, en comparaison de mon infinie majesté ? J'attends mieux que cela, pour apaiser ma justice et faire grâce à ceux qui m'ont offensé.

Heureusement, Messieurs, il y a dans le Christ rédempteur plus que l'innocence dévouée. Il y a l'infinité d'un Dieu, qui répond à toutes les fins de non-recevoir.

Jésus est Dieu ; dès lors, sa science immense lui permet de connaître toutes les iniquités des

hommes, de les saisir dans le passé, le présent et l'avenir, et d'en tisser cette robe d'ignominie dont il veut bien se revêtir pour représenter sur la croix, où il expire, non pas une famille, non pas une société d'amis, non pas un peuple, mais l'humanité pécheresse.

Jésus est Dieu ; dès lors, l'union des deux natures divine et humaine, dans une seule et même personne, le met à même de produire des actes distincts de ceux qu'il accomplit en union avec la Trinité sainte ; des actes propres, des actes qui ne sont, qui ne peuvent être qu'à lui. Sans doute, il en doit l'hommage à son Père, à titre de gratitude et d'obéissance filiale ; mais ils sont assez grands pour satisfaire à l'obligation de justice qu'il a contractée en se faisant le répondant des pécheurs. Eh quoi, Seigneur ! moi homme chétif et misérable, j'ai le pouvoir de satisfaire, par un seul et même acte, à une obligation de justice et de charité envers un malheureux dont je suis le débiteur, et les actes de votre Fils auraient moins de vertu que les miens ? Considérez donc, je vous en prie, que les hommages du Christ ne se limitent pas comme ceux des hommes. Ils sont pénétrés

d'infinité. Dans cette infinité, vous pouvez puiser à pleines mains, et, quand vous avez pris ce qu'il vous faut pour honorer votre sagesse, votre bonté, votre puissance, il reste encore de quoi satisfaire votre justice.

Je dis plus : le Christ s'humilie, le Christ souffre, le Christ répand son sang, le Christ meurt. Tous ces actes réfléchis sur la personnalité divine qui détermine en lui la nature humaine, tous ces actes ayant pour but d'anéantir un Dieu devant Dieu, tous ces actes spécifiquement destinés à expier des péchés qui n'ont point été commis par celui qui expie : voilà qui n'est frappé d'aucune redevance : voilà qui va droit à la justice pour combler ses exigences.

Et, du reste, Dieu ne s'est-il pas engagé envers son Fils par un pacte solennel ? Ne lui a-t-il pas dit dans l'éternité, ne lui a-t-il pas fait dire dans le temps, par son prophète : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage : *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam* [1]. » Jésus a demandé, par ses humbles respects, ses cris puissants, ses lar-

1. Psalm II

mes et son sang. Dieu ne pouvait pas lui refuser ce qu'il avait promis. Et ce que Jésus demandait, ce n'était pas l'humanité souillée et maudite, c'était l'humanité pardonnée.

Dieu la lui donne, non par un acte de pure miséricorde, mais par un acte de stricte et rigoureuse justice, car, en échange de la gloire que le péché lui a ravie, il reçoit du Christ des hommages où il la retrouve tout entière. L'outrage du genre humain se mesure sur la dignité d'un Dieu offensé; son expiation se mesure sur la dignité d'un Dieu immolé. Infinité d'un côté, infinité de l'autre : la balance est parfaite.

Rends-toi, justice de mon Dieu, et laisse tomber, entre les mains blessées que te tend le Sauveur, le décret fatal qui nous maudissait. Ah! le voici. Il tombe du ciel apaisé. Jésus le saisit, le cloue sur la croix, en efface de son sang les lignes vengeresses, et s'écrie : « La Rédemption est faite, tout est consommé ! *Consummatum est!* »

II

Jésus a consommé son œuvre. Je viens de la définir. Messieurs, ne nous séparons pas, avant d'avoir jeté un coup d'œil rapide sur ses vastes et mystérieuses proportions : en hauteur, en profondeur, en largeur et en longueur.

La Rédemption n'est pas le pur et simple acquittement d'une dette, c'est l'escalade et la conquête des hauteurs sacrées où Dieu réside, et où il béatifie ses élus par la révélation de sa très pure essence. De ces hauteurs, nous avions été bannis pour jamais, le Christ rédempteur nous y a ramenés par la voie sanglante qu'il nous trace, et, rendu le premier, il nous invite à venir achever, près de lui, notre éternelle réconciliation avec Dieu. En considérant de loin ce terme sublime, nous pourrions craindre que la justice divine ne nous en interdît les approches, si elle n'avait reçu de notre Sauveur qu'une satisfaction strictement suffisante, qu'il nous eût été difficile d'apprécier : mais, rassurons-nous, notre ré-

demption est surabondante [1]. La perfection jalouse qui nous demandait une réparation proportionnée à nos offenses est non seulement satisfaite, elle est comblée et surpassée. L'Apôtre a eu raison de dire « que nous avous été achetés un grand prix [2],et que la grâce excède, là où le péché abonde [3]. » Un Dieu humilié devant Dieu, c'est plus que tous les outrages que peuvent inventer les créatures. N'eût-il fait que s'anéantir en prenant notre nature, dans l'intention de rendre hommage à son Père pour expier nos offenses, le Christ dépassait déjà notre rançon ; et voilà qu'en prenant notre nature, il en épouse toutes les misères ; voilà qu'il souffre et pleure dans son berceau, voilà qu'il gagne son pain à la sueur de son front, voilà que, pauvre et dénué de tout, il cherche

1. Christus Deo magis aliquid exhibuit, quam exigeret recompensatio totius offensæ humani generis...., propter dignitatem vitæ suæ, quam pro satisfactione ponebat, quæ erat vita Dei et hominis,.... et ideo passio Christi non solum sufficiens, sed etiam superabundans satisfactio fuit pro peccatis humani generis.(*Summ. Theol.*, III. P., quæst. 48, a. 2.)

2. Empti enim estis prætio magno.(I Cor., cap. VI, 20.)

3. Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.(Rom., cap. V, 20.)

une pierre pour reposer sa tête ; voilà qu'il est en butte à la haine de ses ennemis et à l'ingratitude des siens ; voilà que son âme est angoissée par les terreurs de la mort ; voilà qu'il est abreuvé d'opprobres et déchiré de coups ; voilà que de sa tête couronnée d'épines, de son corps flagellé, de ses membres transpercés, de ses flancs entr'ouverts le sang ruisselle, et s'échappe jusqu'à la dernière goutte [1] ; voilà qu'il expire, maudit et abandonné, sur le bois d'infamie. Ah ! ce n'est pas une rédemption, c'est mille et mille rédemptions que je vois dans ce déluge d'humiliations et de souffrances. Tous les péchés du genre humain, les plus déshonorants et les plus monstrueux, ne sont plus qu'une goutte de fiel absorbée par cette mer immense [2]. Nous n'avons pas besoin de

1. Non guttam sanguinis modicam, quæ tamen propter unionem ad verbum pro redemptione generis humani sufficisset, sed copiose velut quoddam profluvium noscitur effudisse. (Clemens VI, Extravag. *Unigenitus de pœnit. et remis.*)

2. Multo plura, quam debebamus, persolvit Christus, ac tanto plura, quanto stillam exiguam immensum pelagus excedit. — Πολλῷ γὰρ πλείονα ὧν ὀφείλομεν κατέβαλεν ὁ Χριστὸς, καὶ τοσούτῳ πλείονα, ὅσῳ πρὸς ῥανίδα μικρὰν πέλαγος ἄπειρον. (Chrysost. *Homil.* 10 *in Epist. ad Romanos.*)

calculer, il nous suffit d'ouvrir les yeux pour avoir confiance que le saint des saints est ouvert et que nous y pouvons entrer, puisque nous y sommes portés par le sang de Jésus Christ : *Habentes fiduciam in introitu sanctorum in sangnine Christi* [1].

Maître des cieux, par la vertu de son sang, le Christ rédempteur descend dans nos âmes et les pénètre jusqu'aux plus intimes profondeurs, pour y détruire l'empire du péché. Après nous avoir purifiés de nos souillures et avoir effacé en nous toute trace de damnation [2], il attaque la racine même de l'iniquité, ces odieuses convoitises d'où procèdent les mouvements désordonnés qui sollicitent et finissent par pervertir notre volonté. La grâce qu'il nous donne fait en nous la lumière, et nous dispose à comprendre les profonds enseignements de son expiation. Nous la voyons s'adapter à chaque principe de nos fautes, par quelque supplice éloquent : par des mépris, des opprobres, des humiliations inexprimables, à cet orgueil insensé qui, nous

1. Heb., cap. x, 19.
2. Nihil ergo nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu. (Rom., cap. VIII, 1.)

aveuglant sur notre propre excellence, fait de nous les tyrans de nos semblables et les contempteurs de l'autorité sainte dont la doctrine et la loi ne peuvent plus contenir les rébellions de notre raison et de notre liberté ; par le dépouillement absolu, l'affreuse nudité, à cette avidité criminelle qui engendre nos injustices et nos cruautés ; par les blessures, le sang et la mort, aux transports impurs d'une chair révoltée que la douleur seule a le pouvoir de dompter.

Tout parle dans le sacrifice du Fils de Dieu, et, si nous avons le bonheur de nous laisser convaincre, l'apparence même du péché nous devient haïssable à tel point que, non contents de l'expier, nous sentons le besoin de le prévenir par des souffrances volontaires, que nous unissons aux souffrances de notre Rédempteur. Notre âme gémissante s'écrie avec l'Apôtre : « Je complète en moi ce qui manque à la passion du Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* [1]. » Que dis-je, Messieurs ? la vertu du Rédempteur descend si profondément

1. Coloss., cap. I, 24.

dans les âmes que, fussent-elles innocentes, elles sont tourmentées de la généreuse passion du sacrifice. « Le Christ m'a aimé, disent-elles, et s'est livré pour moi : *Dilexit me et tradidit seipsum pro me* [1] ; je veux aussi me livrer pour ceux que j'aime. » Et voilà que les rédempteurs se succèdent, propices aux villes, aux sociétés, aux nations pour lesquelles ils souffrent, comme le Christ fut propice à l'humanité. Ah ! vous qui agitez les peuples, vous qui cherchez à les affranchir des doctrines qui élèvent les âmes au-dessus des intérêts périssables de ce monde et des lois salutaires qui contraignent leurs passions, vous qui prétendez inaugurer le règne de la liberté sans mesure et sans frein, vous voudriez bien usurper ce nom sacré de rédempteur ; mais, vain espoir. Quand les flatteurs assouvis, qui le murmurent à vos oreilles, auront disparu, l'inexorable postérité saura bien vous donner le nom honteux qui vous convient et reconnaître les vrais rédempteurs des peuples : ceux qui, pressurés par l'injustice des lois et de l'opi-

1. Galat., cap. II, 20.

nion, proscrits par la haine des sectaires, auront souffert amoureusement, comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ, en Jésus-Christ, et auront révélé au monde, par des bénédictions inespérées, toute la profondeur de la Rédemption.

Après la profondeur, admirons-en la largeur, et protestons ensemble contre les hérétiques chagrins qui, à diverses reprises, ont troublé le monde chrétien, en accusant le Sauveur de n'avoir pensé qu'à ses élus dans l'œuvre de la Rédemption, et d'avoir refusé le bénéfice de son immolation à l'immense légion des réprouvés. — Non, disent-ils, le Christ n'est pas mort pour tous, ses propres paroles en font foi. « Il est venu donner sa vie pour le rachat d'un grand nombre : *venit dare animam suam in redemptionem pro multis;* » mais ce grand nombre est peu de chose, si on le compare à ceux qui ont été formellement exclus des lieux bénis par où devait passer le fleuve sanglant du salut. Un calcul odieux triant froidement dans l'humanité les bénéficiaires d'un pardon que tout le monde désire et attend, voilà, d'après ces théologiens sauvages, l'œuvre de la Rédemption.

Mais, Dieu merci, l'enseignement catholique les a précédés, et a appris au monde que le grand nombre dont parle le Sauveur, c'est l'humanité tout entière [1]. Au lendemain de la Passion, les apôtres proclament l'universalité du sacrifice de la croix. « Dieu, disent-ils, n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : *pro nobis omnibus* [2]. Le Christ s'est donné lui-même pour le rachat de tous les hommes [3]. Tous sont morts par le péché; il est mort pour tous [4]. Il est victime expiatoire, non seulement pour nos péchés, mais pour les péchés du monde entier [5]. » Et la grande voix de la tradition, perpétuel écho de cet enseignement, répète à travers les siècles cette parole consolante : Pour tous, pour tous : *pro omnibus*. « L'amour du Christ, grand comme le monde, a

1. Beaucoup, c'est tout, dit Theophilacte : Οἱ γὰρ πάντες; πολλοί. (*Comment. in Matth.*)

2. Proprio filio Deus non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (Rom., cap. VIII, 32.)

3. Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. (I Tim., cap. II, 6.)

4. Omnes mortui sunt et pro omnibus mortuus est Christus. (II Cor., cap. V, 14-15.)

5. Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris tantum, sed etiam pro totius mundi. (I Joan., cap II, 2.)

mesuré son sacrifice sur l'universalité de la nature humaine[1]. » C'est par la passion du Sauveur que s'accomplit cette parole prophétique : « La miséricorde de Dieu remplit la terre[2]. Sans doute, il y a des misérables qui se perdent, mais c'est leur faute; autant qu'il est en lui, le Christ les a sauvés; car tous ont été appelés par le murmure sacré des flots propices qui, sur la croix, tombaient du corps martyrisé de Jésus[3] ».

Entendez-vous, Messieurs, le Christ est mort pour vous tous; vous aurez à répondre un jour de son sang répandu, de ce sang dont j'entends la voix plaintive aux portes de vos âmes. Il voudrait entrer, votre impénitence l'arrête. « A quoi bon donner mon sang, dit le Sauveur,

1. Οὕτως ἕκαστον ἄνθρωπον τοσούτῳ ἀγάπης μέτρῳ φιλεῖ, ὅσῳ τὴν οἰκουμένην ἅπασαν. Ἡ μὲν οὖν θυσία ὑπὲρ πάσης προσενήνεκτο τῆς φύσεως, καὶ ἱκανὴ πάντας ἦν σῶσαι.(Chrysost. *in cap.* 2 *Epist. ad Galat.*)

2. Misericordia tua, Domine, plena est terra. Quomodo misericordia Domini plena est terra nisi per passionem Domini nostri Jesu Christi.... Plena est quia omnibus est data remissio peccatorum, super omnes sol oriri jubetur, et hic quidem sol quotidie super omnes oritur.(Ambros. *In Psalm.* 118.)

3. Μὴ πάντες προσελθεῖν ἠβουλήθησαν. Ὡς τόγε αὐτοῦ μέρος εἰσώθησαν ἅπαντες' καὶ γὰρ ἐκλήθησαν ἅπαντες. (Chrysost. *Homil.* 16. *in Epist. ad Romanos.*

s'il doit descendre et se perdre dans la corruption ? *Quæ utilitas in sanguine meo dum descendo in corruptionem* [1] ? » Ah ! je vous en prie, laissez vous racheter. Ne vous exposez pas aux cruels reproches que vous adressera le Christ rédempteur, lorsqu'au jour du jugement il vous montrera sa croix sanglante. Alors, vous comprendrez, mais trop tard, que si vous avez pu restreindre, par votre mauvais vouloir, l'efficace de la Rédemption, vous n'avez pu rien retrancher à sa largeur intentionnelle. La rédemption est large comme l'humanité.

Je ne dis pas assez, Messieurs ; l'Église m'invite à étendre encore ses vastes proportions, en me faisant suivre le cours du fleuve de sang jusque dans la mystérieuse immensité qui m'enveloppe. « Ce fleuve, dit-elle, a purifié la terre, les mers, les astres, l'univers entier :

> Terra, pontus, astra, mundus
> Quo lavantur flumine [2].

Ces mondes lumineux, dont les mouvements harmonieux s'enchaînent l'un à l'autre sous

1. Psalm.
2. Hymne de la Passion.

l'influence d'une même loi, la science, à l'aide de ses puissants instruments, a découvert leur unité d'éléments et de structure, et, sans se prononcer péremptoirement, elle soupçonne que, comme notre monde, ils sont habités par des vivants. Eh bien! il me plairait que ce soupçon devînt une certitude pour donner raison aux intuitions de l'Église. Pourquoi les astres ne seraient-ils pas peuplés d'êtres, moins grands que les esprits célestes, mais, peut-être, plus grands que nous? Pourquoi ces êtres, faits pour Dieu et contenus dans le Christ, n'auraient-ils pas été instruits, soit par les anges conducteurs de leur monde, soit par le Christ ressuscité lui-même, du fait et de la vertu de la Rédemption? Pourquoi cette vertu de la Rédemption ne les aurait-elle pas purifiés, s'ils ont failli? pourquoi ne les aiderait-elle pas à atteindre la perfection, s'ils sont innocents? Pourquoi ces habitants du firmament ne regarderaient-ils pas pieusement du côté de notre petite terre, comme autrefois les Mages du côté de Bethléem? Pourquoi?.... Il y a quelque temps, à l'entrée d'une belle nuit d'automne, debout au pied d'une croix monumentale plantée sur le

sommet d'une des collines de l'Auxois, je m'adressais ces questions. Tout à coup, abaissant mon regard, du firmament où je m'étais égaré, vers le grand crucifix de bronze que la lune et les étoiles caressaient de leurs doux rayons, je m'écriai :

> Voilà le sacrifice immense, universel,
> L'univers est le temple et la terre est l'autel.

Large comme le monde, large comme l'immensité, l'œuvre de la Rédemption est longue comme tous les temps, longue comme l'éternité. C'est elle que figuraient les sacrifices de l'ancienne loi. Toute victime immolée avant la victime prédestinée réveillait, dans les âmes, la foi au Rédempteur, et elles étaient purifiées par la vertu anticipée de son sacrifice. Perdu par l'arbre de la science, le genre humain se tournait vers l'arbre de la croix. Tous les justes des quarante siècles qui ont précédé la passion du Sauveur sont des conquêtes de la Rédemption, et tant qu'il y aura des âmes à sauver, des êtres raisonnables à perfectionner, ils le seront par les mérites du Christ immolé. Pendant combien de siècles encore appliquera-

t-il l'efficace de son sang répandu ? Je n'en sais rien ; mais il me répugne de croire à la cabalistique sacrée de ces trembleurs qui nous annoncent la fin prochaine des temps et la ruine de l'univers. Ce n'est pas la première fois qu'on dit : Tout finira bientôt. Cette sinistre prédiction avait cours dès les premières années de l'Église. Les siècles ont marché depuis, et l'œuvre de la Rédemption a pris de jour en jour de plus vastes dimensions.

Non, je ne puis pas croire que Dieu, qui s'y entend à bâtir, ait donné à son édifice spirituel un portique immense de quarante, soixante siècles et peut-être davantage, pour une construction principale qui n'aurait que de mesquines proportions. J'attends l'accomplissement des splendides prophéties qui promettent au Sauveur du monde un règne universel, pacifique et incontesté. Dût notre humanité n'en pas voir la réalisation, il me semble que, sur la terre régénérée, Dieu pourrait bien faire succéder à notre race une race nouvelle, dont l'immortelle vie recevrait la justice et la félicité du Verbe incarné et immolé; il me semble que, si la terre disparaissait, l'œuvre du Ré-

dempteur pourrait bien trouver l'hospitalité dans l'immensité radieuse où l'attendent, peut-être, des milliards de vivants.

Et, si je me trompais, si Dieu voulait se contenter de remplir avec les rachetés de la terre les vides qu'ont laissés les anges déchus dans les hiérarchies célestes, si le nombre de ces glorieux substitués devait bientôt être consommé, la longueur de la Rédemption n'en serait pas diminuée. C'est à elle que les élus doivent chacun des instants d'une félicité qui ne finira jamais. L'éternité bienheureuse est l'œuvre du Christ sauveur. Autour de lui, « une foule immense, que personne ne saurait compter, de toutes les races, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues, remplit les cieux de cet interminable cantique : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. Salut au Dieu qui siège sur son trône éternel! salut à l'Agneau! Bénédiction, lumière, action de grâces, dans les siècles des siècles. Amen [1]. »

1. Apocalypse, c. v et vi.

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

LE CHEF-D'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

LE CHEF-D'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION

Messeigneurs [1], Messieurs,

Quand un peuple est tombé sous la domination d'une puissance étrangère qui lui enlève, à la fois, sa liberté, ses institutions, ses richesses et jusqu'à son nom, c'est une bonne fortune pour lui que l'apparition d'un homme assez courageux pour braver la tyrannie, assez fort pour révolutionner les troupeaux d'esclaves dont la honte révolte son noble cœur, assez heureux pour les délivrer. Il n'y a pas trop d'honneurs pour récompenser ce héros; mais sa plus belle récompense est de vivre perpétuellement dans la mémoire des peuples dont

1. Mgr le coadjuteur, et Mgr Fr. Antonio Colomer, des Frères prêcheurs, évêque de Themycyre *in part. inf.*, vicaire apostolique du Tonkin oriental.

il fut le rédempteur, et de joindre, pour toujours, ce glorieux titre à son nom.

Petite gloire, pourtant, que celle des rédempteurs humains, en comparaison de la gloire que le Christ a conquise par son sacrifice. Du même coup, il a délivré non pas un peuple, mais le genre humain tout entier de la plus funeste comme de la plus honteuse de toutes les tyrannies, et l'a rendu à son maître légitime, au Dieu très saint et très bon, dont la domination est à la fois le plus grand des honneurs et le plus grand des bonheurs.

Il est le Rédempteur par excellence, et, à vrai dire, il n'y a que lui qui ait droit à une éternelle survivance, car les œuvres des sauveurs humains passent avec les peuples qu'ils ont délivrés, l'œuvre du Christ Rédempteur embrasse tous les temps et se prolonge dans les siècles des siècles.

Nous avons étudié cette œuvre dans ses conditions essentielles et dans ses proportions générales. Il nous faut en connaître maintenant les applications particulières. Question importante, à laquelle nous sommes tous intéressés. Avant d'y entrer, avant d'examiner de

quelle manière la vertu de la rédemption se distribue sur l'humanité, je me demande si elle ne s'est pas comme concentrée et exprimée en une seule vie; si le divin ouvrier de notre salut et de notre perfection n'a pas fait, dans son œuvre immense, un chef-d'œuvre pour lequel il réclame de nous l'hommage d'une singulière admiration? A cette demande, vos cœurs répondent tous ensemble par le nom béni d'une femme dont nous avons déjà salué la suprême beauté et l'incomparable grandeur : Marie! Eh bien, oui, c'est elle! Mes louanges imparfaites n'ont pas encore égalé ce que je lui dois; car, selon l'expression d'un de ses pieux serviteurs, « on n'a jamais assez parlé d'elle : *De Maria nunquam satis* [1]. »

Encore une fois, chère Mère, vous allez recevoir l'hommage public de ma parole. Que m'importent ceux qui pourraient penser que cet hommage est mal placé dans une chaire où ne se doivent traiter que de hautes questions intellectuelles. J'ai peu de confiance dans leurs courtes vues, et mon cœur n'a pas à rece-

1. S Bernard.

voir leurs leçons. Du reste, rien n'est plus haut que ce qui se rapproche le plus de Dieu. Je parlerai donc encore de la grandeur de Marie, et, en voyant combien je l'aime, Messieurs, vous comprendrez peut-être tout ce que je lui dois, et vous lui ferez honneur du fruit que ma parole a pu produire jusqu'ici dans vos esprits et dans vos cœurs.

Marie est le chef-d'œuvre de la rédemption, et par toutes les grâces et par toutes les gloires qu'elle en a reçues. Voilà la pensée que je me propose de développer aujourd'hui.

I

Que le sang de Jésus-Christ nous purifie de toute souillure et nous réconcilie avec Dieu, c'est assurément une grande merveille, et rien qu'à cela on reconnaît son infinie vertu. Mais il me semble que cette vertu paraît mieux encore, si, au lieu d'attendre que le péché ait envahi une âme, elle la préserve de ses mortelles atteintes. Arrêter et détourner un torrent qui se précipite, protéger contre ses fureurs

les riantes contrées qu'il va ravager, c'est plus que d'enlever les fanges et les mille débris dont il a couvert les lieux par où il a passé et de réparer les dommages qu'il a causés. Or, Messieurs, voilà précisément ce qu'a fait, dans l'âme de Marie, la vertu de la rédemption.

Fille d'une race pécheresse, Marie n'était point exempte par nature du funeste héritage que la génération transmet à tous les enfants d'Adam. Elle devait fatalement être saisie par le torrent du péché, c'est la loi; mais, contre la loi, à l'heure même où elle commence d'exister, au moment où le torrent du péché, suivant ses pentes naturelles, va l'envahir, elle est saisie par la vertu rédemptrice du sang que son fils va bientôt répandre, et elle apparaît au monde en l'état où le père de l'humanité sortit des mains de Dieu. Dans les autres âmes, la rédemption survient et répare; ici, elle prévient et protège, concentrant, pour ainsi dire, toute sa force et exprimant son efficacité suprême [1].

Première merveille : Marie est immaculée.

1. Redempturus humanum genus, pretium universum contulit in Mariam. (S. Bernard. Serm. *De aquæductu.*)

Ce privilège unique commande évidemment toute une série de grâces qu'on ne doit pas rencontrer dans les autres âmes. La vertu de la rédemption opère dans nos âmes purifiées et réconciliées pour les préparer à leur union intime avec Dieu; union ébauchée pendant notre vie terrestre, parfaite et consommée dans l'éternelle vie. Sous l'action singulière de la grâce qui l'a non pas purifiée, mais préservée, non pas réconciliée avec Dieu, mais donnée à Dieu dès le premier instant de sa vie, l'âme de Marie se prépare à l'union inénarrable et unique de la maternité divine.

Dans cette préparation, les grâces s'accumulent, toutes les vertus germent et s'épanouissent ensemble, et, avant l'heure des noces divines qui doivent féconder son chaste sein, la future mère de Dieu est déjà la plus parfaite des créatures.

Je n'insiste pas sur ces mystères; ils vous ont été expliqués, lorsque je traitais de la préparation de l'incarnation. Nous avons parcouru ensemble les sentiers embaumés du paradis vivant où devait naître le Fils de Dieu, et

l'année dernière, nous avons adoré le prodige de la maternité virginale [1].

Partons de ce prodige, si vous voulez bien, pour étudier, avec plus de développement, le chef-d'œuvre de la rédemption.

Lorsque Dieu, à l'origine de toutes choses, prononça son *fiat*, ce *fiat* pénétra le néant, le chaos en sortit, et, du chaos, l'univers avec toutes ses splendeurs. Lorsque Marie, au milieu des temps, répondit aux promesses de l'ange par ces paroles soumises : « Je suis la servante du Seigneur: qu'il me soit fait selon ce que vous avez dit [2], » son *fiat*, parti des profondeurs de l'humilité, monta jusqu'au ciel, entra dans l'essence divine, saisit le Verbe de Dieu et le fit descendre dans le tabernacle vivant où l'Esprit-Saint le revêtit de notre chair. Je n'ai point à vous dire les joies intimes de ce moment béni, ni à vous rappeler les honneurs de la maternité divine; je veux rester dans mon sujet et m'attacher à cette unique vérité : Le Dieu que Marie conçoit dans ses

1. Cf. trentième conférence, *Le Paradis de l'incarnation*, et quarante-quatrième conférence, *Jésus-enfant*, 2e partie.
2. Luc.,cap. I, 38.

chastes entrailles est un Dieu rédempteur.

Il l'est tout de suite, entendez-vous ; s'il doit consommer son œuvre sur le Golgotha, c'est dans le sein de la Vierge-Mère qu'il la commence effectivement. N'est-ce point ainsi que l'entend le grand Apôtre lorsqu'il nous dit : « Le Christ entrant dans le monde s'écrie : Père très saint, tu n'as pas voulu des hosties et des oblations de ton peuple ; c'est pour cela que tu me donnes un corps. Eh bien, puisque les holocaustes pour le péché n'ont point su te plaire : me voici : *Ecce venio.* Ce seul mot, *me voici*, supprime tous les anciens sacrifices et commence la véritable immolation : *Aufert primum ut sequens statuat*[1]. »

Le sein de la Vierge-Mère est donc le premier autel où le Fils de Dieu s'immole pour le rachat de l'humanité. Car, outre que l'incarnation est l'humiliation fondamentale d'où découlent les saintes infirmités du Sauveur, principe de ses douleurs expiatrices, pour le Verbe

1. Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio. Dicens : tunc dixi : Ecce venio, aufert primum ut sequens statuat.(Heb.,c. x, v. 5, 6, 7, 9.)

très pur, c'est être déjà victime que de subir les étreintes d'une obscure matière; pour le Verbe immense, c'est être déjà victime que d'emprisonner son immensité dans un germe de vie humaine; pour le Verbe tout-puissant, c'est être déjà victime que d'unir sa toute-puissance à la faiblesse purement passive d'un petit être enclos et caché à tous les regards; pour le Verbe infiniment parfait, c'est être déjà victime que de passer par toutes les phases d'un développement qui dissimule sa perfection. Oui, c'est être déjà victime et offrir à Dieu quatre fois plus de mérites qu'il n'en faut pour expier toutes les fautes du genre humain.

N'en doutons pas, Messieurs, Marie, au moment même où elle conçoit le Christ, porte en soi la rédemption vivante et agissante. Et, maintenant, appliquons ce principe lumineux de l'angélique Docteur : « *Quanto aliquid magis appropinquat principium quolibet genere tanto magis participat effectum illius principii* [1] : Plus un être se rapproche d'une cause,

1. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 27, a. 5.

en quelque genre que ce soit, plus il participe à l'efficacité de cette cause. » Certes, il n'est pas possible d'être plus rapproché de la cause rédemptrice que ne l'est Marie par sa maternité. Si, en prévision de cette maternité, elle a déjà reçu du Christ Sauveur des grâces exceptionnelles, dont l'excellence, au sentiment des docteurs et des théologiens, surpasse la somme des grâces que Dieu répand sur toutes les autres créatures, que ne recevra-t-elle pas des épanchements intimes de la divine victime, dont elle est, à la fois, le temple et l'autel? Quel inexprimable accroissement de sa pureté, de ses vertus, de sa perfection privilégiées? Quelle lumière dans son intelligence? Quels feux d'amour dans son cœur? Mais, pour elle, la grâce suprême, c'est d'être saisie, jusqu'au plus profond de son être, par la vertu de la rédemption, et d'être amenée à participer au sacrifice de son fils de manière à le compléter et à partager les droits que le Christ rédempteur s'est acquis par ses humiliations, ses souffrances et sa mort.

En cette douloureuse union, admirons la

sagesse de Dieu. Toujours harmonieux dans la conduite de ses desseins, il a voulu renouveler, pour notre régénération, ce qu'il avait fait pour notre création. Contemplant l'homme solitaire sous les ombrages de l'Eden, il s'était écrié : « Non, il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide qui lui ressemble. *Faciamus ei adjutorium simile sibi.* » Et la femme naissait, toute prête à s'unir au père de la vie et à devenir, par lui, la mère des vivants. Ce mystère de nos origines se reproduit en Jésus et Marie. Dans un ordre inverse, il est vrai : l'aide précède l'ouvrier principal, mais ils n'en sont pas moins étroitement unis par la volonté de Dieu dans la même œuvre de salut.

Entendons bien cette sublime et touchante vérité de la coopération de Marie à notre rédemption. Elle a été exprimée, par de saints docteurs, en des termes qui étonnent et qu'on est tenté de prendre pour de dévotes exagérations. « O Femme bénie, s'écrie saint Bernard, c'est à juste titre que toute la création a les yeux sur toi, car, en toi et de toi, la main miséricordieuse du Tout-Puissant a recréé

ce qu'elle avait créé [1]. » Et saint Pierre Damien : « Dieu a décrété que toute la rédemption s'accomplirait par Marie, avec Marie, en Marie; et, comme rien n'a été fait sans lui, rien n'a été refait sans elle [2]. » Cris étranges de l'amour filial, disent certains esprits raisonneurs, cris étranges dont il faut rabattre pour ne point offenser la sainte rigueur du dogme, ni diminuer l'œuvre du Sauveur. Eh bien! non, Messieurs, ils expriment exactement la grâce que le Christ rédempteur a faite à sa Mère en l'associant à son sacrifice.

Il lui a d'abord demandé la chair et le sang qu'il voulait offrir à son Père pour le rachat de l'humanité. En cette neuvaine sacrée de mois pendant laquelle l'enfant qui va naître s'abreuve silencieusement aux sources de la vie maternelle, en ces jours pleins de joie expansive et de tendre sollicitude pendant

1. In te merito respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te, et de te, benigna manus omnipotentis, quidquid creavit, recreavit.(S. Bernard. Serm. *De nativitate*).

2. Per ipsum cum ipsa et in ipsa totam redemptionem faciendam decrevit Deus, ut, sicut sine ipso nihil factum est, ita sine illa nihil refectum sit.(S. Petr. Damian. Serm. *De annuntiatione*).

lesquels le nouveau-né se nourrit de la substance même de sa mère, l'union ineffable de ces deux êtres crée entre eux comme une mystérieuse identité. Mieux qu'Adam saluant la compagne que Dieu venait de prendre dans ses flancs, la mère peut dire à celui qu'elle enfante : « Tu es l'os de mes os, la chair de ma chair. » Et Marie, mieux qu'une autre mère, car, par sa conception virginale, elle est l'unique principe humain de la vie qu'elle donne à son fils. Saint Augustin a donc bien dit : « La chair du Christ est la chair de Marie : *Caro Christi, caro est Mariæ* [1]. » L'une appelle l'autre. Quand on contemple, sur la croix, la divine victime qui souffre et meurt pour le genre humain, il est impossible de ne pas l'unir dans une même pensée avec celle qui lui a donné le sang de la rédemption. C'est ce que fait l'Église dans cette belle hymne que vous aimez à chanter ensemble. « Salut, dit-elle, salut, vrai corps du Christ, né de la Vierge Marie; martyrisé et immolé sur la croix pour l'homme » :

1. Serm. *De assumptione*, c. 5.

Ave, verum corpus natum
De Maria Virgine;
Vere passum, immolatum
In cruce pro homine.

Par le seul don qu'elle fait à notre Sauveur de la vie qu'il sacrifie, Marie prend part, plus que qui ce soit au monde, à l'œuvre de notre rédemption.

Mais ce n'est que le commencement de sa coopération; elle va plus loin : Marie s'immole avec son fils.

Elle n'a point, comme lui, répandu son sang; mais ne savez-vous pas que le sang, dans les fragiles vaisseaux qu'il parcourt, participe à toutes les émotions de l'âme, comme la mer, qui sourit au ciel limpide ou répond à ses orages par des mugissements et des tempêtes. Si l'âme est tranquille, le sang est tranquille; si l'âme se tourmente, le sang se tourmente; il s'arrête ou se précipite, se glace ou bouillonne, et, sans sortir du corps, il lui fait endurer d'inexprimables tortures. Non, non, pour être énergique, profonde, immense, la douleur n'a pas besoin d'une plaie sanglante. Marie n'a pas répandu son sang; mais elle était mère.

Est-ce que dans son cœur, instrument d'une sensibilité si exquise, la mère n'est pas toujours prête à recevoir le contre-coup des souffrances qu'endurent ses enfants? Est-ce que les anciens n'avaient pas raison, lorsqu'ils disaient : « *Quanto mater est magis pia, tanto ad dolendum magis procliva :* Plus la mère est tendre et dévouée, plus elle est disposée et prompte à la douleur. » Et, dites-moi, quelle mère fut plus tendre et plus dévouée que Marie? Elle est toute mère : *tota mater.* La vertu du Très-Haut a fécondé son chaste sein, et, comme elle ne partage avec personne l'honneur et le bonheur d'avoir un fils, elle ne partage avec personne sa tendresse et son dévouement. Elle est mère d'un fils unique : *mater unigeniti.* Elle n'en a pas, elle ne peut pas en avoir d'autres. Tout son cœur est à lui. Elle est mère d'un fils parfait, digne du plus bel amour : *Mater pulchræ dilectionis.* Le voile d'indulgence qu'elles jettent sur les imperfections et les fautes de leurs enfants n'épargne pas aux mères de tristes désillusions. Marie n'a rien à cacher. Elle ne voit, dans Celui qu'elle aime, que beauté, noblesse,

grandeur : toutes les qualités aimables, charmantes, irrésistibles, capables d'attirer un cœur et de l'enchaîner à jamais. Si son fils a souffert d'indicibles tourments, que ne dut-elle pas souffrir elle-même?

Ah! le vieux Siméon avait vu jusqu'au fond de ce cœur tendre et dévoué, quand il lui prédit qu'il serait transpercé du glaive de douleur qui devait tuer son fils [1]. A l'instant même où retentit cette sinistre prophétie, Marie sent le froid d'une lame invisible, qui fouille son âme inquiète et désolée. — Elle souffre, quand, pour soustraire son Jésus aux fureurs d'un roi jaloux, elle l'emporte en tremblant sur la terre d'exil; elle souffre de toutes les misères et de tous les mépris auxquels sont en butte les proscrits; elle souffre de voir le Fils de Dieu, le Roi des rois, condamné à gagner son pain à la sueur de son front, comme un obscur manouvrier; elle souffre de toutes les paroles haineuses qui menacent la vie de son bien-aimé; elle souffre de la grossièreté et de l'ingratitude de ses disciples; elle souffre de ses

1. Tuam ipsius animam pertransibit gladius. (Luc., cap. II, 35).

noirs pressentiments et de ses angoisses, quand sonne l'heure des puissances de ténèbres; elle souffre de tous les opprobres et de toutes les douleurs de la Passion. Son fils saisi comme un malfaiteur, traîné de tribunaux en tribunaux, calomnié et condamné contre toute justice! Son fils conspué, souffleté, flagellé, déchiré de coups, couronné d'épines et montré au peuple comme un roi de comédie! Son fils conduit à la mort entre deux voleurs, écrasé sous le poids de sa croix, insulté par la foule qui se presse sur son passage, et elle, appelée la mère d'un scélérat! Son fils cruellement dépouillé de ses vêtements, cloué, dressé, pendu sur le bois d'infamie, injurié et maudit par ceux qui le voient mourir! Son fils expirant sans honneur après avoir épuisé toutes les souffrances! Ah! j'en appelle au cœur de toutes les mères, il n'y a qu'elles qui puissent comprendre la Reine des martyrs!

Elle était debout, cette mère douloureuse; ses yeux pleins de larmes contemplaient son amour crucifié. Mères, vous auriez fait retentir le Golgotha de vos gémissements et de vos imprécations. Marie se taisait; silencieuse et re-

cueillie, elle se tenait debout au pied de la croix : *stabat!* Debout! pour être plus rapprochée du cœur de son bien-aimé; debout! pour mieux s'unir à ses douleurs; debout! pour lui dire qu'elle souffrait avec lui et comme lui, qu'elle épousait toutes ses intentions miséricordieuses, qu'elle mariait ses propres maux à ses maux; qu'il n'y avait, de la mère et du fils, qu'un seul sacrifice pour la rédemption de l'humanité [1].

Qui ne serait touché, Messieurs, de voir la Vierge innocente ainsi confondue avec l'Agneau sans tache, dans une même immolation? Et cependant, ce n'est pas encore toute la profondeur de la coopération de Marie à l'œuvre de notre salut. Saisie par la vertu de la rédemption, elle s'identifie avec ce mystère au point d'immoler elle-même son fils.

Considérez, je vous prie, ce qui est nécessaire à la perfection du sacrifice expiatoire. Une victime, un prêtre, un peuple : une victime qui meurt, un prêtre qui l'immole, un peuple qui l'offre pour la rémission du péché. Ces trois

1. Unum holocaustum Christus et Maria offerebant, hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis. (Arnold Carnut.)

actions, qu'on retrouve dans tous les sacrifices figuratifs, ne peuvent faire défaut au sacrifice par excellence. Dans ce sacrifice, la victime, c'est le Christ revêtu de notre chair, et, parce que cette victime est trop parfaite pour qu'on puisse lui enlever la vie qu'elle ne le veuille, elle remplit à l'égard d'elle-même l'office de prêtre, par l'acte de volonté qui, sous les coups aveugles des bourreaux, sépare son âme humiliée de sa chair transpercée. Mais le peuple, où est-il? Je ne vois, autour de la croix, que des ennemis, qui se réjouissent d'en avoir fini avec celui qui inquiétait leur orgueilleuse et jalouse domination, qu'une foule curieuse et barbare, qui assiste à l'exécution d'un condamné pour se repaître du spectacle de ses tortures. Les quelques amis du Sauveur, assez courageux pour le suivre jusqu'au lieu de son supplice et montrer leur douleur, maudissent l'injustice des hommes et pleurent le renversement de leurs espérances, sans rien comprendre au mystère de la croix. La victime expire, et personne, hélas! personne ne songe à l'offrir au Dieu dont elle doit apaiser la colère.

Personne! Je me trompe. Le genre humain

est là, représenté par une femme héroïque, qui fait à Dieu l'offrande de ce qu'elle a de plus cher au monde. C'est au nom de l'humanité qu'elle prononça le premier *fiat*, qui introduisit parmi nous le Verbe incarné; c'est encore au nom de l'humanité qu'elle prononce le dernier *fiat*, qui l'enlève de ce monde. « Père très saint, dit-elle, me voilà prise entre deux grands amours : l'amour du fils que vous m'avez donné, l'amour des hommes que vous voulez sauver. Mon fils voudrait rester avec moi, et, moi, je voudrais le conserver; mais, puisque l'amour de l'homme l'emporte en son cœur sur l'amour de sa mère, je veux faire comme lui. N'ayez point égard à mes larmes; soyez sans pitié pour mon cœur brisé. Père, Père, prenez mon fils; moi, fille des pécheurs, au nom de tous les pécheurs, je vous le donne. Vous voulez qu'il meure, ce bien-aimé, pour sauver ceux que j'aime avec lui : *Fiat! Fiat!* »

Du haut de la croix, Jésus entend ce sublime offertoire, qui donne à son sacrifice toute sa plénitude; il y répond par une dernière grâce. Recevant de son Père l'héritage des nations, si chèrement acheté par ses douleurs, il le trans-

met aussitôt à sa mère. « Femme, dit-il, en lui montrant l'humanité dans la personne de saint Jean : voilà ton fils! » et à saint Jean : « Voilà ta mère! *Ecce mater tua* [1]! »

Entendez-vous, Messieurs, en s'immolant avec son fils et en l'immolant par son offrande, Marie devient notre mère. C'est sans peine qu'elle a mis au monde son divin enfant, mais elle ne pouvait nous engendrer à une vie nouvelle sans passer par le joug de la malédiction prononcée jadis contre la première femme : « Tu enfanteras dans la douleur. » Coopératrice de la rédemption, elle prend sur nous des droits semblables à ceux de son fils, car, pour elle comme pour lui, nous sommes les fruits d'une sanglante union, d'un tragique enfantement. Par cet enfantement, la grâce de la rédemption est consommée dans son chef-d'œuvre. Voyons maintenant la gloire.

II

C'est par le voile déchiré de sa chair, dit l'Apôtre, que Jésus entre dans le saint des saints

1. Joan., cap. XIX, 26-27.

et ouvre à l'humanité le chemin de la félicité qu'elle avait Perdue; c'est par son sang qu'il pénètre les cieux; c'est par sa passion qu'il se montre à nous couronné de gloire et d'honneur : « *Videmus Jesum per passionem gloria et honore coronatum* [1]. » La splendeur de son humanité ressuscitée est proportionnée à la profondeur de ses abaissements. Il est descendu jusqu'au fond de l'abîme de l'humiliation et de la souffrance, et voilà qu'il est assis à la droite de Dieu, appelé au partage de sa toute-puissance. Il règne en maître absolu sur tous les habitants du céleste empire et reçoit leurs éternelles adorations. Du trône où il réside, il tient l'humanité sous son sceptre, la pénètre constamment de ses divines influences, et lui demande des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu.

Compagne des douleurs de son fils et coopératrice de son œuvre de salut, Marie ne pouvait pas être séparée de lui dans la gloire. Cette gloire commence au tombeau où les apôtres déposent sa dépouille mortelle, s'épanouit dans

1. Heb., cap. II, 9.

les cieux, et inonde la terre de ses bienfaisantes clartés.

Par une permission d'en haut, la mort, enfant du péché, a triomphé d'une vie sur laquelle elle n'avait aucun droit; mais le coup qu'elle a porté a épuisé le pouvoir qui lui a été donné. Sa dent cruelle est obligée de respecter le corps virginal de Marie comme elle respecta celui du Sauveur. Pas de corruption dans le sépulcre saint où la Mère de Dieu est endormie, car sa chair est pénétrée de l'incorruptible arome des douleurs qu'elle a endurées pour notre rédemption. Elle sommeille, et le Maître de la vie ne la laisse pas attendre plus longtemps qu'il n'a attendu lui-même. Accompagné de ses anges, il vient chanter près de la tombe de sa mère ce cantique du bien-aimé : « Le triste hiver de l'exil a passé. L'orage des tribulations s'est dissipé : voici le printemps éternel ! Les fleurs du paradis s'entr'ouvrent, et la vigne du Seigneur répand pour toi ses parfums. La voix de la tourterelle se fait entendre dans les terres nouvelles où tu es attendue. C'est le chant d'un amour que rien ne troublera plus : Lève-toi, hâte-toi, mon amie, viens du Liban, du Liban où grandissent

les cèdres, car tu es plus forte que les cèdres, épouse de mes douleurs que la tempête n'a pu renverser. Viens, il est temps; viens, tu seras couronnée : *Veni, coronaberis* [1]. »

A cet appel, Marie s'éveille du sommeil où la mort l'a plongée, et les anges, humbles serviteurs de sa gloire, l'emportent dans les cieux.

Où vont-ils déposer leur fardeau sacré? Auprès du Christ, sur les sommets lumineux d'où la Trinité sainte domine toutes les hiérarchies. Puisque c'est pour ouvrir à l'humanité les portes du ciel fermées par le péché que le Sauveur a accompli l'œuvre de la rédemption, n'est-il pas juste qu'il assigne la première place à Marie dans cette patrie reconquise, non seulement parce qu'elle est sa mère et qu'il a reçu d'elle le sang de la rédemption, ce qui lui donne un droit incontestable aux plus grands honneurs, mais parce que, immolée avec lui sur le Golgotha, elle a pris, à son sacrifice, une part active et réservée par son héroïque

1. Jam hiems transiit, imber abiit et recessit, flores apparuerunt, vinæ florentes odorem suum dederunt, et vox turturis audita est in terra nostra : surge, propera, amica mea, et veni de Libano, veni, coronaberis. (Ant. des I Vêpres de l'Assomption. Liturg. dominicaine.)

et sublime offrande, parce qu'elle a concouru au nouvel enfantement du genre humain. De même que Jésus garde, dans sa chair glorifiée, les sacrés stigmates qui le font reconnaître comme le rédempteur du monde et le conquérant du ciel, Marie conserve, en son corps virginal, le reflet glorieux des tourments qui ont brisé son cœur dans sa participation douloureuse à notre rachat. Cette austère ressemblance avec son fils proclame sa maternité, avant que Jésus ait dit aux hôtes du ciel : « Saluez ma mère ! »

Elle s'avance vers le trône de Dieu ; les hiérarchies s'écartent devant elle, les Séraphins eux-mêmes ouvrent leurs amoureuses phalanges pour la laisser passer, et, en présence de toute la cour céleste, Jésus couronne ensemble ses privilèges, ses vertus et ses souffrances. Elle est reine comme Jésus est roi : reine par la splendeur de sa perfection, car tout ce qui n'est pas Dieu est moins grand qu'elle [1] ; reine

1. Attende Seraphim et videbis, quidquid majus est est minus Virgine, solumque opificem opus istud supergredi. S. Pet. Dam. Serm. *De nativitate.*) Sanctorum omnium, privilegia, o Virgo, habes omnia in te congesta : nemo

par l'immensité de son bonheur, car tout ce qu'il y a de félicité dans chacun des saints s'accumule et se concentre en son âme ravie [1]; reine par l'étendue de son pouvoir, car tout le ciel est prêt à lui obéir. Tout le ciel chante autour de son trône : « A la Mère douloureuse de l'Agneau immolé, gloire, honneur, puissance dans les siècles des siècles. »

N'insistons pas davantage sur la gloire céleste de Marie; nous ne la connaîtrons bien que lorsque nous en serons les éternels témoins. Sa gloire terrestre est plus à notre portée, c'est elle que je veux chanter.

Le Christ rédempteur a ouvert par son sacrifice la source des biens qu'il répand chaque jour sur l'humanité. Dans la distribution de ces biens, il a voulu s'associer la compagne de ses douleurs et en faire, sous sa divine dépendance, un agent universel de notre régénération et de notre salut. A cette coopération suréminente, Marie emploie ses privilèges,

æqualis tibi, nemo major nisi Deus. (S. Laur. Justin. *De laudibus Virginis.*)

1. Quidquid felicitatis est in singulis sanctis, totum abundat in Maria. (S. Thomas. Serm. *De assumptione.*)

ses vertus et sa toute-puissance maternelle.

Elle est la femme typique; sa noble figure, apparaissant au monde racheté, lui révèle la dignité de celle qui fut la cause de notre perte et qui, en punition de ce crime, tomba dans un abîme d'abjection.

Rien de plus misérable que la condition de la femme dans les siècles qui ont précédé la rédemption. Dieu, pour la punir, l'avait écrasée sous le poids de cette terrible malédiction : « Tu seras sous la puissance de l'homme, et il te dominera [1]. » Hélas! cette parole s'est trop bien accomplie. L'homme oublia le chaste amour et les serments de l'Eden. Il ne dit plus en pressant la main de sa compagne : « Tu es l'os de mes os, la chair de ma chair. L'homme quittera tout pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. » Mais il s'appliqua à devenir un fier despote et un maître implacable. Il ne craignit pas de s'avilir par l'abus de sa force, comme si sa gloire eût été intéressée au triomphe de sa cruauté. De là des sévices inimaginables, éternel opprobre des peuples les plus glorieux.

1. Sub viri potestate eris et ipse dominabitur tui. (Genèse, cap. III, 16.)

La femme naissait à peine que déjà elle était condamnée. Son sexe équivalait à une difformité. Après avoir agité les affaires d'Etat au sénat ou au forum, son père, de retour au foyer, dédaignait de la prendre entre ses bras et de dire : C'est à moi. Trop heureuse, la pauvre enfant, s'il ne trouvait pas quelques moyens barbares de s'en débarrasser.

Qui donc aurait respecté ses droits, puisque sa vie était ainsi méprisée ? Exclue de l'héritage paternel, elle ne possédait même pas sa volonté. On pouvait la léguer à des amis, comme un meuble. Livrée à un homme qu'elle détestait, arrachée aux bras d'un premier époux pour satisfaire la criminelle avidité de son père, elle ne pouvait répondre à ces violences que par ce cri d'une douloureuse et avilissante résignation : « Nous sommes au pouvoir de notre père ; il faut faire ce qu'il nous commande [1]. » Ni l'âge ni la beauté ne la pouvaient sauver de l'opprobre. Epouse, on l'entourait de rivales ; mère, on lui enlevait ses enfants. Considérée

1. Verum postremo in patris potestate est situm
Faciendum id nobis quod parentes imperant.
(Plaute.)

comme la première esclave de la maison, elle devait s'estimer heureuse s'il ne prenait envie à son tyran de la passer à un autre. En un mot, fille, épouse ou mère, la femme était tellement avilie qu'elle se prêtait elle-même au trop dur accomplissement de la malédiction divine. S'il y eut des exceptions, elles ne font que confirmer la déplorable règle de l'erreur et de la corruption. Voudrait-on nier cette histoire du passé, le présent nous la rappelle. Les législations chinoise et indienne, les harems de l'islamisme, ne sont que des restes et des prolongements des habitudes païennes.

Ces habitudes commencent à disparaître dès que Marie se montre, car l'homme voit en elle une protestation solennelle de Dieu lui-même contre ses dédains et ses cruautés. L'homme méprise la femme et la tient pour abjecte; Marie lui apprend que Dieu l'estime assez pour en faire la mère de son Fils. L'homme ne croit pas devoir consulter la volonté de la femme pour qu'elle devienne la compagne de sa vie; Marie lui apprend que Dieu a cru devoir envoyer un ange à la vierge que sa vertu devait épouser, pour solliciter et pour obtenir son

consentement. L'homme estime que la femme n'est bonne qu'à satisfaire sa passion ; Marie lui apprend que Dieu n'a pas craint de l'associer aux plus purs mystères et à la rédemption du genre humain. L'homme exclut la femme de son héritage ; Marie lui apprend que Dieu a donné à une femme l'héritage des nations en communauté avec son propre Fils. L'homme dit à la femme : Tu es infirme et perverse ; Marie lui apprend que Dieu l'appelle son amie toute belle et toute pure. L'homme veut avilir la femme ; Marie lui apprend que Dieu a fait d'une femme la plus parfaite et la plus grande des créatures.

Comment résister à ces protestations divines? La femme, qui les entend, reprend courage et commence à faire valoir ses droits. Sous l'influence de « très-haulte et très-puissante dame Marie, » Mère de son Dieu et de son Sauveur, devant laquelle il se prosterne et qu'il invoque dans ses prières, l'homme sent tomber ses fiers instincts de domination et s'amollir son cœur. Il comprend, enfin, qu'il doit s'appuyer sur la compagne de sa vie, sans l'écraser. La femme est réhabilitée.

Femme typique, réparatrice des maux qui ont accablé l'épouse et la mère, Marie sollicite le sexe qu'elle a réhabilité, par l'attrait de sa virginité. Le monde ancien connaissait à peine les vierges. Pour se procurer le maigre collège de filles chastes auxquelles il confiait la garde du feu sacré, il lui fallait inventer des honneurs, créer des privilèges, édicter des lois cruelles, et encore n'obtenait-il pas toujours la fidélité de ses vestales au sacrifice temporaire qu'elles avaient consenti [1]. Quel prodigieux changement, lorsque la Mère du Rédempteur illumine le monde des splendeurs de sa virginité! Les filles de l'homme, naguère empressées aux hymens terrestres, convolent en foule aux noces mystérieuses de leur âme avec l'Époux divin qui respecte leur pureté et la récompense par d'inénarrables joies. Et ce n'est pas, croyez-le bien, recherche égoïste de leur part, mais besoin de briser les liens vulgaires qui les empêcheraient de se dévouer. Je vous les ai montrés à la tête de toutes les grandes œuvres de religion et d'amour, ces chastes essaims de

1. Vestalium virginitas erat emptilia, temporanea et fastu plena. (S. Amb. *De Virginibus.*)

vierges [1]. Ils se renouvellent à toutes les époques. L'impiété aura beau décréter leur suppression, vous les verrez renaître, tant qu'ils s'entendront appeler par celle qui les conduit au Roi des rois sur ses traces embaumées.

Créatrice d'un état privilégié, Marie s'adresse à tous par l'exemple de ses vertus, les plus parfaites qui aient jamais orné une créature humaine. Sans doute, le Verbe incarné est l'universel exemplaire sur lequel doivent se former ceux qu'il a rachetés dans son sang; mais sa sainteté, trop éblouissante à nos faibles regards, a besoin de tamiser sa lumière pour ne pas nous décourager. Aussi nous apparaît-elle plus rapprochée de nous et plus imitable en celle qu'il nous a donnée pour mère.

Marie est mère. C'est à ce titre, Messieurs, qu'elle coopère, plus universellement et plus profondément, à la diffusion du grand bien de la rédemption.

Elle n'a rien perdu de la douce autorité que reconnaissait son fils pendant les années obscures de sa vie terrestre. Sa parole toujours

1. Cf. quarante-quatrième conférence, *Jésus-Enfant*. 2e partie.

respectée emprunte au souvenir de ses souffrances une force mystérieuse qui fait vibrer, dans le cœur du Christ, toutes les cordes de l'amour filial et l'incline à une générosité sans bornes.

Non seulement Marie rappelle à son fils qu'il est sa chair et son sang et qu'il lui doit, pour ce grand don, de la faire participer aux épanchements de son infinie bonté et miséricorde; mais Jésus voit en elle l'épouse douloureuse qui s'est associée de plein cœur à sa sanglante immolation; il se souvient du tragique enfantement auquel elle a pris part, et de la donation solennelle qui en fut la récompense. Que peut-il lui refuser? Il est la toute-puissance agissante; elle est, selon la belle expression des saints Pères, la toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex*. Les éternelles intercessions du ciel tout entier ne valent pas une seule de ses prières. Elle demande, et le Christ ouvre son cœur, source de toutes les grâces, pour les faire passer en son cœur maternel. L'Église, par la bouche de ses docteurs, nous la représente comme un aqueduc mystérieux, par où s'écoulent, du ciel sur la terre, tous les

bienfaits de la divinité [1]. Dans le corps mystique du Sauveur, elle est cette colonne mobile et pleine de canaux féconds, qui unit la tête au tronc : *Maria collum Ecclesiæ.* C'est le sein fertile où s'amassent, le centre d'où partent tous les biens : *Græmium et centrum bonorum.* C'est le milieu par où il faut passer, l'arche sainte où il faut prendre les dons de Dieu : *Ad illam sicut ad medium, sicut ad arcam Dei* [2]. Pleine pour elle-même de toutes les grâces, dit saint Bernard, elle surabonde pour nous : *Plena sibi superplena nobis.*

Pour nous! Car nous sommes les enfants de sa coopération à la rédemption du genre humain. Sa tendresse maternelle se mesure sur l'immensité des douleurs qu'elle a endurées pour nous engendrer spirituellement, et aussi sur le nombre et la profondeur de nos misères. Tant de maux nous accablent, et elle a tant souffert pour nous en guérir! Comment ne serait-elle pas empressée de répandre sur nous toutes les grâces qu'elle obtient à cet effet? On l'appelle la mère de miséricorde, c'est son titre

1. S. Bernard. Serm. *De aquæductu.*
2. S. Bernard. Serm. 2 *in Pentecost.*

de prédilection, elle veut qu'il soit uni dans nos hommages à son titre de reine : *Salve, Regina, Mater misericordiæ;* car elle ne demande qu'à épancher sur nos misères toutes les richesses de son cœur de mère. La misère, c'est l'ignorance et l'erreur, sources de nos égarements; la misère, c'est la tentation, mystérieuse agonie de nos forces spirituelles; la misère, c'est le péché, mort de la grâce, avilissement de notre belle nature et esclavage de notre liberté; la misère, c'est l'angoisse de l'esprit et l'affliction du cœur. La misère, c'est la privation des choses nécessaires à la vie, la maladie et l'infirmité du corps; la misère, c'est la persécution des méchants, l'injuste oppression des faibles et des malheureux. Eh bien! à toutes ces misères, il y a remède dans le cœur de Marie. Lumière, force, pardon, encouragement, consolation, généreuse assistance, soulagement, guérison, toute-puissante protection, nous pouvons tout demander et tout attendre de notre Mère des cieux. Le but suprême de son intervention miséricordieuse est le salut de nos âmes; mais, pour les disposer aux invasions victorieuses de la grâce, elle sait à propos les consoler et les

réjouir par des miracles bienfaisants : elle se montre, elle appelle aux sanctuaires qu'elle a bénis, aux sources qu'elle a sanctifiées, les malades et les infirmes, et ranime leur vie qui va s'éteindre. Sur le vaste théâtre où s'agitent les grandes passions de l'humanité, elle relève, par des triomphes inespérés, le courage et la foi des peuples agonisants. Partout et en tout temps, sa miséricorde répond par des bienfaits à ces touchantes invocations : « Salut des infirmes, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, secours des chrétiens, priez pour nous. »

O reine! ô mère miséricordieuse! voilà près de dix-neuf siècles que vous remplissez le monde chrétien des grâces de la rédemption, dont vous êtes le canal. Pour tant de biens, l'Église vous devait une place privilégiée, auprès du Christ, dans les splendeurs de son culte. L'hérésie insolente qui vous la conteste ne comprend rien au mystère de cette double maternité qui vous unit à Dieu et aux hommes. Si sa protestation tardive n'était écrasée sous le poids des arguments théologiques qui prouvent la puissance de votre intercession et l'efficacité de

votre intervention dans l'économie de notre salut, elle succomberait sous l'immense fardeau des âges remplis de votre gloire.

Remontez à l'origine du christianisme, Messieurs, vous verrez les apôtres, réunis près du sépulcre abandonné de la Mère de Dieu, inaugurer, en son honneur, un culte suréminent, qui ne connaît au-dessus de lui que l'adoration. Propagé par la prédication, ce culte a pris place dans les habitudes chrétiennes. Les serviteurs de Marie, pour se soustraire aux interprétations grossières du paganisme, l'emportèrent sous les sombres voûtes des catacombes. Aujourd'hui, que l'on peut visiter sans crainte les berceaux souterrains de notre foi, on rencontre, presque à chaque pas, des inscriptions, de suaves figures d'Orantes et de Vierge-Mère, dont le langage monumental atteste que Marie occupait, dès lors, le premier rang, après son fils, dans les préoccupations de la piété chrétienne.

Le langage doctrinal n'est ni moins expressif ni moins éloquent. A diverses reprises, il a flagellé l'hérésie qui s'attaquait, soit directement, soit indirectement, aux privilèges et aux

vertus de sa Vierge-Mère. C'est après une de ces flagellations qu'un grand peuple, ivre d'enthousiasme, fit retentir la ville d'Ephèse de ce cri triomphant : Vive Marie, Mère de Dieu!

Vive Marie! Ce cri de l'amour filial est tombé comme un levain sacré au sein des générations catholiques, et les siècles de progrès se sont ouverts. Fortifié par les affirmations doctrinales, illuminé par la grâce, et de jour en jour plus avide de pénétrer le secret de nos dogmes, le génie, méditant les vérités de la foi, en a mieux saisi les rapports et les harmonies. Rencontrant Marie partout où il rencontrait le Christ, il s'est inspiré de ce rapprochement et a créé, en l'honneur de la divine Mère, des pages immortelles : hymnes, cantiques, pieux dithyrambes, apologies enthousiastes, traités pleins de science et d'onction. Peu à peu s'est formée sur la tête de Marie une couronne flamboyante de noms illustres : Cyrille, Ephrem, Ambroise, Epiphane, Jean Damascène, Anselme, Bernard, Albert le Grand, et tant d'autres que ma mémoire ne peut retenir.

Couronnée par le génie des sciences et des lettres, Marie devait l'être encore par le génie

des arts. La foi et l'amour qu'elle a inspirés ont créé la plupart des chefs-d'œuvre religieux que le monde admire : ces Notre-Dame, surtout, qui germèrent pendant des siècles et qui, si belles sous la poussière des âges, témoignent de la vénération croissante du peuple chrétien. Leurs tours majestueuses symbolisent la puissante protection de la Vierge forte contre tous les ennemis; leurs flèches élancées vont reporter au ciel la respectueuse salutation qui en descendit par la bouche de l'ange; leurs vastes portiques s'ouvrent comme le sein miséricordieux de la mère du genre humain. Ici, des démons qui se débattent et se tordent sous les pieds de la femme promise au monde; là, des anges et des saints qui chantent à leur Reine des hymnes sans fin; partout, des fenêtres où flamboient les symboles, les mystères, les miracles, les légendes dont Marie est la glorieuse héroïne. Monuments sacrés, vos pierres antiques chantent la foi et l'amour, comme si elles étaient vivantes. La foi! l'amour! C'est de là, encore, que sont issues ces ravissantes peintures de Vierge immaculée, de Vierge-Mère, de Vierge douloureuse, de Vierge triom-

phante, dont les grâces modestes, les chastes sourires, les larmes résignées, les regards extatiques, nous invitent à l'admiration et à la prière, chefs-d'œuvre parlants, qui ont immortalisé les noms de tant d'artistes, parmi lesquels je ne veux nommer que mon céleste frère Angelico de Fiesole.

Certes, Messieurs, ces hommages progressifs du génie catholique parlent éloquemment; mais il est un hommage plus éloquent encore, parce qu'il est universel : c'est la prière. En bien des lieux, il faut se contenter d'églises champêtres et de représentations sans valeur artistique; mais, partout, l'homme est capable de prier. Aussi est-ce par la prière que le culte de Marie a pris cette immense envergure qui embrasse l'univers entier. Grands et petits, savants et ignorants, riches et pauvres, tous les heureux et tous les déshérités ont arraché leur âme aux préoccupations de ce monde, pour la faire monter vers l'âme de leur mère. La même urne qui reçoit les parfums du cœur pour Jésus reçoit aussi les parfums du cœur pour Marie. L'Église a encouragé les sciences, les lettres et les arts; elle s'est réservé la

sublime organisation de la prière. Dans le cadre de son année liturgique, elle a disposé harmonieusement les fêtes de manière qu'elles nous rappelassent la vie de la Vierge Marie dans ses rapports avec la vie de son divin fils. Pour Marie, comme pour Jésus, nous célébrons la Nativité, la Présentation, la Passion, la Résurrection, l'Ascension, les fêtes des sacrements et des bienfaits. En cet orbe mystérieux, la prière se meut, toujours fervente et empressée, vers le même objet; tantôt fixée par le signe sensible, tantôt livrée à la liberté de ses pieux épanchements; tantôt solitaire et cachée, tantôt cherchant dans l'association une compensation à sa faiblesse ou des forces qu'elle veut unir à sa force; tantôt discret murmure de l'âme recueillie, tantôt sublime explosion des confréries ou des grandes assemblées de peuple chrétien. Ouvert par la prière, le cœur de Marie répand sur la terre des torrents de grâces; pénétrée de la grâce, la prière étend et précipite ses mouvements : de là ces religieuses manifestations, ces fêtes magnifiques où la foi s'exalte, où l'enthousiasme déborde et donne au culte de Marie sa suprême

consécration. Vous avez été témoin de ces faits, Messieurs, et vous avez pu vous convaincre que l'héroïque compagne des douleurs du Christ, la coopératrice de notre rédemption, avait réellement reçu de son fils l'héritage des nations.

Parmi ces nations, il en est une à laquelle notre Mère des cieux a prodigué les caresses de son amour et qui lui a répondu, non pas avec cette précipitation puérile et cette familiarité turbulente qu'on remarque chez certains peuples, mais avec cette conviction profonde, ce cœur religieux et dévoué d'où procède un culte grave, majestueux et durable. Cette nation, c'est vous, Messieurs, c'est nous, c'est la très chrétienne et très généreuse nation française.

Bénis par la mère de Dieu dans la personne d'un des premiers apôtres de notre pays, nous l'avons choisie pour maîtresse de nos destinées. Notre nationalité se formait à peine, que déjà ce cri devenait populaire : « *Regnum Galliæ, regnum Mariæ :* Royaume de France, royaume de Marie! » En effet, mieux que les Clotilde et les Radegonde, Marie était reine de France. Elle avait pris le sceptre et l'épée du plus

vaillant des peuples; elle apparaissait sur les remparts, veillait aux portes de nos villes, et, armée des fléaux du ciel, elle repoussait les barbares envahisseurs de nos provinces; elle volait au combat, écoutait le cri de détresse de nos rois et leur rendait une victoire compromise. Et nos rois l'aimaient. Ils lui adressaient des prières, lui offraient des présents, lui bâtissaient des églises splendides, et, par des édits mémorables, se faisaient les promoteurs de son culte.

Pendant le cours agité de notre vie nationale, ce fut, entre Marie et la France, un perpétuel échange de bienfaits et d'hommages, dont l'histoire est écrite en caractères monumentaux que le vandalisme de l'hérésie et de l'impiété révolutionnaire n'ont pu effacer. Nos annales nous disent que Marie a aimé la France et que la France a aimé Marie. — Et ce qui était vrai hier n'a pas cessé d'être vrai aujourd'hui, malgré nos infidélités et nos malheurs; les faits contemporains le proclament avec une irrésistible éloquence. Est-ce que notre céleste Mère n'a pas multiplié sous nos yeux les témoignages de sa maternelle bonté : lumineuses apparitions,

mystérieux avertissements, tendres reproches, encouragements au repentir et à la prière, guérison de l'âme et du corps? Est-ce que l'amour, exalté par la reconnaissance, n'a pas multiplié les manifestations glorieuses? De nouveaux sanctuaires se sont élevés, d'immenses pèlerinages ont sillonné la France, et, d'année en année, on a vu se succéder les fêtes magnifiques des couronnements, comme pour attester solennellement la vérité de cette devise, en laquelle se résument nos espérances : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ!*

Cette devise ne mentira jamais, Messieurs, si nous sommes fidèles à nos traditions religieuses, si nous savons demander à la Reine des cieux et de la France, toujours prête à bénir son peuple, les grâces privées et publiques qu'un cœur chrétien et français peut et doit désirer. Quels que soient les déshonneurs, les troubles, les calamités de l'heure présente, quelles que soient les menaces de l'avenir, j'ai la conviction que nous ne périrons pas, tant que nous serons unis de cœur à Celle dont la protection est le rempart de nos croyances et le ciment de notre nationalité.

CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

LA SOCIÉTÉ DES RACHETÉS

CINQUANTE-UNIÈME CONFERENCE

LA SOCIÉTÉ DES RACHETÉS

Credo in Spiritum Sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam.

Eminentissime Seigneur [1], Messieurs,

Nous avons vu la vertu de la rédemption se concentrer et s'exprimer en une seule vie, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre. Or, cette vertu était destinée, vous le savez, au genre humain tout entier. Comment devait-elle le saisir? — C'est la question qui s'offre présentement à notre examen.

Lorsque cette solennelle et mystérieuse parole : *Consummatum est!* retentit sur le Golgotha, la justice de Dieu était satisfaite, mais l'œuvre du Christ n'était pas achevée. « L'effica-

1. Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

cité de sa mort, cause universelle de notre salut, demeurait suspendue, dit saint Thomas, tant qu'elle n'était pas déterminément appliquée à chacun de nous [1]; » et elle ne pouvait être ainsi appliquée qu'autant que nous serions instruits du mystère de notre rachat et de toutes les vérités qui s'y rattachent, et, même après son application, cette efficacité ne se pouvait conserver qu'autant que nous serions assistés dans notre faiblesse, munis de tous les secours capables de contenir les puissances du mal qui tourmentent notre nature, et de réparer leurs ravages.

A ne considérer que la puissance absolue de Jésus-Christ, il est évident qu'il pouvait se mettre directement en rapport avec chacun de nous et achever son œuvre dans nos âmes, sans que nous fussions unis ensemble autrement que par une secrète participation à ses miséricor-

1. Mors Christi est quasi universalis causa humanæ salutis. Cum autem universalis causa oportet applicari ad unumquemque effectum, id est, ad quemlibet hominum, necessarium fuit exhiberi hominibus quædam remedia, seu instrumenta per quæ eis beneficium mortis Christi quodammodo conjungeretur. (Summ. *Cont. Gent.*, lib. IV, cap. 56.)

dieuses opérations. Mais ce n'est point ainsi qu'il a entendu déterminer l'efficacité de son sacrifice. Les rachetés devaient être la matière d'une création sublime, d'un monde spirituel destiné à grandir sous l'influence d'une puissante circulation de vie, et à chanter, par ses harmonies, la gloire de son auteur. Cette création, ce monde, c'est la société des âmes : l'Église. Pendant le cours de sa vie apostolique, Jésus-Christ déclare le dessein qu'il a de l'établir sur d'inébranlables fondements. « J'édifierai mon Église, dit-il, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle : *Ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* [1]. » Et, lorsqu'il se livre à la mort, c'est pour son Église aimée, c'est sa glorieuse Église qu'il veut faire sortir pure et immaculée de ses plaies sanglantes : « *Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret, ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam* [2]. »

Nous ne connaîtrons donc bien l'œuvre de Jésus-Christ, la rédemption consommée, que si

1. Matth., cap. XVI, 18.
2. Ephes., cap. V, 25, 26, 27.

nous connaissons bien son Église : son origine, sa nature, ses propriétés, ses notes caractéristiques, les lois extérieures et intimes de son gouvernement. Tel est, Messieurs, le vaste programme des études que nous aurons à faire pendant plusieurs années, si Dieu nous prête vie.

Aujourd'hui, je m'applique au développement de ces deux propositions :

Premièrement : Jésus-Christ, pour déterminer l'efficacité de son sacrifice et achever son œuvre de salut, a réellement créé une société spirituelle, religieuse, surnaturelle.

Secondement : Il faut appartenir à cette société pour jouir du bénéfice de la rédemption.

I

Quiconque est en communication avec Dieu et avec ses semblables, par le Christ Sauveur, chef de l'humanité régénérée, appartient à une vaste assemblée où sont diversement appliqués les effets de la rédemption. Cette assemblée est l'œuvre de Jésus-Christ, l'Église, à son point de vue le plus large.

Si l'on considère ceux de ses membres dont la gloire récompense à jamais les mérites, ces bienheureuses phalanges qui, mêlant leurs adorations aux hommages infinis que rend à Dieu la sainte humanité du Rédempteur, font retentir le ciel d'un éternel cantique, on l'appelle l'Église triomphante.

Si l'on abaisse ses regards du ciel vers ces lieux d'épreuve, où les langueurs de l'attente et les douleurs d'une dernière expiation achèvent de purifier ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu sans avoir entièrement satisfait à sa justice, on a devant soi l'Église souffrante.

Enfin, tous ceux qui, dans cette vie passagère, luttent en généreux athlètes contre les ennemis du salut, sous la conduite de leur divin chef Jésus-Christ, appartiennent à l'Église militante.

Ces trois Églises, qui n'en font qu'une, sont reliées ensemble par des lois intimes et mystérieuses que nous étudierons un jour. Présentement, nous laissons de côté cet aspect général de l'Église, pour nous occuper de la société terrestre où sont rassemblés et où se reconnaissent les enfants de la rédemption.

Le protestantisme, embarrassé de la nouveauté de son origine, des anathèmes qu'il lançait contre la société religieuse dont il s'était violemment séparé, et, plus encore, de la puissante argumentation des théologiens, qui lui prouvaient qu'en rompant avec le catholicisme il cessait d'appartenir à Jésus-Christ, imagina de se réfugier dans une société mystérieuse uniquement composée de justes et de prédestinés. C'était l'Église invisible, invention narquoise, par laquelle il semblait dire à ses adversaires : Vous cherchez à me prendre en défaut vis-à-vis des institutions du Christ, et à m'exclure de la véritable Église; allez-y voir.

Certes, Messieurs, je ne nie pas l'Église invisible. Je serai même obligé d'y recourir bientôt, pour interpréter un axiome dont s'arme l'incrédulité et dont s'effraye la foi pusillanime; mais je prétends que cette Église, semblable à l'âme humaine, est faite pour un corps et ne peut pas exister sans lui; je prétends que Jésus-Christ devait vouloir et a voulu, en effet, instituer une société extérieure, une Église visible, dans laquelle se cache et dans l'organisme de laquelle fonctionne l'Église invisible.

Tout se tient dans les plans de Dieu, et sa sagesse donne à chacun des êtres ce qui lui convient, selon sa nature. *Deus dat unicuique secundum suam naturam.* En vertu de ces principes, Jésus-Christ se devait à lui-même, il nous devait, à nous, une Église visible.

N'est-il pas évident, en effet, que cette Église est le prolongement naturel et obligé de l'acte auguste par lequel le Verbe divin s'est manifesté? Il a pris notre nature, il s'est fait chair. Par sa chair, nous l'avons vu; par sa chair, nous l'avons entendu; par sa chair, il s'est immolé, en présence de tous les mondes, pour le salut de tous les mondes. Et l'on voudrait que cette manifestation sublime fût subitement interrompue, que l'œuvre du Verbe incarné, ostensiblement mort pour nous, se continuât dans les ténèbres? L'ombre brusque et décevante, après la lumière? Mais, à ce compte, Messieurs, je chercherais en vain l'harmonie dans le plan de Dieu. Que dis-je? J'y chercherais en vain la justice.

En se manifestant, le Verbe s'abaisse; or, il ne peut pas en rester là. Dieu doit le relever par une gloire proportionnée à son anéan-

tissement et du même ordre que cet anéantissement. L'anéantissement est visible, la gloire doit être visible. Cette gloire, me direz-vous, c'est la résurrection; mais, alors, que la résurrection soit visible à tous; que le Christ ressuscité reste ici-bas, et se montre à ceux qu'il a rachetés. S'il s'en va, il lui faut une manifestation glorieuse, digne de lui. C'est par le prolongement visible de leur influence que les grands bienfaiteurs de l'humanité se survivent, et le Christ rédempteur serait privé de cet honneur? Cela ne se peut pas. Puisqu'il juge à propos de disparaître après sa résurrection, je ne vois plus de manifestation digne de lui que dans une société extérieure, si fortement constituée, si profondément pénétrée de sa vie, si belle, si grande, si noble, si indestructible, qu'on puisse se dire, en la voyant : C'est le Christ qui a fait cela; donc, le Christ est Dieu! De cette manière, le plan de Dieu se déroule harmonieusement : une fois manifesté, le Verbe divin l'est à toujours, et le monde, devant lequel et pour lequel il s'est anéanti, le paye en gloire de son anéantissement.

Il est donc bien entendu que le Christ se

doit à lui-même une Église visible. Cependant, j'ose dire que les exigences de notre nature suffiraient à déterminer l'institution de cette Église, quand bien même la gloire de Dieu n'y serait pas aussi gravement intéressée. Remarquons bien que, dans son action providentielle, Dieu tient compte de tous les éléments dont nous sommes constitués,et nous traite à l'avenant de nos facultés, de nos légitimes habitudes et de nos naturels instincts. S'il fait exception aux lois de notre nature, ce n'est que par extraordinaire et d'une manière transitoire. D'ordinaire, la nature toute entière est le fond sur lequel il opère, même dans ses plus mystérieuses et plus profondes communications de l'ordre surnaturel. D'où cet axiome, si usité parmi les théologiens : « La grâce ne détruit pas la nature, mais elle la perfectionne. » Ayant à déterminer les effets de la rédemption dans les âmes, Dieu ne peut pas vouloir que nos corps soient étrangers à son action. Nos sens ont été les portes par où le péché est entré, il est juste qu'ils soient les portes par où pénètre la grâce. Nos sens nous servent à acquérir toute connaissance naturelle, il est juste qu'ils

servent à l'acquisition des vérités supérieures et divines, par lesquelles toute connaissance naturelle se perfectionne. Bref, Messieurs, dans l'effusion des grands biens de la rédemption, Dieu doit suivre la règle qu'il s'est imposée : de traiter chacun des êtres qu'il a créés, selon sa nature : *Dat unicuique secundum suam naturam.* Nous sommes des êtres sensibles, donc c'est par des signes sensibles que nous sera appliquée la vertu du sacrifice de Jésus-Christ, pour nous purifier et nous préserver du péché, accroître notre vie surnaturelle et perfectionner nos vertus. C'est par l'enseignement extérieur que nous acquérons nos connaissances, donc l'enseignement extérieur nous instruira des mystères de notre régénération et de toutes les vérités qui s'y rattachent. Et, comme les signes sensibles et l'enseignement extérieur ne se conçoivent pas sans quelqu'un qui les donne, sans quelqu'un qui les reçoive, nous devons conclure à la nécessité d'une société extérieure et visible [1].

1. Homini Deus providet secundum ejus conditionem. Est autem talis hominis conditio quod ad spiritualia et intelligibilia capienda naturaliter per sensibilia deducatur. **O** or-

Du reste, n'est-il pas évident que cette société est réclamée par nos légitimes habitudes et nos naturels instincts? L'homme est manifestement un être sociable. Partout où vous le rencontrez, vous le voyez en compagnie de ses semblables. La solitude lui pèse et l'écrase, il a besoin d'association. Que cherche-t-il dans l'association? Un secours pour sa faiblesse, un milieu où l'émulation l'excite au perfectionnement de ses puissances et de son travail, des objets sur lesquels se concentre la faculté expansive qui le porte à communiquer le bien qui est en lui. C'est la société qui stimule et développe la perfectibilité; c'est la société qui fait le progrès. Mais croyez-vous que dans l'ordre surnaturel il n'y ait aucune perfectibilité à stimuler et à développer, aucun progrès à réaliser? Croyez-vous que la faiblesse de l'homme racheté ne puisse trouver aucun secours du côté de ses semblables? Croyez-vous que le sublime travail de la perfection chrétienne n'ait rien à gagner de l'émulation?

t. t igitur spiritualia remedia hominibus sub signis sensibilibus tradi. (S. Thom. Summ. *Contra Gent.* Lib. IV, c. p. 56.)

Croyez-vous que l'homme, comblé des grands biens de la rédemption, n'ait rien à communiquer autour de lui? Non, Messieurs, non, vous ne croyez pas cela. — Vous croyez que l'homme, sociable dans l'ordre de la nature, l'est également dans l'ordre de la grâce. Vous croyez que le Christ, en déterminant les effets de la rédemption, n'a pas voulu contredire aux habitudes de la sagesse divine, qui tient compte, en tous ses desseins et agissements, de la nature des êtres ; vous croyez qu'il était digne de lui de couronner le grandiose édifice des sociétés humaines par une société divine, une Église extérieure et visible; vous croyez que la gloire de Dieu, la gloire de son Verbe rédempteur, le salut et la perfection de l'homme racheté sont également intéressés dans l'institution de cette Église.

Arrière, donc, la chimère protestante d'une Église totalement invisible. Ce n'était point cette chimère que caressait le Sauveur, lorsqu'il disait : « *Ædificabo Ecclesiam meam :* Je bâtirai mon Église. » Il se proposait d'établir une Église visible, et, de fait, toutes ses préparations trahissent ses desseins. Il groupe autour de lui

des apôtres, il les instruit, il leur communique son autorité et sa puissance ; il les envoie d'abord dans les villes de la Judée; il leur demande compte de leur mission ; il choisit et désigne leur chef; il leur adjoint des auxiliaires; il forme avec une touchante sollicitude le groupe type et principe, qu'il appelle tendrement son petit troupeau : *pusillus grex.* C'est manifestement un corps social, extérieur et visible, qu'il ébauche. Tout l'indique : les noms qu'il lui donne, le pouvoir qu'il lui attribue, la mission qu'il lui confie. Il l'appelle son assemblée, son Église : *Ecclesiam meam;* un bercail, où les brebis se rassemblent sous la conduite du même pasteur; un champ, où poussent les bonnes et les mauvaises semences; un festin, où l'on convie toutes sortes de gens; un filet, jeté dans la grande mer de l'humanité et qui saisit toute espèce de poissons; le royaume de Dieu, ouvert à tous les peuples du monde. Il attribue à son Église le pouvoir de juger sans appel : « Si ton frère pèche, dis-le à l'Église; s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain. » Et aussitôt il ajoute : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans

le ciel, tout ce que vous délierez sera délié [1]. » Enfin, il veut que ceux qu'il a formés se répandent dans le monde entier, prêchent sa doctrine, et appliquent à tous les peuples les bienfaits de la rédemption par le sacrement de baptême.

Quoi de plus clair, Messieurs? Ne s'en rapporter qu'à l'Évangile, comme fait le protestantisme, et nier l'institution, par le Christ, d'une société religieuse, extérieure et visible, c'est vouloir ne rien comprendre au texte sacré.

Mais, qu'est-ce que la société religieuse instituée par le Christ? Est-ce une œuvre entièrement nouvelle et sans précédents? Une œuvre qui commence *ab ovo?* Il faut répondre à ces questions, pour avoir une idée claire et complète des origines de l'Église.

Création sublime, l'œuvre du Christ était depuis longtemps préparée, comme était de-

1. Si peccaverit in te frater tuus... dic Ecclesiæ; si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. Amen dico vobis quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cœlo, et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo. (Matth., cap. XVIII, 15, 18.)

puis longtemps préparée l'ère de perfection qui devrait clore l'immense travail d'où est né notre globe. Les stratifications géologiques nous révèlent un progrès de la vie montant lentement vers l'être glorieux qui devait résumer en lui toutes les vies. Les règnes, les familles, les genres, les espèces se succédant sont comme des indications prophétiques de son apparition. Il en est de même des classifications historiques, par rapport à l'œuvre de Jésus-Christ. Nous y voyons les générations humaines s'avancer dans la lumière croissante des révélations divines, et l'Église antique annoncer, sous maintes formes, l'apparition de l'Église nouvelle.

Déjà, dans l'Église antique, la vertu de la rédemption est appliquée par anticipation. Ne pouvant pas produire encore son suprême effet, c'est-à-dire rendre à l'homme l'éternelle félicité qu'il a perdue, elle est du moins l'indispensable condition de son salut. — A partir du juste Abel, le premier moissonné par la mort, personne ne peut être sauvé s'il ne croit au Rédempteur promis. Cet article fondamental de la foi contient en germe toutes les vérités

qui seront un jour annoncées au monde [1], et les âmes qu'il groupe appartiennent déjà à l'Église de Jésus-Christ. On a donc pu dire avec raison : « Le commencement de toutes choses est l'Église catholique. » Cette Église mystérieuse est répandue parmi les gentils, prend un corps et se détermine dans les institutions judaïques. La doctrine, la loi, les sacrements, le sacerdoce du peuple élu, autant de signes par lesquels l'Église se manifeste visiblement. Mais remarquons bien, avec saint Thomas, que tout cela c'est l'imparfait, précédant et préparant le parfait [2]. L'Église antique a conscience de son imperfection, et, pendant qu'elle figure l'Église nouvelle par sa constitution, elle l'annonce en de splendides prophéties.

« Toutes les extrémités de la terre, dit-elle par la bouche de David, se ressouviendront du Seigneur et se retourneront vers lui, et toutes les familles des nations prosternées l'adoreront; car au Seigneur est l'empire; il régnera

1. Quæcumque posteriores crediderunt continebantur in fide præcedentium patrum, licet implicite. (*Summ. Theol.*, IIª P., quæst. I, a. 7.)

2. Lex nova comparatur ad veterem sicut perfectum da imperfectum. (*Summ. Theol.*, IIª P., quæst. 107.)

sur tous les peuples. Les générations de l'avenir seront à lui. Ils viendront, ceux qui, beaux comme les cieux, annonceront la justice au peuple à naître, au peuple que le Seigneur a fait [1]. »

« Jérusalem, s'écrie Isaïe, lève les yeux, regarde autour de toi... Voici ce que dit le Seigneur : j'élèverai mon étendard devant les peuples. Ils apporteront tes fils dans leurs bras et tes filles sur leurs épaules. Les rois seront tes nourriciers, et les reines tes nourrices. Ils se prosterneront devant toi et baiseront la poussière de tes pieds. — Lève-toi, ville sainte; sois resplendissante... Les nations marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur de ton lever... Regarde, tous ceux qui sont assemblés viennent à toi; tes fils viendront de loin, et tu verras, un jour, tes filles à tes côtés. Alors, tu verras et tu abonderas; ton cœur tressaillera d'admiration et de joie, lorsque se tournera

1. Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ : Et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium. Quoniam Domini est regnum... Annuntiabitur Domino generatio ventura et annuntiabunt cœli justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus. (Psalm. XXI.)

vers toi la multitude des nations, lorsque les peuples forts viendront vers toi [1]. »

L'Église antique attend donc l'Église nouvelle, mais elle n'est point étrangère elle-même à l'œuvre de Jésus-Christ. C'est un assemblage d'éléments sacrés, qu'il transforme en leur donnant une plus grande perfection : perfection de la vérité, plus claire et enrichie de nouvelles révélations ; perfection de la loi, poussant à des vertus plus sublimes ; perfection des sacrements, qui, de signes indicateurs qu'ils étaient, deviennent des signes opérateurs, sous l'action desquels la grâce se multiplie ; perfection du sacerdoce, marqué d'un plus divin caractère, investi de plus nobles fonctions, mieux pénétré d'une plus large et plus

1. Leva in circuitu oculos tuos et vide... Hæc dicit Dominus... Ad populos exaltabo signum meum. Et afferent filios tuos in ulnis, et filias tuas super humeros portabunt. Et erunt reges nutritui tui et reginæ nutrices tuæ : Vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. (Cap. LXIX.)

Surge illuminare Jerusalem... Ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide : Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi : filii tui de longe venient et filiæ tuæ de latere surgent. Tuum videbis et affluES, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. (Cap. LX.)

forte autorité et d'une éternelle vie ; perfection d'expansion, franchissant les limites d'une contrée pour embrasser le monde entier ; perfection de durée, passant d'un temps déterminé à la perpétuité; toutes ces perfections couronnées et confirmées par une plus large effusion et une plus profonde pénétration de l'Esprit-Saint.

C'est en cela, surtout, que l'œuvre définitive du Christ se distingue de sa préparation. « L'Esprit-Saint, dit saint Thomas, est l'âme de l'Église; voilà pourquoi, dans notre profession de foi, après avoir dit : Je crois à l'Esprit-Saint, nous ajoutons aussitôt : Je crois à l'Église [1]. » L'âme et le corps ne se peuvent séparer. — Pendant les longs siècles d'évolutions préparatoires, l'Esprit de Dieu ne s'est donné qu'avec mesure et sans se manifester. Quand arrive l'heure du perfectionnement, il se montre, il se prodigue, il comble les âmes, il enfante une multitude de merveilles.

Voyez ce qui se passe au jour sacré de la

1. Anima quæ hoc corpus vivificat est Spiritus Sanctus. Et ideo post fidem de-Spiritu Sancto jubemur credere sanctam Ecclesiam. (Opusc. VII *in Symbolo*, a. 9).

Pentecôte : les apôtres, premiers éléments de la société chrétienne si laborieusement préparée par le Sauveur, sont réunis et attendent, dans le recueillement, l'effet des promesses de leur Maître. Tout à coup, le cénacle s'ébranle sous la poussée d'un vent violent, des langues de feu tombent du ciel [1]. C'est l'âme de l'Église, qui s'empare de son corps, c'est l'Esprit-Saint, qui vient consommer l'œuvre du Christ. Sous sa toute-puissante action, les ignorants deviennent savants et diserts, les trembleurs sont prêts à braver tous les périls, les ingrats vont se dévouer jusqu'à la mort. L'immensité du monde n'effraye pas leur divine audace, ils se proposent de l'envahir. L'Église nouvelle est faite ; l'Église nouvelle est vivante ; l'Église nouvelle est complète.

Vous vous étonnez, Messieurs, et vous vous demandez si cette petite troupe d'apôtres et de disciples assemblés sous les voûtes du cénacle est une œuvre vraiment digne du Christ. Il vous semble que, doué d'une puissance in-

1. Act., cap. II.

finie, le créateur de l'Église devait donner à son œuvre naissante de plus vastes proportions, pour mieux inspirer au monde le respect de sa divine autorité. Détrompez-vous. Jésus-Christ voyait dans l'avenir les hommes funestes qui lui contesteraient son œuvre. S'il l'eût faite plus grande et plus imposante à ses commencements, ils l'eussent attribuée, avec un semblant de raison, à la puissance d'un prestige tout humain. Mais, réduite à de si petites proportions et à des éléments tout à l'heure si infirmes, elle confond, par ses rapides progrès, les sacrilèges négations qui lui refusent une origine divine. L'Église œuvre des hommes! Cela ne tient pas, Messieurs, devant les foudroyants succès de ces douze hommes, pauvres, sans lettres, sans force, sans prestige, qui ont conquis l'univers au nom du Christ rédempteur, et dont nous nous glorifions d'être les fils. Oui, l'histoire, suivie pas à pas jusqu'aux temps apostoliques, proclame que l'immense et magnifique assemblée d'hommes qui couvre actuellement le monde entier et jouit des bienfaits de la rédemption est l'épanouissement de la petite assemblée du cénacle,

vivifiée par l'Esprit-Saint, l'Église de Jésus-Christ.

Vous connaissez son origine ; voulez-vous maintenant connaître sa nature? Partez de ce principe : que l'Église, œuvre du Christ, a été faite à son image et à sa ressemblance.

Or, il y a, dans le Verbe incarné, de l'invisible et du visible : un monde de grandeur et de perfection plein de mystères que ne peut pénétrer l'intelligence humaine, une chair vivante qui se manifeste à nos sens et nous révèle, par ses actes, le principe qui l'anime. — Ainsi dans l'Église. L'invisible, c'est son âme, société des justes, dont il nous est impossible de mesurer la vaste et mystérieuse capacité; le visible, c'est son corps, société extérieure, dont les membres, ostensiblement unis dans la profession d'une même foi et la pratique des mêmes sacrements, nous révèlent le principe dont ils vivent surnaturellement.

Il y a, dans la personne du Verbe incarné, une magnifique ordonnance de tous les éléments qu'elle renferme, une parfaite subordination de ce qui paraît à ce qui se cache, de ce qui est petit à ce qui est grand, de ce qui doit

obéir à ce qui doit commander. Ainsi dans l'Église. Tout y est à sa place; tout s'y tient dans une complète dépendance du Christ invisible, et cette dépendance se manifeste par l'harmonieux mouvement d'aller et de retour qui, du sommet de la hiérarchie, fait descendre le commandement jusqu'au dernier des fidèles, et, du dernier des fidèles, fait monter l'obéissance jusqu'au sommet de la hiérarchie.

Il y a dans la personne du Verbe incarné une pénétration constante de l'humain par le divin. Non seulement son âme sainte est inondée des splendeurs de la divinité, qui lui communique une perfection sans égale, mais sa chair sacrée sert d'instrument aux opérations de la toute-puissance par lesquelles la divinité se manifeste, et aux actes qui reçoivent d'elle un mérite infini. — Ainsi dans l'Église : œuvre du Christ, humaine en ses éléments, elle est constamment pénétrée de la vertu divine du Christ qui l'anime. Car, entendez bien ce mystère, Messieurs, le Christ ne ressemble pas à ces créateurs humains qui, après avoir donné à un ouvrage l'empreinte de leur génie, s'en séparent et l'abandonnent à ses destinées; le

Christ, créateur de l'Église, reste uni à son œuvre d'une union tellement intime, profonde, que l'Apôtre a cru pouvoir l'assimiler à celle qui existe, dans le corps humain, entre la tête et les membres. « Le Christ est la tête de l'Église : *Christus caput Ecclesiæ.* Nous sommes son corps et ses membres : *Membra sumus corporis ejus* [1]. » Toute vitalité, tout mouvement, toute direction, dans notre corps, part de la tête ; ainsi, dans l'Église, toute vitalité, tout mouvement, toute direction part de Jésus-Christ. Non seulement il fait la sainteté de son âme et la manifeste par des prodiges, mais, ce qui est le plus grand des prodiges, il fait l'unité indéfectible de son corps. — Objet principal de la foi, il la protège contre les tentatives de l'erreur ; vivificateur des sacrements, il en assure la pratique constante ; maître suprême, il pénètre l'autorité de son pouvoir pour ennoblir notre subordination. En un mot : « Tête de l'Église, il est le conservateur de son corps : *Christus caput Ecclesiæ et ipse salvator corporis ejus* [2]. »

Voilà donc l'Église, Messieurs : l'image et la

1. Ephes., cap. v, 23, 30.
2. Ephes., cap v, 23, 30.

ressemblance de Jésus-Christ. Maintenant que vous la connaissez, vous pouvez la définir. C'est la société des rachetés, unis dans la profession d'une même foi, la pratique des mêmes sacrements, la soumission aux mêmes pasteurs, et formant un corps mystique, dont le Christ est la tête.

J'ai dit qu'il fallait appartenir à cette Église, pour jouir du bénéfice de la rédemption. Le développement de cette proposition comporterait un discours, mais j'espère pouvoir me résumer sans nuire à la force de ma démonstration.

II

Aucun homme sensé ne peut admettre ce principe de l'indifférentisme religieux : qu'on est libre de penser de Dieu ce qu'on veut et de l'honorer à sa guise; car ce principe aboutit fatalement aux plus monstrueuses contradictions.

Aucun homme sensé ne peut nier que Dieu ait le droit et le pouvoir de se faire connaître

aux hommes, mieux qu'il n'est connu par les seules lumières de la raison, et de demander, en échange de ses révélations, des actes qui l'honorent; car cette négation renverse les notions de science, de bonté infinies et de toute-puissance, sans lesquelles il est impossible d'avoir rationnellement une idée juste de la divinité.

Aucun homme sensé ne peut professer, de parti pris, l'indifférence, quant à la connaissance du fait historique de l'intervention positive de Dieu dans la vie religieuse de l'humanité; car cette indifférence l'expose à négliger des devoirs dont dépendent l'honneur de la vie présente et le bonheur de la vie future.

Enfin, aucun homme sensé, s'il a reconnu le fait de l'intervention positive de Dieu dans la vie religieuse de l'humanité, ne peut croire que l'humanité soit libre d'en tenir ou de n'en pas tenir compte pratiquement.

Ces principes posés, je vous rappelle, Messieurs, que nos précédentes études ont établi le fait historique de l'intervention divine. Dieu est intervenu par son Fils Jésus-Christ. Il est intervenu non seulement comme révélateur,

mais comme rédempteur. A ce double titre, il a acquis des droits authentiques auxquels correspondent, de notre côté, des devoirs incontestables : le devoir de croire les vérités qu'il a révélées, le devoir de nous appliquer la vertu de son sacrifice. C'est l'indispensable condition de notre salut. D'où cette vérité indéniable : Hors de Jésus-Christ, pas de salut : *Non est in alio aliquo salus.*

Mais, comment Jésus-Christ a-t-il pourvu à la communication régulière de sa vérité et de la vertu de son sacrifice? — Je viens de vous le dire, Messieurs : en créant une société spirituelle, religieuse, surnaturelle, où sont unis et où peuvent se reconnaître les enfants de la rédemption. Il l'appelle son bercail; mais le pasteur ne reconnaît pour siennes que les brebis de sa bergerie. Il l'appelle sa maison, sa cité, son royaume; mais qui n'est ni de la maison, ni de la cité, ni du royaume,est un étranger. Il a prié son Père pour que tous les siens fussent consommés dans l'unité; mais la consommation de l'unité ne peut se faire que dans une société. Enfin, il a donné à son Église les deux forces qui éclairent et qui purifient : la

parole et les sacrements; c'est donc que dans son Église on doit recevoir la vérité qu'il faut croire, et la vertu divine qui délivre du péché. — D'où cette autre vérité, non moins indéniable que la précédente : Hors de l'Église, point de salut.

Cette vérité n'est pas une déduction nouvelle des principes évangéliques; l'Église, en la définissant comme un dogme, n'a fait que consacrer solennellement l'enseignement de ses docteurs [1]. Ecoutez-les : « On ne peut pas plus échapper à sa perte hors de l'Église, que n'échappèrent au déluge ceux qui n'entrèrent pas dans l'arche de Noé [2]. — Personne ne peut être sauvé ni obtenir la vie éternelle, s'il n'a le Christ pour tête; personne n'a le Christ pour tête, s'il n'appartient à son corps, qui est l'Église [3]. — La sainte Église croit et proclame

1. Una est fidelium universalis Ecclesia, *extra quam nullus omnino salvatur*. (Conc. Lateran., IV [1215], cap. 1. *Firmiter*.) notissimum est catholicum dogma *neminem scilicet extra catholicam Ecclesiam posse salvari*. (Encycl. Pie IX, *Ad card. arch. et episc. Italiæ*, 10 aug. 1863.)

2. Si potuerit evadere qui extra arcam Noe fuit, et qui extra Ecclesiam foris fuerit evadet. (S. Cyprian., *De unitate Eccles.*, 6.)

3. Ad salutem ac vitam æternam nemo pervenit nisi qui

que personne ne peut être sauvé que dans son sein; qui demeure hors de son sein ne peut obtenir son salut [1]. »

Le salut dans l'Église, et rien que dans l'Église, voilà la loi. Ce ne sont point les hommes qui l'ont faite, sous l'inspiration d'un rigorisme outré; elle émane de celui qui, nous ayant rachetés par son sang et sa mort, avait le droit de dicter les conditions auxquelles nous devions jouir du bénéfice de la rédemption. Il a dit à ses apôtres : « Allez, prêchez l'Évangile à toute créature, c'est-à-dire multipliez l'Église, que vous êtes; qui croira et sera baptisé sera sauvé; qui ne croira pas sera condamné [2]. »

L'incrédulité ne pouvait pas manquer de s'armer de cette loi contre nous. Elle s'est indignée de ce qu'elle appelle notre intolérance,

habet caput Christum : habere autem caput Christum nemo poterit, nisi qui in ejus corpore fuerit quod est Ecclesia. (S. Aug., *De unitate Eccles.*, XIX.)

1. Sancta universalis Ecclesia prædicat salvari veraciter, nisi intra se non posse, asserens quod omnes qui intra ipsam non sunt minime salvantur S Gregor., *Moral.* XIV, 2.)

2. Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit : qui vero non crediderit, condemnabitur. (Marc., cap. XVI, 15, 16.)

et son cœur attendri a répandu des torrents de larmes sur les tristes victimes dont nous décrétons impitoyablement l'éternelle damnation. La foi pusillanime et mal éclairée s'est trop souvent unie à ces protestations, et nous a demandé d'adoucir les rigueurs d'un axiome désespérant, dont l'application trop sévère peut frapper injustement des millions d'innocents.

Messieurs, nous n'adoucirons rien ; nous expliquerons. La formule : — Hors l'Église, point de salut, — si brutale en apparence, n'a besoin que d'une sage interprétation, pour braver l'indignation et narguer les faux attendrissements de ceux qui nous la reprochent.

Procédons méthodiquement.

L'Église est un corps, c'est-à-dire une société visible, dont les membres sont unis par la profession d'une même foi, la participation aux mêmes sacrements, la soumission aux mêmes pasteurs. Ces signes extérieurs d'unité sociale peuvent convenir aux justes et aux pécheurs. Les justes possèdent la plénitude de la vie chrétienne ; les pécheurs, bien que privés par leur faute de la sève sacrée qui donne à notre activité surnaturelle le pouvoir de mériter, n'en

restent pas moins attachés au corps religieux sur lequel ils ont été entés par le baptême. Membres malades et privés, jusqu'à un certain point, de la faculté d'agir, ils gardent la faculté de sentir rendue plus vive par la foi et l'espérance qu'ils ont conservées. D'un moment à l'autre, ils peuvent être enhavis par la grâce de Dieu et réjouir, par la réviviscence de leur charité, l'Église que contristaient leur déshonneur et leur impuissance spirituelle.

Mais, si les pécheurs renoncent à leur foi et font profession publique d'apostasie? S'ils altèrent sciemment et volontairement les dogmes sacrés qu'il faut croire? S'ils se révoltent ouvertement contre l'autorité légitime à laquelle tout chrétien doit obéir? S'ils brisent, dans la société religieuse, l'unité visible de foi et de subordination sans laquelle le corps de l'Église ne peut subsister? Personne ne doit trouver mauvais que nous les retranchions de notre communion, quand bien même ils prétendraient y rester; personne ne doit trouver mauvais que nous considérions comme ne nous appartenant pas tous ceux qui ont hérité, même inconsciemment, de leur erreur ou de leur

rébellion. Un Allemand est Allemand, un Anglais est Anglais, un Suisse est Suisse, tant qu'il n'a pas reçu, chez nous, ses lettres de naturalisation. Un Français cesse d'être Français, dès qu'il se fait naturaliser dans un autre pays. Or, nos lettres de naturalisation dans le corps de l'Église sont signées : unité de foi, de sacrements et de subordination. Donc, étrangers les apostats, étrangers les excommuniés, étrangers les hérétiques, étrangers les schismatiques. A plus forte raison, les infidèles, qui, n'ayant jamais connu le Christ, n'ont, avec nous, aucun lien religieux extérieur et visible.

Mais, si les apostats, les excommuniés, les hérétiques, les schismatiques, les infidèles, n'appartiennent pas au corps de l'Église, s'en suit-il que, par cette maxime : — Hors de l'Église, point de salut, — nous décrétions en masse leur massacre spirituel? — Nullement. Je vous ai dit que l'Église avait une âme, dont il nous est impossible de mesurer la vaste capacité. Or, tout en étant séparé du corps de l'Église, on peut n'être pas hors de l'Église, si l'on appartient à son âme. Cette âme, c'est l'invisible société des justes auxquels le Christ a

appliqué les effets de la rédemption, société formée régulièrement par l'action des deux forces sanctifiantes dont l'Église visible a reçu le dépôt : la parole et les sacrements. Toutefois, le Christ, qui est mort pour tous et qui veut le salut de tous, n'a point renoncé pour son propre compte à l'emploi des moyens extraordinaires de sanctification par lesquels il peut augmenter le nombre de ses justes. Ce n'est donc pas la mesure du corps de l'Église qu'il faut appliquer à son âme. On n'en peut bien connaître les véritables dimensions que par les opérations d'une statistique mystérieuse, dont le résultat est su de Dieu seul. Essayons pourtant de pressentir ce résultat.

Les excommuniés sont hors de l'Église visible. — Mais, si, par suite d'une erreur de fait, ils ont été frappés injustement; si, courbés sous le faix d'un anathème qui les prive des grands biens de la communion extérieure, ils portent patiemment et noblement leur peine, remettant à Dieu de juger leur cause et gardant, dans leur cœur humilié, le précieux trésor de la grâce, ne sont-ils pas membres vivants de l'Église invisible?

Les apostats sont hors de l'Église visible. — Mais, si la foi qu'ils ont reniée se réveille à l'heure suprême où ils vont paraître devant Dieu; si, privée des secours spirituels qu'elle désire sans pouvoir les demander, leur âme, touchée par la grâce, se brise et crie miséricorde, si Dieu répond à cet appel plein d'angoisse par une sentence de pardon, ne sont-ils pas entrés dans l'âme de l'Église, bien que leur dépouille exécrée soit enfouie sans honneur et sans prières?

Les hérétiques et les schismatiques sont hors de l'Église visible. — Mais leurs enfants, régénérés par le baptême et moissonnés par la mort avant qu'ils aient pu adhérer à l'erreur ou à la rébellion de leurs pères, ne sont-ils pas épanouis, comme des fleurs fraîchement écloses, dans le jardin de justice et de sainteté où l'Église nous donne à respirer le parfum de son âme? Mais n'y a-t-il pas, en pleine hérésie et en plein schisme, des milliers d'âmes simples et droites plutôt privées de la plénitude de la vérité chrétienne, qu'infidèles à cette vérité, recevant pieusement du Christ ce qu'on leur en donne, cherchant sincèrement en lui leur

salut, et toutes prêtes à croire ce qu'il veut qu'on croie et à faire ce qu'il veut qu'on fasse? Ames sanctifiées par les sacrements que l'erreur a conservés, et par les grâces qu'il plaît à Dieu de leur accorder, par égard pour leur bonne foi et leur religieuses aspirations, bien plus que par pitié pour le malheur de leur naissance.

Les infidèles sont hors de l'Église visible. — Mais, ne vous ai-je point dit, Messieurs, que le divin soleil de justice est depuis l'origine du monde levé sur leur horizon, que la pénétration universelle des oracles et des vieilles traditions de l'humanité, là où l'Évangile n'a pas encore été prêché, a fait éclore partout, sinon la claire connaissance, du moins la vague notion d'un libérateur. Ne vous ai-je pas fait entendre ces graves paroles de saint Thomas, habituellement si sage et si mesuré dans ses affirmations : « Il appartient à la divine Providence de pourvoir tout homme de ce qui est nécessaire à son salut, pourvu qu'elle n'en soit point empêchée. Si donc un infidèle, un sauvage même, nourri dans les forêts, suivait les inspirations de la raison naturelle dans l'appétit du bien et

la fuite du mal, il faut tenir pour très certain que Dieu lui révélerait, par une inspiration intérieure, ce qu'il est nécessaire de croire ou bien qu'il lui enverrait un prédicateur, comme il envoya jadis Pierre au centurion Corneille [1]. »

Oui, tout infidèle, qui obéit à la loi de justice et de rectitude imprimée dans la conscience humaine, autant qu'il la connaît, s'achemine, sous l'action des secours gratuits que Dieu lui donne, à l'accomplissement de cette parole du Sauveur : « *Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit :* Qui croira et sera baptisé sera sauvé. » Si Dieu ne lui communique pas la connaissance plénière des mystères que nous croyons de foi explicite, il fera poindre en son âme cette lumière surnaturelle qui dispose l'esprit à croire tout ce qu'il faut croire et lui fait embrasser implicitement, dans

1. Hoc ad divinam providentiam pertinet ut cuilibet provideat de necessariis ad salutem, dummodo ex parte ejus non impediatur. Si enim aliquis in sylvis nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni et fuga mali, certissime tenendum est quod ei Deus, vel per internam inspirationem, revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium. (*De veritate*, quæst. 14, a. 11, ad. 1.)

un acte de foi générale, l'ensemble des vérités chrétiennes. S'il ne lui envoie pas un apôtre qui le baptise dans l'eau, il lui fera désirer ce qu'il faut pour être justifié, et le baptisera lui-même dans l'Esprit-Saint. — J'ignore le comment de ces mystérieuses opérations; mais, avec toute la théologie catholique, je sais et j'affirme qu'elles existent; je sais et j'affirme que, même au sein des ténèbres et de la corruption des gentils, le Christ rédempteur a trouvé en tout temps et trouve encore le moyen de dilater l'âme de son Église; et cela suffit pour me préserver de toute investigation téméraire sur les retards qu'il apporte à incorporer les nations infidèles dans la société extérieure et visible qu'il a fondée.

Tout le monde peut donc entrer dans l'âme de l'Église. Et voyez, Messieurs, quelle pieuse jalousie, quelle généreuse sollicitude, quel profond respect de l'Église pour cette grande, belle et sainte âme. Par la bouche de ses docteurs et de ses pontifes, elle nous en révèle l'immensité. « Il y a des hommes, dit saint Augustin, qui gisent dans l'hérésie ou dans la superstition des gentils. Mais, là encore, Dieu connaît ceux

qui lui appartiennent; car, dans l'ineffable prescience de Dieu, beaucoup qui semblent être hors de l'Église sont dedans, et beaucoup qui semblent dedans sont dehors. C'est de ces âmes, qui d'une manière invisible et cachée sont dans l'Église, que se forment : le jardin fermé, la source scellée, le puits d'eau vive, le paradis plein de fruits, dont parlent les Saintes Lettres [1]. » De nos jours, Pie IX, avant de rappeler à ses frères les évêques d'Italie le dogme catholique du salut dans l'Église et rien que par l'Église, leur écrivait : « Vous savez, mes bien-aimés Fils et vénérables Frères, que ceux qui, ignorant invinciblement notre sainte religion, observent la loi naturelle et les commandements que Dieu a inscrits au cœur de tout homme, sont prêts à obéir à Dieu et mènent une vie honnête et droite, peuvent, sous l'action de la lumière et de la grâce divines, obtenir la

1. Sunt etiam qui in hæresibus vel in gentilium superstitionibus jacent; et tamen illic novit Dominus qui sunt ejus. Namque in illa ineffabili præscientia Dei, multi qui foris videntur intus sunt; et multi qui intus videntur foris sunt. Ex illis ergo omnibus qui, ut ita dicam, intrinsecus et in occulto intus sunt, constat ille hortus conclusus, fons signatus, puteus aquæ vivæ, paradisus cum fructu pomorum. (*De baptismo, contra Donat.*. lib. V, 38.)

vie éternelle ; car Dieu, qui scrute les âmes, voit clairement et connaît les sentiments, les pensées, les dispositions de tous, ne peut aucunement souffrir, dans sa suprême bonté et clémence, que celui-là soit puni de peines éternelles, qui n'a point été éloigné de lui par une faute volontaire [1]. »

Non contente de nous révéler l'immensité de son âme, l'Église la défend par la solennelle condamnation de toutes les propositions téméraires et impies qui tendent à la diminuer. On a dit : Aucune grâce n'est donnée que par la foi. La foi est la première des grâces, et la source de toutes les autres. — Propositions condamnées. — On a dit : Nulle grâce n'est accordée hors de l'Église. — Proposition condamnée. — On a dit : Les païens, les juifs, les hérétiques

1. Dilecti Filii nostri et venerabiles Fratres... Notum nobis vobisque est, eos, qui invincibili circa sanctissimam nostram religionem ignorantia laborant, quique naturalem legem ejusque præcepta in omnium cordibus a Deo insculpta sedulo servantes, ac Deo obedire parati, honestam rectamque vitam agunt, posse, divinæ lucis et gratiæ operante virtute, æternam consequi vitam ; cum Deus, qui omnium mentes animos, cogitationes habitusque plane intuetur scrutatur et noscit, pro summa sua bonitate et clementia minime patitur, quempiam æternis puniri suppliciis, qui voluntariæ culpæ reatum non habeat. (Encyc. 10 aug. 1863.)

et autres du même genre échappent à l'influence sacrée de Jésus-Christ; c'est pourquoi leur volonté, dépourvue de grâce suffisante, reste nue et sans force. — Proposition condamnée [1]. » Enfin, placée en face du mystère de la mort, l'Église, par respect pour sa sainte âme, se tait sur le sort de ceux qui ont pu lui échapper. Vous la verrez glorifier publiquement ses saints; mais vous ne l'entendrez jamais prononcer, sur qui que ce soit, même sur les plus abominables impies, une sentence de damnation. C'est le secret de Dieu, dit-elle, dans ses oraisons pour les vivants et pour les morts : *Deus cui soli cognitus est numerus electorum in superna felicitate locandus.*

Je me suis expliqué, Messieurs. De mes explications, vous devez conclure : que, Jésus-Christ ayant institué une société religieuse, extérieure

1. Nullæ dantur gratiæ nisi per fidem. — Fides est prima gratia et fons omnium aliarum. — Extra Ecclesiam nulla conceditur gratia (Propositiones Paschalii Quesneli, 26, 27, 29, damnatæ a Clement. XI. Constitut. *Unigenitus*). Pagani, judæi, hæretici aliique hujus generis nullum omnino accipiunt a Jesu Christo influxum : adeoque hinc recte inferes, in illis esse voluntatem nudam et inermem sine omni gratia sufficienti. (Propositio 5ª, damnata ab Alex. VII. Decret. 7, dec. 1690.)

et visible, il faut absolument, pour être sauvé, entrer dans cette société, y participer à l'unité de foi, à l'unité de sacrements, à l'unité de subordination, dès que cette société se manifeste, se fait connaître et se prouve comme œuvre de Jésus-Christ; vous devez conclure : que celui qui, sachant où est la société extérieure et visible instituée par Jésus-Christ, le corps de l'Église, refuse d'y entrer, se flatte en vain d'appartenir à son âme ; vous devez conclure : que, si l'on ignore de bonne foi où est le corps de l'Église, on peut, cependant, faire partie de son âme, c'est-à-dire de la société des justes; vous devez conclure : qu'il faut appliquer à l'âme de l'Église cette belle parole que saint Thomas dit de l'âme humaine : L'âme déborde le corps et le contient, bien plus qu'elle n'est contenue par lui; vous devez conclure : que, l'âme de l'Église étant immense, il n'y a hors de l'Église, c'est-à-dire hors de la voie du salut que ceux qui le veulent bien; vous devez conclure : que cette maxime : — Hors de l'Église point de salut, — ne condamne que ceux qui, par négligence coupable, mauvaise volonté notoire, entêtement criminel, n'entreront ni dans

le corps ni dans l'âme de l'Église; vous devez conclure : que s'indigner à propos de pareils gens et s'attendrir sur leur sort, jusqu'à nous le reprocher, c'est indignation et attendrissement parfaitement injustes et parfaitement ridicules.

Croyez-le bien, la plupart du temps, on ne s'abandonne à ces sentiments que pour masquer ses torts envers l'Église, dont on s'est séparé par une sorte d'apostasie. L'incrédulité contemporaine est généralement représentée par des infidèles qui ne peuvent reprocher à Dieu de n'avoir pas connu ou de n'avoir pas pu connaître la vérité. Le temps efface en leur âme le souvenir des fautes d'où procède leur aveuglement, et ils finissent par se croire loyaux et sincères dans leurs préjugés et dans leur haine contre l'Église, qu'ils accusent de rigueur outrée. C'est pour eux qu'un sceptique, peu soucieux de condamner les méprisables fluctuations de son esprit, écrivait ces graves paroles : « On rendra compte un jour à Dieu de tout ce qu'on aura fait en conséquence des erreurs que l'on aura prises pour des dogmes véritables; et malheur, dans

cette terrible journée, à ceux qui se sont aveuglés volontairement; à ceux qui, plongés dans une lâche oisiveté, n'auront pas voulu prendre la peine d'examiner leur créance; à ceux, enfin, qui auront favorisé l'introduction des erreurs dans leur esprit, parce qu'elles s'accordent avec leurs passions déréglées [1]. »

Qu'il y ait parmi les incrédules des hommes honnêtes dont on ne peut suspecter ni les mœurs ni la bonne foi, victimes d'une mauvaise éducation et des milieux pervers qu'ils ont traversés, retenus dans l'erreur par des obscurités involontaires, tourmentés du désir de connaître la vérité, la cherchant avec droiture sans pouvoir la trouver, se plaignant sincèrement de l'inutilité de leurs efforts et de l'incertitude où ils vivent, allant ainsi jusqu'aux portes du tombeau, recevant, dans un suprême instant, la lumière qu'ils ont demandée, mourant convertis et sanctifiés par la grâce, entrant mystérieusement dans l'Église lorsqu'on les en croit encore séparés, c'est possible. Je n'ai jamais rencontré ces perles cachées, et j'estime qu'elles sont rares; mais

1. Bayle, tome II. *Œuvres*.

des hommes graves affirment qu'ils ont mis la main dessus, je respecte leur témoignage. Toutefois, j'invite ceux qui rôdent autour de l'Église et se plaignent de ne pas trouver de portes pour entrer, à méditer ces humbles aveux d'un converti : « Si vous voulez entrer en compte avec Dieu, il vous confondra, et de mille articles de votre compte bien débattus, vous n'en gagnerez pas un seul. Vous avez fait ce que vous pouviez, direz-vous; il vous montrera que vous n'en avez pas fait la centième partie. N'avez-vous rien préféré au désir de lui plaire? N'avez-vous point eu plus d'ardeur pour quelque autre chose que pour lui et quelque autre affaire plus importante pour vous que celle de connaître la vérité? L'impénitence, la vanité, la dureté de votre cœur, n'ont-elles mis aucun obstacle aux lumières qu'il voulait répandre dans votre esprit? Vous en direz ce qu'il vous plaira; pour moi, à qui il a fait cette grâce de me ramener à son Église, je sais que je n'ai pas fait la millième partie de ce que je pouvais, pour obtenir cette grande et infinie miséricorde [1]. »

1. Pellisson.

Quant à vous, Messieurs, qui faites publiquement profession d'appartenir à la société religieuse que le Christ rédempteur a fondée, remerciez-le de vous avoir donné la meilleure part; car pratiquement, à cause des grands biens que l'Église reçoit de son corps par la parole, les sacrements et la direction d'une autorité divine, c'est un inappréciable bienfait d'être entré dans ce corps, pour être sûr d'appartenir à l'âme qui le vivifie. Si, privés de la charité par le péché, vous ne tenez plus à l'âme de l'Église que par votre foi et vos espérances, hâtez-vous de recouvrer le bien que vous avez perdu, afin que vous puissiez dire, en toute vérité : J'appartiens à Jésus-Christ, je suis une brebis de son bercail, un fils de sa maison, un citoyen de son royaume, un enfant de la rédemption.

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

Messeigneurs [1], Messieurs,

L'œuvre de la rédemption s'achève par l'Église. Pour déterminer les effets de cette admirable substitution qui l'a mis, à la place du genre humain, dans la douleur et dans la mort, afin de satisfaire à la justice divine, Jésus-Christ a créé, à son image et ressemblance, une société religieuse extérieure et visible, perfectionnement attendu et prophétisé des éléments imparfaits de l'Église antique ; il faut de toute nécessité appartenir à cette société, pour jouir du bénéfice de la rédemption : telles sont les conclusions de notre précédente conférence.

1. Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris ; Mgr Coullié, évêque d'Orléans.

Maintenant, je me pose cette question : Où est l'Église de Jésus-Christ? Car j'entends des sociétés religieuses revendiquer l'honneur d'être issues de la croix et de continuer dans le monde l'œuvre de la rédemption. « Je suis du Christ », disent-elles : « *Ego sum Christi.* » Or, le Christ, parfait dans ses œuvres comme dans sa personne, ne peut pas être l'auteur d'un ouvrage disparate, où les contradictions doctrinales et pratiques se choquent par mille endroits. Il a dû ne fonder qu'une seule Église, et donner au monde les moyens de la reconnaître. A quoi reconnaîtrons-nous donc l'unique et véritable Église de Jésus-Christ? C'est ce que je viens vous dire aujourd'hui.

Dieu, créateur du monde, lui a donné l'empreinte de ses adorables perfections, empreinte si évidente, qu'il est impossible au plus simple bon sens de ne pas reconnaître l'ouvrier dans son ouvrage. En vain, la science mal intentionnée s'efforce d'égarer la marche logique de l'esprit humain à la recherche d'une cause première ; en vain, elle exagère les forces de la nature, pour nous persuader qu'elles ne doivent qu'à elles-mêmes leur existence et leurs

opérations; l'inflexible sens commun sait faire le discernement de ce qui appartient aux causes secondes et de ce qui ne peut appartenir qu'à une cause suprême, et voyant se manifester, dans le plus petit des atomes comme dans l'ensemble de la création, une puissance, une sagesse, une bonté infinie, il conclut que le monde est une œuvre divine.

Il en est de même pour l'Église, Messieurs; ce monde spirituel a reçu l'empreinte des perfections de son créateur, c'est-à-dire la communication de certaines propriétés qui ne sont et ne peuvent être qu'à lui, propriétés manifestées par des notes caractéristiques qui nous permettent de reconnaître la cause dans son effet, l'ouvrier dans son œuvre, et de dire sans crainte de nous tromper : Voilà l'unique et véritable Église de Jésus-Christ. Ces propriétés sont : l'ordre transcendant, manifesté par l'unité ; la sainteté, manifestée par des actes héroïques, des œuvres grandioses et des prodiges ; le droit et la force d'universelle expansion, manifestés par la catholicité ; la mission divine, manifestée par l'apostolicité. Toutes sont pénétrées par une propriété

générale qui les affermit contre la force de destruction que le temps exerce sur toutes choses : l'indéfectibilité, manifestée par la perpétuité. Devant la rencontrer partout, nous ne nous en occuperons pas d'une manière particulière. Appliquons-nous à l'étude de l'unité, de la sainteté, de la catholicité, de l'apostolicité de l'Église, et des propriétés qu'elles manifestent.

Aujourd'hui, il s'agit de l'unité, à propos de laquelle nous devons répondre à une double question : question de droit et question de fait.

I

Jésus-Christ est un avec son Père qui l'a envoyé, un avec l'Esprit-Saint qu'il respire éternellement et auquel il donne mission de perfectionner son œuvre. Le Père, le Fils, l'Esprit-Saint, pluralité mystérieuse, subsistant dans une parfaite et indivisible unité, où les personnes sont distinctes sans jamais être séparées, où les perfections sont propres à

chacun sans laisser d'être communes à tous. C'est le plus bel ordre qui se puisse concevoir, la suprême beauté, type transcendant de tout ordre et de toute beauté créée.

Près de cet ordre, près de cette beauté, je vois un autre ordre, une autre beauté : la personne sacrée du Sauveur, où la divinité, pénétrant la nature humaine, la fait subsister, sans lui enlever aucune de ses propriétés ; la tient dans une complète dépendance, sans nuire à sa liberté ; fait tous ses actes divins, sans qu'ils cessent d'être humains : l'éternité et le temps, l'impassible et le mortel, l'infini et le fini. un Dieu et un homme dans un seul et même Christ.

Ces deux magnifiques exemplaires sont sans cesse sous les yeux du créateur de l'Église ; il ne se peut pas, Messieurs, qu'il n'ait voulu faire son œuvre à leur image et y reproduire la beauté qu'il contemplait, car autant vaudrait dire que l'artiste, en se mettant à l'ouvrage, répudie l'idéal qui le ravit, pour ne copier que des types vulgaires.

Mais je n'ai pas besoin de chercher à deviner les intentions de mon Sauveur ; il les

déclare lui-même dans la sublime et touchante prière qu'il adresse à son Père avant de quitter les siens : « Père saint, dit-il, je vous recommande ceux que vous m'avez confiés, conservez-les, afin qu'ils soient un comme nous. Je ne vous prie pas pour eux seulement, mais pour tous ceux qui doivent croire en moi sur leur parole, afin que, comme vous êtes en moi, mon Père, et comme je suis en vous, ils soient, en nous, une seule chose... Tous consommés dans l'unité [1]. » Là-dessus, Bossuet s'écrie : « O mon Sauveur, je vous entends : vous voulez faire votre Église belle, vous commencez par la faire parfaitement une. Car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance et, enfin, une espèce d'unité. Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois personnes égales, se termine en une parfaite unité [2]. »

1. Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi; ut sint unum, sicut et nos..... Non pro eis rogo tantum, sed et pro eis, qui credituri sunt per verbum eorum in me.... Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.... Ut sint consummati in unum. (Joan., cap. XVII, 11, 20, 21, 23.)

2. Discours sur l'*Unité de l'Église*.

Eh bien! mon Sauveur, il faut que votre Église soit, après la Trinité, après votre personne sacrée, le plus bel ordre qui existe, l'ordre transcendant, par rapport à tous les ordres de la nature, la plus magnifique et la plus ravissante des unités, sans quoi ce ne serait pas un ouvrage digne de vous, qui êtes venu sauver et sanctifier la nature. L'univers, œuvre de votre Père, est admirable. Quelle harmonie dans ses mouvements, dans sa composition, dans la progression des êtres qu'il renferme, où tout se ramène à des lois simples, à une parfaite unité. Mais votre œuvre, à vous, doit être plus admirable encore, parce que, vous proposant une fin plus sublime, vous avez affaire, non à des éléments inertes, incapables de résister à la puissance qui les ordonne, mais à des esprits dont il faudra accommoder la liberté à l'unité que vous voulez établir.

Car il est bien entendu que vous voulez établir l'unité dans votre Église. Notre infirmité la réclame, autant que votre dignité. Jouets faciles de nos imaginations, de nos rêveries, de nos passions, nous avons besoin

d'être soutenus, d'être protégés dans le vrai et dans le bien, et nous ne pouvons l'être que par l'unité, c'est-à-dire par une force unique et souveraine qui s'impose à la direction de nos intelligences et de nos volontés. « Autrement, dit l'Apôtre, nous devenons comme des enfants, flottant et tournant à tout vent de doctrine, victimes de la malice et de l'astuce des hommes, et toujours circonvenus par l'erreur [1]. »

Mais rassurons-nous, nous n'aurons pas à craindre ces faiblesses et ces déshonneurs. — Vous avez entendu Jésus-Christ demander l'unité à son Père ; non seulement il l'a demandée, il la décrète : « Je donne ma vie, dit-il, pour mes brebis. Et j'ai d'autres brebis que celles de cette nation juive, au milieu de laquelle je vis. Il me faut les réunir. Elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un bercail et un seul pasteur [2]. » Il appelle l'Église

1. Occurramus omnes in unitatem fidei.... Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris. (Ephes., cap. IV, 13, 14.)

2. Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili ; et illa oportet me adducere ; et vocem meam audient et fiet unum ovile, et unus pastor. (Joan., cap. X, 16.)

son royaume, sa cité, sa maison, et il affirme qu'elle ne peut subsister sans l'unité, « car tout royaume divisé sera désolé; toute cité, toute maison divisées,tomberont en ruines [1]. » Enfin, quand il quitte la terre, après avoir béni une dernière fois son Église, il lui laisse la conscience de la propriété qu'il lui a communiquée et du devoir de la manifester par l'unité.

C'est la voix de cette conscience qui se fait entendre dans la bouche des apôtres. L'Église, d'après la doctrine de saint Pierre, est « un édifice spirituel, bâti sur la pierre vivante que les hommes ont répudiée et que Dieu a choisie et glorifiée; et toutes les pierres de cet édifice doivent reposer l'une sur l'autre, et se rassembler autour du même sacerdoce et des mêmes hosties spirituelles que Dieu agrée par son Fils Jésus-Christ [2]. » L'Église, d'après la doctrine de

1. Omne regnum divisum contra se, desolabitur; et omnis civitas, vel domus, divisa contra se, non stabit. (Matth., cap. XII, 25.)

2. Ad quem accedentes lapidem vivum ab hominibus quidem reprobatum, a Deo autem electum et honorificatum; et ipsi tanquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis, sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo, per Jesum Christum. (I Petr., cap. II, 4, 5.)

saint Paul, est un corps dont tous les membres doivent être unis ensemble, comme sont unis les membres du corps humain : « Qu'il n'y ait en vous, mes frères, qu'un corps et qu'un esprit, comme vous êtes tous appelés à une seule et même espérance [1]. » Le chef de tout homme est le Christ, le chef du Christ est Dieu [2]. — « Croissons donc dans le Christ, notre chef. C'est en lui que tout le corps est réuni et rassemblé; c'est de lui qu'il reçoit l'unité de mouvement et d'action; c'est en lui que chaque membre prend la mesure et la règle de ses services; c'est par lui que tout le corps croît dans la charité [3]. »

Qui pouvait mieux connaître, que ces premiers pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, les intentions de leur Maître; et, s'ils nous affir-

1. Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis. Unum corpus, et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ. (Ephes., cap. IV, 3, 4.)

2. Omnis viri caput Christus est : ... caput vero Christi Deus. (I Cor., cap. XI, 6.)

3. Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus; ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem junctaram subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate. (Ephes. cap. IV, 15, 16.)

ment que l'Église doit être une, n'est-ce pas parce qu'ils l'ont appris de son créateur? [1] »

Du reste, Messieurs, à défaut de ces solennels témoignages, le bon sens nous dit qu'on ne peut fonder une société sans songer à son unité, car, toute société étant un ordre, tout ordre suppose des éléments divers unis ensemble par un lien commun. Aussi, sur cette question fondamentale de l'unité, comme propriété essentielle à l'Église, toutes les sociétés religieuses, qui se prétendent issues du Christ, sont-elles d'accord. Elles ne se divisent que lorsqu'il s'agit de la définir; c'est pourquoi il importe d'en préciser la nature.

L'unité peut-elle reposer sur l'autorité d'un livre que chacun est libre d'interpréter à sa manière? Évidemment, non. L'interprétation privée peut donner aux mêmes textes une foule de sens différents; et, comme il ne doit y avoir qu'une seule vérité enseignée par Jésus-

1. Quis integræ mentis credere potest aliquid eos ignorasse, quos magistros Dominus dedit, individuos habens in comitatu, in discipulatu, in convictu, quibus obscura quæque dissercbat, illis dicens datum esse cognoscere arcana, quæ populo intelligere non liceret? (Tertul., *Præscrip.* cap. XXII.)

Christ, si personne ne la découvre ni l'indique infailliblement au milieu des contradictions qui se choquent, les esprits dispersés, ne voyant hors d'eux-mêmes aucun point de ralliement, demeurent incapables de se fondre dans l'unité de croyance et, partant, dans l'unité de vie. Ils auront beau crier : La Bible! La Bible! — La Bible ne peut pas être leur unité, puisqu'elle est la cause de leurs divisions.

L'unité peut-elle se réduire à un certain nombre d'articles fondamentaux sur lesquels s'accordent les diverses sociétés chrétiennes, divisées d'ailleurs de croyances et de pratiques sur une multitude de points? — Non, encore; car il faudrait que le petit nombre d'articles fondamentaux, qu'il importe de croire pour appartenir à l'Église du Christ, eût été distingué par lui de toutes les vérités qu'il a enseignées, ce qu'on ne trouve point dans l'Évangile. D'autre part, tel article considéré comme fondamental par une société, ne l'étant pas par l'autre, il devient impossible de préciser l'objet de sa foi. Il peut même arriver qu'en faisant le tour des sociétés religieuses, et en tenant compte de ce qu'elles acceptent et de ce qu'elles

rejettent, les articles fondamentaux soient réduits à une si simple expression qu'il n'y en ait plus du tout.

L'unité peut-elle subsister dans une société chrétienne qui, tout en conservant la plus grande partie des dogmes révélés, répudie aujourd'hui une vérité qu'elle croyait hier; qui, tout en maintenant divers degrés de la hiérarchie instituée par Jésus-Christ, se sépare tout à coup du chef suprême de cette hiérarchie? — Non, toujours. — L'Église a été créée tout d'une pièce et doit demeurer éternellement ce qu'elle était en ses commencements. Telle est la volonté expresse de son fondateur, confirmée par les plus magnifiques promesses. Une Église dont tous les membres sont unis cesse, pourtant, d'être une, dès qu'elle n'est plus d'accord avec son passé. Car, le caractère essentiel de l'ordre étant la stabilité, l'unité veut que l'Église du Christ, si bien ordonnée par lui, soit toujours la même dans le même universel accord, comme l'ouvrier sublime dont elle est l'image et qui, hier, aujourd'hui et dans tous les siècles, a été, est et sera toujours le même Christ.

Messieurs, les éliminations que je viens de

faire dégagent la notion de l'unité, et nous permettent de déterminer le vrai sens de la doctrine enseignée sur ce point par les apôtres.

L'Église du Christ doit être une. — C'est-à-dire que la vérité doit y être clairement enseignée, pour que tous les esprits s'accordent dans la même foi; que la vérité doit y être totale, pour que l'enseignement de Jésus-Christ soit reçu de tous intégralement; que la vérité doit y être inviolable, pour qu'elle soit conservée dans sa pureté native. — D'où la nécessité d'un magistère suprême qui connaisse, explique, définisse, propose l'objet de la foi, et préserve les révélations du Sauveur des altérations que pourraient leur faire subir l'ignorance ou les téméraires interprétations de l'esprit propre; d'où l'inévitable déchéance de quiconque entreprendra de retrancher quelque chose au dépôt de la foi; d'où le droit indéniable de répudier et d'exclure de l'unité quiconque refuse, par mauvais vouloir et opiniâtrément, de donner son assentiment à un seul point de ce qu'il faut croire.

L'Église du Christ doit être une. — C'est-à-dire que la grâce, qui fait son âme, doit par-

tout pénétrer son corps par les signes sensibles, instruments sacrés, auxquels le Christ a attaché l'efficacité de la rédemption : de telle sorte que celui qui, méconnaissant leur divine harmonie, en répudie un seul, comme inefficace et inutile à la vie chrétienne, cesse de faire partie de l'Église, dont il mutile l'organisme surnaturel.

L'Église du Christ doit être une. — C'est-à-dire que tous ses membres doivent conserver l'ordre hiérarchique où les a placés le créateur du corps social auquel ils appartiennent; que le mouvement qui part de la tête doit être reçu et obéi à tous les degrés ; si bien qu'on ne pourra s'y soustraire volontairement, sans devenir semblables à ces membres malades que l'on retranche du corps humain, afin qu'ils n'y troublent plus le cours de la vie.

En résumé, Messieurs, l'unité de l'Église doit être parfaite dans la croyance à toutes les vérités que le Christ a enseignées, parfaite dans l'usage de tous les sacrements que le Christ a institués, parfaite dans la soumission de tous au gouvernement que le Christ a établi.

C'est ainsi que l'entendait le grand apôtre, lorsqu'il décrivait les fonctions et les harmonieux mouvements du corps sacré, dont il nous appelait les membres; c'est ainsi qu'il la définissait dans cette courte et éloquente devise : « Un seul maître, une seule foi, un seul baptême, et un seul Dieu, seigneur de tous [1]. » C'est cette unité qu'il voulait protéger et maintenir, en écrivant à ses fidèles : « Qu'il n'y ait pas de schisme parmi vous [2]. Pas de division dans le corps sacré dont vous êtes les membres [3]. Quand un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Évangile que le mien, qu'il soit anathème [4]. » Et à ses disciples Timothée et Tite : « Garde le dépôt qui t'a été confié, évite les nouveautés [5]. Ne communique pas avec l'hérétique, après l'avoir averti : c'est un homme perdu et condamné par son propre jugement [6]. »

1. Unus Dominus, una fides, unum baptisma. Unus Deus et Pater omnium. (Ephes., cap. IV, 5, 6.)

2. Non sint in vobis schismata. (I Cor., cap. I, 10.)

3. Non sit schisma in corpore. (*Ibid.*, cap. XII, 25.)

4. Licet... angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit. (Galat., cap. I, 8.)

5. O Timothee, depositum custodi devitans profanas vocum novitates. (I Tim. cap. VI, 20.)

6. Hæreticum hominem post unam et secundam cor-

Les conciles et les docteurs s'expriment comme l'Apôtre. Ils anathématisent toute hérésie qui ne pense pas comme la sainte et apostolique Église de Dieu [1]; ils s'attristent des schismes, des querelles et des fausses doctrines qui agitent et divisent le troupeau de Jésus-

ruptionem devita : sciens quia subversus est qui ejusmodi est, et delinquit, cum sit proprio judicio condemnatus. (Tit., cap. III, 10, 11.)

1. Concil. Constantinop. I. Œcum. II., can. 7°.

His igitur cum omni undique exacta, cura et diligentia a nobis dispositis, definivit sancta et universalis synodus, alteram fidem nulli licere proferre aut conscribere vel componere aut sentire aut alias docere. Eos autem, qui audent componere fidem alteram, aut proferre aut docere, aut tradere alterum symbolum volentibus ad agnitionem veritatis converti, vel ex gentilitate, vel ex judaismo, vel ex hæresi quacumque; hos si episcopi fuerint aut clerici, alienos esse episcopos ab episcopatu et clericos a clero : si vero monachi aut laici fuerint, anathematizari eos.

Τούτων τοίνυν μετὰ πάσης πανταχόθεν ἀκριβείας τε καὶ ἐμμελείας παρ' ἡμῶν διατυπωθέντων, ὥρισεν ἡ ἁγία καὶ οἰκουμένικὴ σύνοδος, ἑτέραν πίστιν μηδένι ἐξεῖναι προφέρειν, ἢ διδάσκειν ἑτέρους. Τοὺς δὲ τολμῶντας ἢ συντιθέναι πίστιν ἑτέραν, ἤγουν προκομίζειν ἢ διδάσκειν, ἢ παραδιδόναι ἕτερον σύμβολον τοῖς ἐθέλουσιν ἐπιστρέφειν εἰς ἐπίγνωσιν ἀληθείας ἐξ Ἑλληνισμοῦ, ἢ ἐξ Ἰουδαϊσμοῦ, ἤγουν ἐξ αἱρέσεως οἱασδηποῦν, τούτους, εἰμὲν εἶεν ἐπίσκοποι, ἢ κληρικοί, ἀλλοτρίους εἶναι τοὺς ἐπισκόπους τῆς ἐπισκοπῆς, καὶ τοὺς κληρικοὺς τοῦ κλήρου· εἰ δὲ μονάζοντες ἢ λαικοὶ εἶεν, ἀναθεματίζεσθαι αὐτούς. (Concil. Chalcedon. Œcum. IV.)

Christ [1]. Ils en appellent au jugement de Dieu contre tous ceux qui, s'écartant de la vérité, se séparent de l'unique Église [2]; ils appellent l'Église : la maison de paix et d'union, où il n'y a qu'une seule âme, un seul cœur, une seule tête pour enseigner la foi, une seule bouche pour la confesser [3]. Terribles aveux, sous le poids desquels l'intrépide et éloquent défenseur de la vérité catholique, Bossuet, écrasait les inventeurs de fausses unités.

La véritable unité vous est connue, Messieurs; n'oubliez pas que, pour être parfaite en cette unité, l'Église doit y être constante, afin de conserver la divine identité qui lui a été promise par son créateur, afin d'être, dans tous les temps, la même Église du Christ.

1. Schisma vestrum multos pervertit, multos in animi dejectionem, multos in vacillationem, omnes nos in tristitiam conjecit. (S. Clemens, *Epist. ad Corinth.*)

2. Judicabit autem Christus eos qui schismata operantur : nulla enim ab eis tanta fieri potest correptio, quanta ut schismatis pernicies. Judicabit autem et omnes eos qui sunt extra veritatem, id est qui sunt extra Ecclesiam. (S. Iren., *Adversus hæres.*, lib. IV, cap. 62.)

3. Ecclesia licet universum in mundum disseminata sit, quasi unam domum inhabitans, quasi unam habens animam et unum cor, quasi unum possidens os. (*Ibid.*, lib. I., cap. 3.)

Voilà notre question de droit suffisamment éclaircie, je pense. Passons à la question de fait, qu'on peut formuler ainsi : où est l'unité nécessaire à la véritable Église de Jésus-Christ?

II

A la question que je viens de poser, Messieurs, l'Église catholique répond : La propriété d'ordre transcendant que le Christ a communiquée à son œuvre je la possède; l'unité, par laquelle l'ordre se manifeste, elle est chez moi; ne la cherchez pas ailleurs. Rien n'est plus facile que de vérifier la légitimité de cette noble et fière revendication; il suffit d'appliquer les principes que nous venons d'établir aux sociétés religieuses qui, en dehors de l'Église catholique, invoquent la paternité du Christ, et à l'Église catholique elle-même.

S'il est vrai, comme nous l'avons démontré tout à l'heure, que l'unité ne peut reposer sur l'autorité d'un livre que chacun est libre d'interpréter à sa manière, le protestantisme est condamné par son principe même. En répu-

diant tout magistère intellectuel et en proclamant la souveraineté du libre examen, il a forgé le marteau impitoyable qui devait, plus tard, le pulvériser; il a créé le ver rongeur qui devait pulluler dans son sein et hâter sa décomposition. Sans doute, il ne voulut pas d'abord abandonner l'interprétation de l'Écriture aux caprices de la raison pure, et il la fit assister d'une force mystique, l'inspiration de l'Esprit-Saint; mais il comptait sans les audaces d'une postérité sacrilège, trop fière de ses propres lumières pour ne pas mépriser les lumières d'en haut. Sans doute, en secouant le joug de l'autorité spirituelle, à laquelle il reprochait tous les vices et tous les crimes pour excuser sa rébellion, il ne voulait pas entamer les vérités du symbole; mais, entraîné par l'inexorable logique de l'erreur, il eut bientôt défiguré tous les dogmes fondamentaux du christianisme : l'état primitif de l'homme, le péché originel et ses conséquences, la rédemption, la justification, la grâce, les sacrements. Du vivant et grâce à l'enseignement même de son auteur, le protestantisme était devenu non plus une hérésie, mais un repaire d'hérésies.

Encore, si tous les révoltés se fussent tenus pressés, comme les bataillons d'une armée fidèle, autour de celui qui avait levé l'étendard de l'insurrection ? Mais non. Sous les yeux du patriarche de la réforme, un autre patriarche lui enlève bientôt la moitié de son autorité usurpée : Luther et Calvin échangent entre eux les injures et les anathèmes impuissants. L'autocratique pouvoir qu'ils se sont attribué, en dépit de leur principe, ne l'empêche pas de porter ses fruits. Ils ont à peine disparu que les sectes foisonnent. Je ne vous fatiguerai pas par la longue énumération des divisions qui se sont produites au sein du protestantisme, et auxquelles ni les synodes ni les conférences n'ont pu remédier. Je ne compterai ni les Églises qui se sont multipliées par centaines, ni les confessions qui se contredisent. A quoi bon ? Bientôt, il n'y aura plus ni Églises ni confessions ; le protestantisme est en train de fermer la Bible, qui devait faire son unité. L'Allemagne se plaint de l'effroyable décadence de l'idée chrétienne parmi les misérables restes du luthéranisme [1], et dans cette Église établie d'An-

1. De germe vivant qu'elle était auparavant, la foi

gleterre, autrefois maintenue par la suprématie vivante et active de la royauté, l'autorité s'efface devant le jugement privé. « L'Église ne fait plus rien comme corps, elle laisse les individus agir pour eux-mêmes, chacun enseigne selon son bon plaisir ; il n'y a d'unité que dans les accusations mutuelles d'erreur et de déloyauté ; tandis que les évêques, en général, semblent assister au combat avec la tranquillité d'arbitres indifférents. Plus d'espoir de concorde, c'en est fait de l'Église nationale entourée de sectes et déchirée par de cruelles dissensions [1]. » C'est l'archidiacre d'un grand diocèse protestant qui a fait ces aveux, Messieurs. — Le protestantisme se décompose, c'était fatal. — La force mystique qu'il invo-

évangélique est devenue une plante cultivée, mais desséchée ; au lieu de vivre et de croître dans le cœur et de porter des fruits, elle a servi de matière aux investigations de la raison. La conscience a fini par découvrir que, si la morale était protégée et cultivée par l'orthodoxie, elle pouvait aussi se soutenir sans avoir besoin de s'appuyer sur les principes surnaturels. Le rationalisme s'est accru des ruines de l'orthodoxie... De là l'état pitoyable où est tombée aujourd'hui notre Église. (*Qu'avons-nous besoin de prédicants?* 1804, p. 46, cité par Hettinger, *Apologie du Christianisme*, chap. XVIII.)

1. Wilberforce. *Du principe de l'autorité dans l'Église.*

quait à son origine n'est plus connue que de quelques âmes naïves et de quelques énergumènes, tandis que la force rationaliste efface petit à petit toute trace de surnaturel dans l'idée religieuse. Bossuet avait averti de ces conséquences de la réforme l'astucieux et entreprenant ministre qui prétendait lui donner des règles d'unité [1]. Que dirait-il aujourd'hui en voyant les professeurs de théologie et les pasteurs mêmes de la religion réformée récuser l'autorité de la Bible et nier la nécessité du baptême [2], et un des derniers tenants des

1. « Il était visible que les articles de foi s'en iraient les uns après les autres; que les esprits, une fois émus et abandonnés à eux-mêmes, ne pourraient plus se donner de bornes; qu'ainsi la différence de religion serait le malheureux fruit des disputes qu'on excitait dans toute la chrétienté, et, enfin, le terme fatal où aboutirait la réforme..... On ôte tous les mystères, on éteint les feux éternels, on ne cherche qu'à se mettre au large. C'est ainsi que l'indifférence et le socinianisme sont liés; il est aisé de comprendre que ce torrent débordé de sociniens ou d'indifférents, dont la réforme se plaint elle-même et qu'elle ne peut retenir, entraîne naturellement les esprits à cette religion de plain-pied qui aplanit toutes les hauteurs du christianisme. » (*Sixième avertissement aux protestants sur les lettres de M. Jurieu.*)

2. Strauss, le démolisseur de l'Écriture, a été professeur de théologie.

Un ministre anglican, M. Gorham, a nié, dans ces derniers temps, la nécessité du baptême. Son primat, l'arche-

articles fondamentaux n'obtenir, dans le conseil presbytéral de son Église, que deux voix de majorité, sur deux mille cinq cents, en faveur de Jésus-Christ [1].

Encore, ceux qui restent attachés aux épaves d'une révélation discutée ne savent-ils pas s'entendre. Non seulement l'enseignement religieux diffère d'une Église à l'autre Église; mais les esprits tourmentés, en quête de la vérité, s'étonnent des nuances trop fortement accusées, pour ne pas dire des contradictions, qu'ils rencontrent dans les ministres d'une même communion. Le fractionnement se multiplie, même au sein de la prétendue orthodoxie, et l'isolement des âmes de bonne foi se prononce de plus en plus.

Luther avait peut-être compté sur une protestation immense, forte de l'unité des croyances et des pratiques conservées. Mais, en voyant se diviser ceux que sa verve diabolique avait embauchés, il dut bientôt se convaincre qu'il

vêque de Cantorbéry, l'a soutenu, et le conseil privé a donné gain de cause à la liberté de son enseignement.

1. C'est sur le nom de M. Guizot que s'est engagé ce scandaleux combat entre le protestantisme orthodoxe et le protestantisme rationaliste.

avait rêvé. S'il revenait aujourd'hui, sa bouche, fertile en injures, ne suffirait pas à la triste besogne de gourmander et de flétrir les innombrables dissidents qui n'ont plus d'unité que dans un nom. Ils protestent contre l'Église catholique, et ils s'appellent protestants. Mais, dans le corps mort dont les organes se décomposent, dont les membres se détachent sous la morsure des vers et la dent des bêtes de proie, dont les os se dessèchent, dont les éléments se dispersent, il y a aussi l'unité de nom : cela s'appelle cadavre, et puis squelette, et puis poussière.

Détournez-vous de ce spectacle, Messieurs, et jetez les yeux vers d'autres régions, où l'hérésie et le schisme ont conservé des formes extérieures qui trompent l'œil par de fausses manifestations. Là encore, malgré certaines apparences, point d'ordre et, partant, point d'unité. Le principe d'autorité qui en est l'essentielle garantie, dans la foi comme dans la subordination, a reçu une mortelle blessure par le fait même de la rupture sacrilège d'où sont nées les Églises orientales. Dès lors, il leur est impossible de retenir dans leur communion les

membres impatients qui veulent s'y soustraire; leur droit à la révolte a été consacré par une première défection. Et, de fait, les vieilles hérésies de Nestorius et d'Eutychès ont subi diverses interprétations qui ont multiplié les sectes et mis en rivalité les patriarchats. L'orgueilleuse Constantinople n'est plus le siège du patriarche œcuménique, sorte de pape oriental, dont la juridiction s'étendait des Dardanelles aux bords de la mer Glaciale. Le schisme de Photius a craqué, et le plus grand de ses débris ne conserve aujourd'hui une apparence d'unité que grâce à l'autorité d'un despote, qui peut, demain, s'il lui en prend fantaisie, déchirer le symbole et écraser, sous sa botte, la hiérarchie.

Mais, dussent les Églises séparées rester invariablement fidèles à la plupart des vérités chrétiennes, à l'usage intégral des sacrements et à l'autorité de leurs patriarches respectifs, elles ne pourront jamais dissimuler le signe accusateur de leur rupture avec le passé. Elles ne croient pas tout ce qu'elles ont cru jadis, elles n'obéissent plus à qui elles ont obéi. La chaîne des temps, brisée pour elles, leur a fait perdre l'identité, caractère suprême d'unité

auquel se reconnaît la stabilité de l'ordre divin. Quand la tempête a passé sur un arbre fertile et l'a dépouillé d'une de ses maîtresses branches, l'unité qui demeure ce n'est pas la branche coupée et gisante, dût la sève qu'elle a reçue du tronc lui conserver longtemps encore ses feuilles et ses fruits ; l'unité qui demeure, c'est l'arbre debout, l'arbre glorieux où le perpétuel mouvement de la vie se continue, de la racine aux extrémités des plus grêles rameaux, en attendant de nouveaux orages.

Messieurs, l'arbre fertile, l'arbre debout, l'arbre glorieux qui brave les tempêtes, l'unité qui demeure, l'unité vivante, c'est notre Église, à nous, l'Église catholique. Créée avant que l'Évangile fût écrit, elle est sortie des mains du divin ouvrier, munie du magistère infaillible et de l'autorité souveraine dont dépendent la parfaite ordonnance et l'indéfectible cohésion de tous ses éléments. Je reviendrai plus tard sur ce principe d'unification ; aujourd'hui, j'en constate l'existence, parce que seul nous explique l'admirable phénomène d'unité par lequel l'Église catholique manifeste la propriété d'ordre transcendant que lui a commu-

niquée le Sauveur. Interrogez sa foi, demandez-lui où elle prend la grâce, suivez la marche de son gouvernement, vous la trouverez partout la même.

Les peuples qui se sont greffés sur son tronc immense diffèrent d'origine, de tempérament, de langage, de caractère, de mœurs, d'institutions civiles et politiques, et, cependant, écoutez-les ; tous répondent aux vérités définies et proposées à leur foi, par la même confession : *Credo :* Je crois. Le catéchisme où s'instruisent le Chinois, le Tartare, l'Indien, le Sauvage, est le même que le vôtre, et le vôtre est le même que celui qu'on apprend près de la chaire auguste d'où partent les définitions de la foi. Vérités fondamentales, mystères, vertus, devoirs, tout est clairement et uniformément enseigné, tout est unanimement accepté et confessé. Le vaste champ des opinions théologiques est librement ouvert à quiconque veut y combattre; mais, malheur à qui répudie ou altère un seul des articles qu'il faut croire! L'Église catholique le retranche impitoyablement de sa communion, tant elle est jalouse de l'unité de sa foi.

Partout éclairée de la même lumière, elle va partout puiser la grâce de la rédemption aux mêmes sources. Partout l'eau sacrée du baptême multiplie ses enfants; partout l'imposition des mains leur donne l'Esprit-Saint, affermit en leur âme la vie surnaturelle et leur communique la force de la virilité chrétienne; partout les mêmes substances se transforment entre les mains et à la parole du prêtre consécrateur; partout le même Christ s'immole sur l'autel eucharistique, partout il réside, pieusement adoré, dans les tabernacles, partout il en sort, pour pénétrer et vivifier l'âme de ses adorateurs; partout les pécheurs s'humilient de la même manière, et sont absous par la même sentence; partout la même onction guérit les infirmes ou les prépare au redoutable voyage de l'éternité; partout les mains fécondes de l'épiscopat renouvellent la sainte hiérarchie; partout ceux qui s'épousent échangent devant Dieu les mêmes serments et lui demandent la même grâce, pour affermir leur union et sanctifier en eux les sources de la vie. Autour des signes sacrés qui constituent l'essence des sacrements, les rites accidentels peuvent varier;

mais, malheur à qui retranche de l'auguste et invariable septenaire un seul sacrement! L'Église catholique l'abhorre et n'en veut plus, tant elle tient à préserver l'unité de la vie chrétienne de toute mutilation.

Enfin, lumière et vie, tout est soumis à la même direction. Les fidèles obéissent à leurs pasteurs, les pasteurs à leurs évêques, et tous ensemble, semblables aux rayons et aux points d'un orbe immense, attendent le mouvement du même centre et reconnaissent l'impulsion souveraine qu'ils en reçoivent, par une respectueuse subordination. Ici, comme aux extrémités du globe, l'Église catholique pousse le même cri de ralliement : Rome! Rome! C'est là que siège l'autorité suprême, à laquelle personne ne peut se soustraire sans devenir semblable à ces astres excentriques, qui, pour avoir échappé à leur sphère d'attraction, sont condamnés à des courses folles et aux effroyables chutes qui les pulvérisent; c'est là que le père commun de la famille chrétienne exécute le décret prophétique d'unité porté par le Christ : « Il n'y aura plus qu'un seul bercail et un seul pasteur : *Fiet unum ovile et unus pastor.* »

Vous en conviendrez, Messieurs, ce grand phénomène d'unité dans la foi, les pratiques religieuses et le gouvernement, si l'on considère la diversité des pays et des races où il se manifeste, serait remarquable entre tous les phénomènes, quand bien même il ne devrait durer qu'un quart de siècle. Et, cependant, il ne prouverait rien, parce qu'il ne répondrait qu'imparfaitement à cette question : Où est l'unité nécessaire à la véritable Église de Jésus-Christ ? Je vous l'ai dit : l'unité de l'Église, manifestation d'une propriété d'ordre parfait, doit être marquée du caractère de la stabilité. Si l'Église catholique a changé un seul article de son *Credo ;* si elle a retranché ou ajouté aux sources de la grâce un seul sacrement ; si elle a modifié sur un seul point essentiel la constitution de son gouvernement, elle n'est plus aujourd'hui, malgré l'accord universel de ses membres, la société religieuse créée par le Sauveur et à laquelle l'Apôtre disait : « Garde le dépôt que je t'ai confié : *Depositum custodi.* »

Mais, Dieu soit béni ! la magnifique unité que je viens de décrire est un phénomène ininterrompu, qui remplit tous les âges de l'his-

toire. Remontez le cours des temps, de nos jours tourmentés à l'effroyable révolution qui pilla nos temples et renversa nos autels; de la révolution au siècle glorieux qui vit éclore de si grands saints et de si beaux génies; du XVIIe siècle à la Réforme, dont l'admirable concile de Trente flagella les erreurs; de la Réforme au moyen âge, illustré par sa grande théologie, sa grande architecture et ses grandes institutions; du moyen âge aux siècles de fer, attristés par les luttes sacrilèges de l'empire contre le sacerdoce; des siècles de fer à Charlemagne, auguste protecteur de la papauté; de Charlemagne aux barbares; des barbares à l'ère des grandes persécutions; de l'ère des grandes persécutions aux premiers jours de l'apostolat; partout et toujours, vous verrez l'Église catholique en possession de la même foi, des mêmes sacrements et du même gouvernement.

Unité continue, d'autant plus étonnante qu'elle subsiste au milieu des tempêtes et des luttes sanglantes, où sombrent d'ordinaire les institutions humaines les mieux établies. Assaillie par des ennemis sans cesse renaissants,

l'Église catholique a pressé sur son cœur fidèle le précieux dépôt qui lui fut confié, et l'a préservé de toute mutilation. Que de fois elle a pu s'écrier, comme l'infortuné Job : « L'ennemi a rassemblé toutes ses forces contre moi ; il a ouvert sur moi sa bouche pleine de reproches et s'est rassasié de mes peines. Dieu m'a livrée aux mains de l'impie, et l'impie m'a fait blessure sur blessure et s'est précipité sur moi comme un géant. » Mais, au milieu de ses gémissements, on entendait retentir un formidable *Non,* en réponse aux instances sacrilèges qui lui demandaient le sacrifice de son unité. « Donne-moi ton Verbe, disait l'hérésie. — Non. — Donne-moi la personne du Christ. — Non. — Donne-moi ses natures. — Non. — Donne-moi ses volontés. — Non. — Donne-moi sa chair. — Non. — Donne-moi sa grâce. — Non. — Donne-moi sa présence réelle dans l'Eucharistie. — Non. — Donne-moi la suprématie du pape. — Non. — Alors, nous t'abandonnerons, et bientôt, dépeuplée par ton opiniâtreté, tu ne seras plus qu'un groupe sans honneur et sans puissance. — Vous, m'abandonner ! Non, vous ne m'abandonnerez pas ; je

vous chasse, et c'est vous qui vous éteindrez misérablement sous la main vengeresse du Christ, pour avoir attenté à l'unité de son œuvre.

Plus insolents et plus terribles peut-être que les hérétiques, les maîtres du monde ont essayé de rompre le triple faisceau de l'unité catholique. L'indissolubilité du mariage les gênait, ils en ont demandé le sacrifice ; l'autorité spirituelle leur faisait envie, ils ont voulu en avoir leur part. — Jamais, jamais, répondait l'Église. — Alors, ce que tu ne veux pas nous donner, nous le prendrons, et nous t'écraserons sous nos gantelets de fer. — Frappez, César, je sais souffrir, mais vous ne prendrez rien, et vous ne m'écraserez pas. La vérité et le droit outragés se retourneront contre vous. Et, quand vous ne serez plus, ma foi, mes sacrements, mon pouvoir, ma vie, nargueront vos tombeaux, car, à toutes ces choses, Dieu a promis d'éternels destins.

Croyez-le bien, Messieurs, si les transactions eussent été possibles, l'Église s'y fût prêtée, car plus d'une fois son cœur maternel a saigné à la pensée du vide qui allait se faire à son foyer

domestique et des innombrables générations dont ses enfants infidèles compromettaient le salut. Un pays ne voit pas sans terreur ni sans amers regrets le démembrement de son territoire. Nous en savons quelque chose, et plus d'une fois notre patriotisme s'est révolté contre ceux qui, trop infatués de leur prestige et de leur force, auraient pu prévenir, par des concessions opportunes, le rapt de nos provinces. Quand l'Orient demandait, pour prix de sa soumission, une modification presque imperceptible au symbole de la foi, la suppression d'un seul mot armé d'une malheureuse petite conjonction, rien n'était plus facile que de le satisfaire [1]. Mais on eût attenté, par là, au mystère de la vie divine, et l'Église catholique, étouffant, en même temps, la voix de ses intérêts apparents et la voix de sa tendresse maternelle, estima que l'intégrité de la foi était un plus grand bien qu'une union sacrilège avec des

1. Tout le monde connaît l'âpreté des Grecs à demander la suppression du mot *Filioque* dans le Symbole que chante l'Église latine. Plusieurs fois convaincus par les controverses de nos théologiens, ils ont donné à l'unité des gages intéressés, presque aussitôt démentis par leur retour au schisme.

peuples décidés à rompre la chaîne des traditions doctrinales. Les promesses divines la consolèrent de son deuil et lui montrèrent, dans l'avenir, les peuples nouveaux qui devaient se rallier à son unité triomphante.

Cette unité, indéniable dans le présent, nous est cependant contestée dans l'histoire. L'erreur, pour excuser ses infinies variations, nous accuse d'avoir changé nous-mêmes. A l'en croire, notre Symbole s'est accru de dogmes nouveaux, et de scandaleuses divisions ont plus d'une fois protesté contre l'unité de notre gouvernement.

Qu'entend-on par un dogme nouveau, Messieurs? Est-ce un dogme si complètement étranger à la foi, qu'il n'a jamais été et qu'il n'a jamais pu en être question? Un dogme qui affaiblit ou dénature une vérité établie et universellement reçue? De ces dogmes-là, nous n'en avons pas. Qu'est-ce donc, alors? Un dogme qui n'était pas défini hier, et que l'on définit aujourd'hui pour le proposer à la foi du peuple chrétien? Mais, si ce dogme est contenu dans l'Écriture légitimement interprétée, s'il a toujours été cru explicitement par une

partie de l'Église, implicitement par le reste; si, au lieu de contredire aux vérités fondamentales, il est poussé en avant par leur force logique, comme le rameau de l'arbre par la sève; si, au lieu d'altérer et de corrompre ces vérités, il les confirme, les protège, les développe et les grandit; si, au lieu d'interrompre la continuité de la foi, en la détournant de son chemin historique, il en assure la marche directe et progressive, qui pourra dire que c'est un dogme nouveau? Or, je défie qui que ce soit de trouver un seul dogme solennellement défini et proposé à notre foi, en dehors des conditions que je viens d'énumérer. L'Église travaille la matière sacrée de ses croyances et en fait jaillir des explosions de lumière, mais ses définitions n'y changent rien. Elles enfantent une merveille, qui confond tous ses détracteurs, ceux qui l'accusent de varier, comme ceux qui l'accusent d'immobiliser l'esprit humain. Cette merveille, c'est le progrès dans l'immuable. Je vous en ai donné un exemple remarquable[1], lorsque j'ai exposé le dogme de l'Immaculée

1. Voyez trentième conférence, *Le Paradis de l'Incarnation*, et *index* correspondant.

Conception; permettez-moi de vous y renvoyer, pour ne pas m'attarder.

Quant aux divisions scandaleuses qui protestent contre l'unité du gouvernement, quelles sont-elles? Des querelles de juridiction entre les Églises particulières? Des dissentiments entre le pape et les évêques? Mais, dans un gouvernement aussi long et aussi vaste que celui de l'Église catholique, on ne doit pas tenir compte de ces misères, d'autant que toutes ces dissensions ont toujours été réglées par le Saint-Siège et à son honneur. Le seul scandale qu'on pourrait exploiter avec quelque espoir de nous embarrasser, c'est le grand schisme d'Occident, qui mit, pendant près d'un siècle, l'Église catholique en présence de deux chefs. Mais remarquons bien, Messieurs, qu'il s'agit ici d'une question de personne et non d'une question de principe. Si les représentants du pouvoir suprême étaient douteux, jamais l'unité de ce pouvoir ne fut mise en question; si la juridiction souveraine s'exerçait en double, partout la bonne foi en faisait l'unité [1]; enfin,

1. Pendant toute la durée du schisme, il y a eu de grands saints dans les deux obédiences.

si cette unité, toujours vivante, n'eût plané sur l'apparente division de l'Église catholique, c'en eût été fait de ses destinées. Or, voyez le prodige : sur cet écueil, où toute autre société eût sombré, l'Église catholique n'a touché que pour reprendre avec plus d'élan son glorieux voyage à travers les siècles ; car jamais l'unité de son gouvernement n'a été plus vigoureuse et plus ferme que depuis qu'elle a été si tristement mise à l'épreuve.

Je m'arrête ici, Messieurs ; il est temps de conclure.

L'Église catholique, possédant l'unité constante de croyance, de pratiques religieuses et de gouvernement, j'ose dire que, à ne la considérer qu'à un point de vue purement humain, elle est, de toutes les sociétés, celle qui offre, à l'âme sincèrement amie du vrai et du bien, le plus de garantie et de sécurité. L'esprit y est entraîné vers un objet immuable par le concert de toutes les adhésions et se repose, confiant, sur le triple appui des âges, du nombre et de l'harmonie. Dans les autres sociétés religieuses, au contraire, les variations et l'éparpillement ne peuvent qu'inspirer la défiance. Quant au ra-

tionalisme, qui a si fièrement proclamé l'indépendance et la souveraineté de l'esprit humain, il est jugé par l'effroyable quantité des systèmes contradictoires qu'il a enfantés et par le dernier terme où il pousse, contre sa naturelle tendance, l'âme dégoûtée de ses innombrables volte-face : le scepticisme.

Mais nous devons nous élever au-dessus de ce point de vue purement humain ; car, enfants de la rédemption, ce que nous cherchons dans l'Église, c'est l'œuvre du Christ. Or, il est évident que ni le protestantisme, ni les sociétés hérétiques ou schismatiques ne possèdent la propriété d'ordre transcendant que Jésus-Christ a voulu donner à son Église, puisque la triple unité qui en est la manifestation leur fait défaut. Par contre, il est évident que l'Église catholique, possédant et ayant toujours possédé cette triple unité, nous révèle sa propriété d'ordre et, par là, sa glorieuse descendance. C'était donc bien pour elle que le Sauveur priait, quand il demandait à son Père la consommation des siens dans l'unité ; c'est donc bien le Christ, admirablement un en lui-même, admirablement un avec son Père et

avec son Esprit, qui nous apparaît dans cette société religieuse où la foi, les signes de la grâce et la direction ne varient jamais.

Jamais, entendez-vous, jamais! Les pouvoirs humains ont usé leur force sur le faisceau sacré de notre unité, sans pouvoir le briser; ils ne le briseront pas. Qu'ils décrètent, en vertu d'une loi surannée, l'enseignement d'articles condamnés et oubliés; qu'ils ferment les temples, où coulent les sources de la grâce; qu'ils jettent toute leur police sur le chemin de nos relations avec le centre de notre gouvernement spirituel; l'Église donnera, sous d'autres cieux, le magnifique spectacle de son unité, en attendant l'heure où, sur le lieu même de la persécution, elle pourra sortir de ses catacombes et faire resplendir, à nouveau, le bel ordre de sa doctrine et de sa foi, de sa grâce et de ses sacrements, de ses pasteurs et de ses fidèles.

CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

Eminentissime Seigneur [1], Messieurs,

L'Église catholique manifeste dans sa parfaite unité la propriété d'ordre transcendant que l'œuvre du Christ devait recevoir et qu'elle a reçue effectivement de son auteur. Cet important caractère est propre à impressionner profondément les âmes qui cherchent sincèrement la vérité; mais nous avons mieux à leur offrir.

Jésus-Christ, dans l'étude que nous avons faite de sa personne, nous est apparu doué d'une perfection suréminente, épanouie sous l'influence prochaine, immédiate, personnelle de la sainteté infinie qu'il reçoit, comme Verbe, de son éternelle génération. Cette propriété est,

1. Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

dans sa nature humaine, une réduction de la perfection suprême à l'imitation de laquelle il est venu inviter le genre humain, par ces paroles : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait. » Évidemment, Jésus-Christ n'eût point parlé de cette sorte, si, conformément à la loi par laquelle toute cause se révèle en son effet, tout ouvrier dans son ouvrage, il n'eût eu le dessein de communiquer à son Église sa propre sainteté. « Il se livre à Dieu comme rédempteur, dit l'Apôtre, pour se donner une Église, mais une Église glorieuse, sans tache ni ride, une Église sainte et immaculée : *Seipsum tradidit ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, sed ut sit sancta et immaculata* [1]. »

L'Église du Christ doit être sainte. Inutile d'insister sur ce point de droit ; tout le monde en convient ; mais il importe de bien définir cette nouvelle propriété, ainsi que ses manifestations, pour les besoins de notre présente démonstration.

Que le christianisme, mis en regard des

1. Ephes. cap., V, 25-27.

philosophies imparfaites et des religions corrompues de l'antiquité, l'emporte sur toutes par l'élévation de sa doctrine et de sa morale, par la perfection des vertus nouvelles qu'il fait éclore dans l'âme humaine, et révèle, en ces choses, une origine divine, ce n'est point la question qu'il nous faut examiner. Elle appartient à l'apologétique générale, dont la théologie fait précéder l'exposition du dogme catholique. Ne l'oublions pas, nous sommes aujourd'hui en présence de fausses Églises qui revendiquent la paternité du Christ. Or, ces Églises ont conservé quelque chose de sa sainteté, puisqu'il peut y avoir et qu'il y a, en effet, dans leur sein, des âmes que la bonne foi absout de l'erreur et fait entrer dans l'assemblée invisible des justes.

Mais ce n'est point sur cette assemblée que nous avons à nous prononcer; c'est sur la société extérieure et visible que le Sauveur a instituée. Pour la reconnaître entre toutes les sociétés religieuses, établir ses droits et annuler les prétentions usurpatrices, nous devons nous élever, au-dessus de l'indispensable justice, au-dessus de la sainteté vulgaire qui peut être, dans l'erreur, le partage des âmes de bonne

foi, jusqu'à cette éminente perfection morale et surnaturelle qui ne convient qu'à ceux que nous appelons, par excellence, les saints : perfection manifestée par des actes héroïques et des œuvres grandioses dans lesquels la nature humaine se surpasse : perfection que Dieu contre-signe par des merveilles.

Quelle Église possède cette perfection? Voilà ce que nous allons chercher.

I

Etre tourmenté de la noble et généreuse ambition de pratiquer toutes les vertus chrétiennes d'une manière parfaite; immoler à cette ambition toutes les résistances de la passion et de l'instinct; s'abandonner sans réserve aux plus austères exigences et aux plus sublimes entraînements de la grâce; obéir à l'appel d'une voix mystérieuse qui crie sans cesse : Plus haut! Plus haut! s'unir à Dieu, se fondre en lui par l'amour; puiser dans cet amour l'héroïque courage de se donner, de se sacrifier pour tous : c'est être saint. Le saint est le chef-d'œuvre de

efforts combinés de la nature et de la grâce de Dieu.

Il est manifeste, Messieurs, que ce chef-d'œuvre est impossible dans une société où la doctrine pousse la vie pratique à des conséquences immorales. Or, tel est le protestantisme. Dès son origine, il s'est fait gloire de professer des principes monstrueux, dont l'application, si elle n'eût été contrariée par ce reste de pudeur et d'honnêteté que des peuples chrétiens ne peuvent entièrement dépouiller, eût produit chez tous les réformés la plus abominable dépravation. « Tout se fait, disait-il, par la volonté invariable de Dieu, qui ne laisse à l'homme aucune liberté. Dieu opère en nous le mal comme le bien, il sauve sans tenir compte du mérite, il damne sans considérer le démérite [1]. C'est lui qui fait tout en nous : la vocation de Paul est son œuvre propre, et aussi l'adultère

1. Sic humana voluntas in medio posita est ceu jumentum : Si insederit Deus, vult et vadit quo vult Deus... Si insederit Satan, vult et vadit quo vult Satan, nec est in ejus arbitrio ad utrumque sessorem currere aut eum quærere, sed ipsi sessores certant ob ipsum obtinendum et possidendum... Quidquid fit a nobis sive boni, sive mali, malâ necessitate fit. (Luther. *De servo arbitrio.*)

de David et la trahison de Judas [1]. — Tout dépend de son décret. Son décret est horrible, c'est vrai : il savait que l'homme devait pécher, mais il ne le savait que parce qu'il le voulait ainsi [2]. Voyez la chance du chrétien baptisé, il a beau pécher, il ne peut perdre son salut que s'il ne veut pas croire, car il n'y a pas d'autre péché que l'incrédulité qui puisse damner [3]. Nous péchons nécessairement tant que nous sommes en cette vie. Mais l'Agneau de Dieu ôte les péchés du monde, et le péché ne peut nous séparer de lui, dûssions-nous commettre par jour mille adultères et autant d'homici-

1. Nos dicimus Deum ipsum omnia proprie agere ut, sicut fatentur, proprium opus Dei fuisse Pauli vocationem, ita fateantur, opera Dei propria esse et Davidis adulterium... Constat enim, Deum omnia proprie facere, ut sit ejus proprium opus Judæ proditio sicut Pauli vocatio. (Melanch. *Comment. in Epist. ad Romanos.*)

2. Decretum, quidem horribile fateor, inficiari tamen nemo poterit quin præsciverit Deus quem exitum esset habiturus homo antequam ipsum conderet; et ideo præsciverit quia a decreto suo sic ordinabat. (Calvin. *Institut.* lib. III, cap. XXVIII, 3, 7.)

3. Vides quam dives est homo christianus sive baptizatus, qui, etiam volens, non potest perdere salutem quantiscumque peccatis, nisi nolit credere. Nulla peccata eum damnare possunt nisi sola incredulitas. (Luth. Lib. *De captivitate Babylonis*, cap. *De baptismo.*)

les [1]. — Nous n'avons pas besoin d'œuvres devant Dieu; la foi seule suffit. Mettons donc les œuvres de côté. Plus tu es scélérat et infâme, plus Dieu t'accorde volontiers sa grâce [2]. »

Je vous le demande, Messieurs, sous l'influence d'une doctrine à laquelle on est obligé de se soustraire pour rester honnête homme, comment espérer de voir éclore un saint? Le protestantisme honteux a mitigé les principes de ses pères, mais pas assez pour se donner la glorieuse fécondité qui produit les parfaits.

L'Église catholique, au contraire, avant tout examen des faits qui l'honorent, se concilie, sur la question de sainteté, les plus favorables présomptions.

A la sainteté, il faut un type. On ne peut être saint sans copier l'adorable modèle qui a dit au monde : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi . » — Or, l'Église catholique, avec la sollicitude d'un maître jaloux des succès et de la gloire de ses

1. Luth. *Epist. ad Jacob. aurifab.*

2. Ergo Deum non operibus, sed nuda fida indigimus... opera deorsum demittere oportet. Quanto sceleratior es, tanto citius Deus suam gratiam infundit. (Luth. Serm. *De piscatura Petri.*)

élèves, s'applique à rapprocher de nous ce modèle. Non seulement elle nous parle sans cesse et avec une pénétrante éloquence de ses perfections infinies, mais elle nous met constamment en présence de toutes les circonstances de sa vie et de tous les signes sacrés qui nous rappellent ses vertus, son amour et ses bienfaits. A ceux qui veulent se sauver, elle enseigne qu'il n'y a de salut qu'en lui. Mais, aux privilégiés qui tendent à la perfection, elle apprend qu'on ne la trouve que dans l'imitation généreuse et constante de l'exemplaire et du maître de la vie parfaite : Jésus-Christ.

On ne peut être saint sans une loi de configuration au type de la sainteté ; car il ne suffit pas à l'artiste de voir en son esprit la mystérieuse beauté qu'il veut reproduire, il lui faut des règles qui lui apprennent à conformer son œuvre à l'idéal qu'il contemple. Or, l'Église catholique, non contente d'imposer à tous les chrétiens la pratique des préceptes divins, appelle les âmes ardentes et dévouées à la pratique des conseils évangéliques. Dans cet appel, elle affirme la liberté humaine autant

que la grâce de Dieu. « Courez, dit-elle, vers le noble but de votre ambition, la perfection chrétienne : *Sic currite ut comprehendatis* [1]. » Mais, point d'orgueil, et rappelez-vous que, si Dieu veut couronner vos mérites, ces mérites dépendent moins de la générosité de vos efforts et de l'ardeur de votre course que de la miséricorde divine : *Non est volentis neque currentis sed miserentis est Dei* [2]. Courage, enfants! Plus haut! plus haut! toujours plus haut!

La prudence ordonne de se tenir en garde contre tout ce qui compromettrait gravement le salut. — Plus haut! Abstenez-vous de tout ce qui a la plus petite apparence du mal, de tout ce qui pourrait déplaire à Dieu sans vous retirer son amitié, de tout ce qui serait une ombre sur la splendeur de votre perfection.

La justice veut qu'on respecte tous les droits. Plus haut! Soyez affamés et altérés de justice. Créez, par la grandeur de vos desseins et la générosité de vos résolutions, des droits exceptionnels de Dieu et des hommes sur votre vie immolée. Faites-vous, des conseils de la per-

1. I Cor., cap. IX, 24.
2. Rom., cap. IX, 16.

fection, une loi que vous ne pourrez enfreindre sans crime.

La force arme la nature pour les entreprises ardues et les nobles résistances. — Plus haut ! Trouvez le moyen d'arriver jusqu'aux œuvres héroïques, d'être heureux de souffrir pour la justice et de bénir ceux qui vous persécutent.

La tempérance doit comprimer les passions et étouffer les basses convoitises de la nature. — Plus haut ! Sevrez-vous, dans une chair vierge, de tous les plaisirs permis, et faites mourir vos sens par de libres supplices.

La foi réclame l'humble soumission de la raison aux mystérieuses vérités que Dieu a révélées au monde. — Plus haut ! Soyez prêts à tout souffrir, à mourir même pour ces vérités. Méditez-les ; vivez en elles ; absorbez-vous dans leur contemplation, et tenez-vous toujours, par le recueillement, dans le voisinage de la source éternelle d'où elles découlent.

L'espérance détourne l'âme des biens périssables et fixe ses désirs vers l'immuable félicité des cieux. — Plus haut ! Méprisez la terre, dépouillez-vous de tout ce que l'homme peut posséder sans faute, et devenez la proie de ces

divines langueurs qui font désirer la dissolution du corps mortel et la délivrance de l'âme captive.

La charité veut qu'on préfère Dieu à toutes choses. — Plus haut! Que Dieu soit votre unique amour, laissez-vous envahir et posséder par lui, et que sa charité infinie s'épanouisse en votre vie, par des dévouements passionnés et des miséricordes sans nombre. Donnez-vous à tous, comme Dieu se donne à vous.

Que ces appels sont sublimes, Messieurs. Convaincue de sa misère et de son impuissance, la nature aurait le droit de dire : On ne peut pas être saint. Mais voici que l'Église catholique lui offre, dans ses sacrements et dans les admirables prières de son culte, tous les secours dont elle a besoin. Elle l'a engendrée à une vie nouvelle par le baptême; elle l'a munie de la force de l'Esprit-Saint par la confirmation, et elle lui a dit : Marche; rien ne peut t'empêcher d'avancer. Est-elle blessée? Tombe-t-elle sur les pentes ardues où l'a précipitée son courage? Un sacrement de l'Église la guérit et la relève. Sent-elle fléchir ses forces? Lui faut-il un encouragement et un réconfort? Un sacre-

ment de l'Église met le Christ immolé sous ses yeux, l'invite à venir chercher près de lui le secours d'une parole amie, et à faire prier pour sa faiblesse tout le sang du Calvaire; un sacrement de l'Église fait descendre en elle le corps, le sang, l'âme, la divinité du Christ : toute la vie de Dieu jusqu'à l'abondance et la surabondance, et cela tous les jours, si elle le désire.

Les fêtes, qui se succèdent, la mettent continuellement en rapport avec la source même de la sainteté; les psaumes, les hymnes, les cantiques, lui permettent d'exprimer les sentiments les plus exaltés et les besoins les plus raffinés de la vie spirituelle; et les docteurs mystiques, de vive voix ou par de sublimes traités, lui enseignent les voies cachées du dépouillement absolu, du progrès sans trêve et de l'union parfaite.

Messieurs, n'avais-je pas raison de dire que, sur la question de sainteté, les présomptions sont en faveur de l'Église catholique, même avant l'examen des faits? Mais les présomptions ne nous suffisent pas, il nous faut une certitude. L'Église catholique possède incontestablement les moyens de s'assurer la propriété de sainteté

que le Christ a voulu donner à son œuvre. Il s'agit de savoir maintenant si ces moyens ont été et sont encore efficaces.

Rien de plus facile. Sur les rayons de nos bibliothèques publiques, vous trouverez une vaste collection d'*in-folio,* dans laquelle des écrivains érudits et consciencieux ont raconté, mois par mois, jour par jour, la vie d'une foule de héros honorés par les nations catholiques comme jamais héros ne furent honorés. Leur nombre est immense, et, cependant, ce n'est qu'un choix. On pourrait doubler, tripler peut-être, le travail des Bollandistes, en y introduisant les vies de saints qu'ils ont omises. En voyant passer sous ses yeux cette longue et solennelle procession d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, dans laquelle sont représentés tous les âges et toutes les conditions de la vie humaine, on se sent écrasé par l'autorité des faits. La propriété de sainteté, dont l'âme de l'Église ne laisse voir qu'à Dieu l'intime resplendissement, se manifeste en son corps avec tant d'éclat qu'il est impossible de n'y pas reconnaître l'empreinte du Christ, son divin créateur.

Oui, elle est sainte cette Église qui produit les apôtres, intrépides et généreux propagateurs de la vérité dans tous les âges et sous tous les climats ; conquérants des âmes, partout et toujours fidèles à ce programe d'un des premiers hérauts de la doctrine catholique : « Nous voici jetés dans le monde et voués à la mort, souffrant la faim et la soif, nus et honteusement maltraités. On nous maudit, nous bénissons ; on nous persécute, nous l'endurons patiemment ; on blasphème contre nous, nous prions [1]. » Race immortelle, à qui l'Orient et l'Occident doivent leur conversion, et qu'on voit encore de nos jours quitter joyeusement les rivages du monde civilisé, pour aller annoncer aux barbares et aux sauvages l'avènement du royaume de Dieu.

Oui, elle est sainte cette Église qui a enfanté des millions de martyrs, hommes, femmes, enfants, patriciens et plébéiens, savants et ignorants, riches et pauvres, signant de leur sang chaque article du *credo* catholique. Tour à tour

1. Deus nos apostolos novissimos ostendit tanquam morti destinatos... Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus et nudi sumus et colaphis cædimur... Maledicimur et benedicimus : persecutionem patimur et sustinemus : blasphemamur et obsecramus. (I Cor., cap. IV, 9-12.)

moissonnés par les pouvoirs ennemis de la vérité chrétienne et de l'intégrité de la foi, ils remplissent tous les siècles de l'histoire de leur sublime confession, et nous envoient encore, chaque année, des royaumes lointains où sévit la persécution, le glorieux témoignage de leur vie immolée.

Oui, elle est sainte cette Église tant de fois illustrée par les vertus héroïques de ses confesseurs; cette Église où les rois abaissent devant les petits la dignité du rang suprême, servent les pauvres et se mettent à genoux pour laver leurs pieds, panser et baiser leurs plaies; où le génie s'oublie dans une profonde et touchante humilité; où les mendiants trouvent le moyen de faire des largesses royales; où les pécheurs expient leurs fautes par d'épouvantables châtiments; où les innocents, amoureux de la croix jusqu'à la folie, inventent des supplices et demandent à Dieu des souffrances pour ressembler au divin patient qui a racheté le monde, et pour épargner à leurs frères les austères visites de la justice divine.

Oui, elle est sainte la mère auguste et féconde de ces milliers de vierges qui renoncent

aux noces terrestres, pour se vouer au culte de l'Epoux céleste ou pour dépenser, sur les misères humaines, les dévouements d'une chaste maternité.

Je ne cite pas de noms, Messieurs, c'est inutile; car votre mémoire chrétienne, j'en suis convaincu, chante, pendant que je parle, une glorieuse litanie où se succèdent vos patrons, et les patrons de ceux que vous aimez.

Remarquez, je vous prie, pour mieux accentuer la note caractéristique qui distingue l'Église catholique de toutes les sociétés religieuses, que la sainteté n'est pas seulement, chez elle, un fait particulier qui se répète en une foule d'individus isolés; elle en a fait un état public, en créant des familles spirituelles d'hommes et de femmes, qui s'engagent, par vœu, à la pratique des conseils évangéliques. Les ordres religieux, ouvriers approuvés de la perfection chrétienne, sont devenus des collèges de sainteté où l'Église a pris ses plus illustres lauréats. Leur devise commune est : pauvreté, chasteté, obéissance; mais chacun d'eux se propose un but d'amour qui puisse satisfaire son ardeur à se donner à Dieu et aux hommes. De là cette multiplicité

d'œuvres grandioses destinées à adoucir la rigueur des lois de péché et de douleur qui pèsent sur l'humanité. Que de compensations mystérieuses aux blasphèmes de l'impiété, aux oublis de l'indifférence, dans la perpétuelle prière des contemplatifs! Que de précautions prises contre les châtiments de la justice divine, tant de fois mérités par nos crimes privés et publics, dans la constante immolation des victimes volontaires du cloître! Quel exemple pour ceux qui souffrent, que le libre supplice qu'elles s'infligent! Quel déluge de bienfaits pour les ignorants, les malades, les infirmes, les pauvres, les opprimés, les vieillards, les abandonnés, les déshonorés, les désespérés, dans ces œuvres de charité, qui toutes ont eu des saints pour fondateurs et des saints pour ministres! Quelle émulation d'amour chrétien elles entretiennent dans la société catholique!

Ah! les ennemis de Dieu savent bien ce qu'ils font en expulsant d'une main sacrilège les familles saintes que l'Église a enfantées. Ils espèrent effacer un des plus glorieux signes de sa divine origine, pour se donner du cœur à l'écrasement final qu'ils méditent. Mais le bras

de l'homme est impuissant contre le doigt du Christ, qui a écrit sur le front de son Église le caractère de sa propre sainteté. Que les décrets liberticides suppriment les familles religieuses, que la force avilie viole leur demeure et les disperse ; un jour viendra où les hommes d'État répéteront ce qu'ils ont dit sur les ruines faites par la révolution du dernier siècle : « Il y a des œuvres sociales qui ne peuvent être que des œuvres chrétiennes et pour lesquelles le dévouement religieux est indispensable. »

La sainteté manifestée par des actes héroïques et des œuvres grandioses est une propriété de l'Église catholique, voilà ce que disent les faits.

On objecte à cela que l'Église catholique est juge dans sa propre cause, puisque c'est elle qui fait ses saints. — L'objection est mal posée; l'Église ne fait pas les saints, elle les accepte de la main de Dieu, dont la grâce façonne les âmes aux vertus héroïques, et elle se borne à constater les manifestations extérieures de ces vertus. Souvent, elle a été précédée dans ses jugements par une conviction toute faite du peuple chrétien, qui, céda-

à une irrésistible évidence, honorait d'un culte public ceux que Dieu avait honorés de ses faveurs. Mais, depuis que sa prudence a mis un frein aux entraînements populaires, quelles sages lenteurs, quelles minutieuses et sévères précautions, dans ses procès de sainteté! Enquêtes, contre-enquêtes, examen rigoureux, longue discussion des témoignages, âpres recherches de tout ce qui peut avoir l'apparence d'une imperfection, plaidoiries contradictoires, rien n'est oublié, à tel point, Messieurs, que, si l'on proposait au plus honnête homme d'entre vous de soumettre sa vie à un procès d'Église avec autorisation d'en publier toutes les pièces, je suis sûr qu'il répondrait immédiatement : Je vous remercie.

Aux sectes religieuses qui nous contestent nos saints, je me permettrai de demander : Où sont les vôtres?

Le protestantisme, parfaitement convaincu que l'Église du Christ ne pouvait se passer de la propriété de sainteté, imagina d'abord cette théorie commode : « Nous sommes tous des saints, et maudit soit celui qui ne s'en vante pas! — Du moment que vous croyez aux paroles du

Seigneur, vous valez saint Pierre et les autres saints. — Nous autres croyants, nous nous nommons saints, parce que le Christ s'est sanctifié pour nous et qu'il nous a communiqué sa sainteté ; de sorte que, entre un homme et un autre homme, il n'y a aucune différence pour la sainteté [1]. »

Mais les novateurs comprirent bientôt que cette sainteté à bon marché ne pouvait pas servir de recommandation à une société religieuse, et on les entendit se plaindre amèrement des désordres de l'Église nouvelle qu'ils décoraient du titre ambitieux de Réforme. — « Les gens viennent entendre prêcher l'Évangile, disait Luther, tout comme s'ils en étaient les disciples; mais, sous cette apparence, ils ne cherchent qu'à s'engraisser [2]. C'est leur ventre et leur intérêt propre qui est leur maître. » Et un contemporain de Luther : « Toute la jeunesse est maintenant livrée à la luxure, à tel point que les enfants d'aujourd'hui en remontreraient aux vieillards d'autrefois [3]. »

1. Luther, cité par Hettinger, *Apologie du christianisme*, chap. XVIII.
2. *Ibid.*
3. Sarcerius, *ibid.*

En pouvait-il être autrement, quand un moine apostat, vaniteux, gourmand et paillard, quand un clerc orgueilleux et cruel, suspect de vice honteux, quand un roi débauché et sanguinaire, quand des évêques complaisants pour ses nombreux adultères, se mettaient à la tête des révolutions théologiques, canoniques et liturgiques ; quand le principe superbe du libre examen, affranchissant l'esprit humain d'une indispensable tutelle, étouffait jusqu'au dernier germe d'une vertu touchante sur laquelle s'appuie tout l'édifice de la perfection chrétienne, l'humilité ; quand l'appel aux noces universelles et l'abolition des vœux de religion supprimaient l'état public de la virginité, la pratique et les glorieuses provocations de l'esprit de sacrifice ?

Le protestantisme, longtemps pénétré de la sève catholique, conserve encore dans quelques-uns de ses membres des vertus chrétiennes, je ne le nie pas ; mais l'ensemble de sa vie religieuse ne dépasse pas le niveau d'une morale vulgaire, que prêche chaque dimanche, dit M. de Maistre, « un homme habillé de noir, qui monte en chaire pour y tenir des propos

honnêtes [1]. » La source des grandes œuvres est tarie dans son sein. Si la charité y est demeurée le partage de certaines âmes bien faites qui subissent l'empire de l'émulation catholique et se rattachent, par des liens invisibles, à la sainteté de notre Église, elle n'est plus chez lui un état public, une force publique. « Notre Église protestante, dit un publiciste allemand, n'aime plus le peuple du même cœur que l'Église antique, elle ne s'intéresse plus à ses souffrances ni à ses besoins, et c'est pourquoi le peuple s'éloigne d'elle... Ce n'est qu'une Église de professeurs et de ministres, il faut qu'elle soit une Église de peuple ; c'est pour elle une question de vie ou de mort [2]. » Et un publiciste anglais : « Nous n'avons pas de clergé qui ait le cœur d'affronter sans dégoût les antres hideux de la misère, avec lequel le pauvre puisse s'entretenir sans crainte et sans embarras, auquel il puisse raconter ses souffrances, sûr d'être compris et d'exciter l'intérêt et la compassion... C'est pourquoi les ouvriers ont cou-

1. *Du pape.*
2. *Gazette générale d'Ausbourg*, n° 170, 1849. Citée par Hettinger, *op. cit.*

tume de dire qu'il n'y a en Angleterre de religion que pour les riches [1]. » Payer fidèlement la taxe des pauvres, jeter de loin son argent au misérable avec cette méprisante indifférence qui semble lui dire : « Tu m'ennuies ! » ce n'est pas aimer le peuple. Il faut savoir créer de véritables apôtres et des sœurs de charité.

Quelques Plutarques, légèrement teints de christianisme, écriront peut-être la vie des grands hommes du protestantisme ; jamais il ne trouvera de Bollandistes pour écrire la vie de ses saints.

On peut en dire autant, Messieurs, des Églises séparées de l'Orient. Les saints qu'elles honorent nous appartiennent. Elles n'en ont produit aucun, depuis que leur sacrilège rupture les a condamnées à l'infécondité.

Encore une fois, Messieurs, la sainteté manifestée par des actes héroïques et des œuvres grandioses est le caractère propre de l'Église catholique. Et, parce que, dans ces actes héroïques et ces œuvres grandioses, la nature humaine se surpasse et nous révèle l'incontes-

[1] Kay, *Social condition of the people* (I, p. 592), *ibid.*

table intervention d'un secours divin, la sainteté de l'Église catholique peut être considérée comme un perpétuel miracle, par lequel Dieu signe son acte de naissance. Mais, pour plus de garantie, la sainteté elle-même est contresignée par des merveilles, et prend, comme note caractéristique, un nouvel aspect, sur lequel nous allons jeter un rapide coup d'œil.

II

Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Tous ceux qui croiront en moi feront les œuvres que je fais, et de plus grandes encore [1]. » Par ces paroles, il promettait et communiquait à son Église le pouvoir des miracles, dans un double but : prouver la vérité de la doctrine qu'elle devait enseigner et la sainteté de ses membres

Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que Dieu ne peut pas engager et commettre sa toute-puissance au bénéfice de l'erreur et de l'hypocrisie. Un miracle réel, à l'appui d'un

1. Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet. (Joan., cap. XIV, 12.)

enseignement dont la raison ne peut pas faire la preuve, supplée tous les arguments, parce qu'il démontre la divine autorité de celui qui enseigne ; un miracle réel, à l'appui d'une vertu déjà manifestée par des actes héroïques, révèle la profonde sincérité et confirme la divine provenance de cette vertu. J'ai tout lieu de croire que celui-là est du Christ, qui, reproduisant dans sa vie les vertus du Christ, fait les œuvres du Christ.

Quelques auteurs contemporains ont cru devoir négliger, dans l'apologie de la sainteté de l'Église, sa divine confirmation par le miracle ; c'est à tort. — Ils ont sacrifié aux répugnances du siècle une démonstration qui n'est pas de son goût parce qu'elle est souveraine, et c'est précisément pour cela qu'il faut la maintenir.

Je dis donc, Messieurs : l'Église catholique est sainte, parce que la sainteté de ses membres est prouvée par des miracles. La même collection d'*in-folio* que j'invoquais tout à l'heure, pour témoigner des vertus des saints, témoigne des merveilles qu'ils ont opérées. — Depuis le jour où Pierre, Jean et Paul guérissaient les boiteux, rendaient la vue aux aveugles, et

ressuscitaient les morts ; depuis le jour où le grand apôtre écrivait aux Corinthiens : « Dieu divise ses grâces et les dons de son Esprit. Aux uns il donne des paroles de sagesse, aux autres des paroles de science ; à celui-ci la foi, à celui-là la grâce des guérisons ; à d'autres l'opération des prodiges : la prophétie, le discernement des esprits, le don des langues [1] ; » depuis le jour, enfin, où l'Évangile, nouvellement annoncé au monde, s'imposait par l'autorité des prodiges, jusqu'aux récents procès de ceux qui ont été opérés par les Benoît Labre, les Germaine Cousin, les Jean-Baptiste de La Salle, l'Église catholique n'a pas cessé d'enregistrer les merveilles de ses saints : victoires sur les démons, vue de l'avenir, pénétration des pensées, extases, ravissements, guérisons de toutes les infirmités humaines, résurrection des morts, glorieuse délivrance des peuples, transformation des éléments,

1. Divisiones vero gratiarum sunt, idem autem Spiritus... Alii quidem per spiritum datur sermo sapientiæ, alii autem sermo scientiæ secundum eumdem spiritum. Alteri fides in eodem spiritu : alii gratia sanitatum in uno spiritu : alii operatio virtutum, alii prophetia, alii discretio spirituum : alii genera linguarum. (I Cor.. cap. XII, 4, 8, 9, 10.)

souverain empire sur les forces de la nature.

Dira-t-on que la plupart de ces merveilles se perdent dans l'ombre des siècles passés? — Contestera-t-on l'autorité des témoignages qui les affirment? — Mais, les miracles sont des faits extérieurs qu'il n'est pas plus difficile de constater que le siège d'une ville ou le gain d'une bataille; mais, toutes les Églises séparées conviennent avec nous de l'authenticité des prodiges qui ont illustré les premiers âges du christianisme; mais, les miracles des saints ont été racontés par des témoins oculaires, que leur haute intelligence et leurs éminentes vertus mettent à l'abri de tout soupçon d'erreur et de mensonge : saint Luc, saint Justin, saint Irénée, Minutius Félix, Arnobe, Lactance, saint Cyprien, Denis d'Alexandrie, saint Athanase, saint Jérôme, saint Paulin, Sulpice Sévère, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais et une foule d'historiens et d'hagiographes que je ne puis nommer; mais, les païens eux-mêmes : Celse, Porphyre [1], Lu-

1. Cf. Origen. *Contra Celsum*, l. I; Euseb., *Præpar. Evangil.*; lib. V, cap. I.

cien [1], Lucain [2], Stace [3], Suétone [4], Juvénal [5], Strabon [6], ont appelé les saints « enchanteurs et magiciens », pour récuser l'autorité des prodiges qu'ils ne pouvaient nier, et se sont plaint du douloureux silence qu'ils imposaient aux oracles des faux dieux ; mais, des villes, des pays entiers ont vu les miracles d'un saint Grégoire Thaumaturge, d'un saint Malachie, d'un saint Bernard, d'un saint Pierre de Tarentaise, d'un saint Vincent Ferrier, d'une sainte Colette, d'une sainte Catherine de Sienne ; mais, les peuples qu'ils ont évangelisés et convertis racontent les prodiges des saint Martin, saint Patrice, saint Boniface, saint Norbert, saint Hyacinthe, saint Louis Bertrand, saint François-Xavier, saint François de Sales. Accusera-t-on l'ignorance, relèvera-t-on l'impuissance critique des temps qui ont précédé les siècles superbes qu'on appelle siècles de lumière? Mais, dans ces siècles de lumière, l'Église s'est tou-

1. *Dialog. Philopatr.*
2. *Phars.*, lib. V, v. 3.
3. *Theb.*, lib. VIII, v. 196.
4. *In Neron.*, cap. XVI.
5. *Sat.*, II.
6. *De Epir.*, lib. VIII.

jours fait un devoir d'appeler les savants à son tribunal, pour contrôler les miracles de ses saints ; mais, on a vu, plus d'une fois, ce tribunal refuser d'admettre des prodiges qui paraissaient incontestables aux protestants eux-mêmes [1] ; mais, je connais des médecins éminents (ils sont peut-être ici), qui, après avoir subi les longs interrogatoires d'une enquête ecclésiastique sur des miracles récents, m'ont déclaré qu'il était impossible de prendre plus de délicates et loyales précautions contre l'erreur.

Tant qu'on voudra, je sacrifie les légendes apocryphes, où l'amour du merveilleux se montre trop facile ; mais je soutiens que la

1. Nous lisons dans l'*Histoire de saint Vincent de Paul* par Collet, page 603 (1762), que, dans le procès de sa canonisation, un miracle fut écarté par la sacrée congrégation des rites, comme dépourvu de preuves suffisantes, bien qu'il fût attesté par des protestants qui en avaient signé la relation.

Le Père Daubanton, dans sa *Vie de saint François Régis*, rapporte qu'un Anglais protestant, après avoir lu le procès-verbal de plusieurs miracles du saint jésuite, s'écria : « Voilà la plus sûre manière de prouver les miracles ; si tous ceux qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes et aussi authentiques, nous n'aurions aucune peine à y souscrire. » Et, cependant, aucun de ces miracles n'avait été admis par la sacrée congrégation.

moitié au moins des milliers de prodiges attribués aux saints, par l'histoire, ne nous permet pas de protester le contre-seing de la toute-puissance de Dieu sur la vertu de ses serviteurs.

Ce contre-seing est d'une telle importance, Messieurs, que Luther, lui-même, le demandait à ceux qui prétendaient réformer sa Réforme. « Qui veut mettre quelques nouveautés en circulation, disait-il, doit premièrement être appelé de Dieu et prouver sa vocation par de vrais miracles.... Puisque tu te prévaux d'une révélation particulière, montre-moi un miracle, car tu te rends témoignage à toi-même, et l'Ecriture me défend de te croire, lorsque tu es seul à témoigner en ta faveur. Dieu confirme toujours une mission extraordinaire par des miracles [1]. » Il devait bientôt rabattre de cette superbe exigence, et se contredire, selon son habitude. Ecrasé par les sarcasmes d'Erasme, il répondait : « On ne peut exiger de nous des miracles, puisque nous nions le libre arbitre [2], » et l'écho de Genève répétait :

1. Cité par Hettinger, *Apologie du christianisme*, ch. XVIII.
2. A nobis qui negamus liberum arbitrium miracula exigi non debent. (*De servo arbitrio.*)

« C'est une iniquité de nous demander des prodiges [1]. » Ces misérables défaites rappellent assez bien deux fables de renards que vous connaissez et que je me dispenserai de citer ici, pour ne pas compromettre la gravité de cette chaire.

Le protestantisme s'est refusé la note des miracles, parce qu'il n'en pouvait pas faire. Plus tard, il a enfanté des sectes d'énergumènes qui, pour simuler l'envahissement de l'Esprit de Dieu, se sont livrés à des convulsions ridicules, quand elles n'étaient pas rebutantes. C'est tout son bagage de merveilleux. En fait de miracles bienfaisants, il n'a pas même à son avoir la guérison d'un cheval boiteux, selon la caustique et méprisante remarque du bonhomme de Rotterdam [2].

Les autres Églises hérétiques ou schismatiques ne sont pas plus riches. Elles vivent du souvenir des prodiges qui se sont opérés dans leur sein, lorsqu'elles nous étaient

1. Improbe faciunt quod miracula a nobis poscunt. (Calvin. *Institut.*, *præf.*)

2. Nullus illorum adhuc extitit, qui vel equum claudum sanare potuerit. (Erasm , Diatrib. *De libero arbitrio.*)

unies. Depuis leur séparation, jamais on n'a entendu dire qu'un thaumaturge soit venu réveiller leur foi inerte, et les provoquer aux actes héroïques et aux œuvres grandioses de la perfection chrétienne. L'Église catholique est seule marquée du contre-seing de la toute-puissance divine confirmant la sainteté de ses membres.

Avons-nous bien le droit, Messieurs, de nous glorifier de cette sainteté? Le caractère que j'invoque, comme un signe de reconnaissance de la véritable Église, n'est-il pas effacé par les scandales qu'on peut reprocher au catholicisme? Dans le cours de sa longue vie, que de pontifes indignes de la tiare et de la mitre! Que de prêtres avares, simoniaques et débauchés! Que de monastères souillés, où la vocation n'est plus représentée que par un habit! Et, dans le vulgaire troupeau des fidèles, que de barbarie, que de désordres honteux, protestent contre l'enseignement, la loi et les exemples du Christ!

A ce reproche, nous pouvons répondre, comme saint Augustin : « Votre œil malveillant ne voit que la paille dans notre moisson; si

vous vouliez être des nôtres, vous verriez bien vite le froment [1]. » — « Cherchez les fruits dans notre champ, le bon grain dans notre aire, vous le trouverez facilement. Pourquoi ne prendre garde qu'aux balayures et effrayer les gens simples qui veulent rester dans notre opulent verger, par l'aspérité des haies [2]. » — « J'ai connu bon nombre d'évêques excellents et d'une sainteté éprouvée, bon nombre de prêtres, de diacres, et de ministres des divins sacrements, dont la vertu était d'autant plus admirable et digne de louange, qu'il leur était plus difficile de la conserver, au milieu de gens de toute espèce et dans notre vie troublée. C'est à des gens qu'il faut guérir, et non à des hommes sains, que Dieu les a préposés [3]. »

1. Vestrum oculum malevolus error in solam pale nostræ segetis ducit . Nam et triticum ibi cito videre si et esse velletis. (*Contra Faustum*, lib. V.)

2. Fruges in agro, frumenta in area quærite : apparebunt facile, seque offerent ipsa quærentibus. Quid nimis in purgamenta oculos intenditis ? Quid ab opimi horti ubertate imperitos homines sepium asperitate terretis ? (Lib. *De moribus Eccles. catholic.*, cap. XXXV, n° 77.)

3. Quam enim multos episcopos optimos virosque sanctissimos cognovi, quam multos presbyteros, quam multos diaconos, et cujuscemodi ministros sacramentorum, quorum virtus eo mihi mirabilior et majore prædicatione

Ces sages paroles du grand docteur nous apprennent que les objections des ennemis de l'Église ne sont pas nouvelles et qu'il y a, dans leurs récriminations, une manifeste exagération du mal, doublée d'une volontaire ignorance du bien. Pour une douzaine de papes qui furent indignes, on oublie la longue succession des pontifes qui honorèrent la chaire de Pierre par leur sagesse et, souvent, par leur sainteté. Pour quelques centaines d'évêques et de prêtres infidèles à leur vocation, on oublie les milliers d'âmes généreuses qui furent la gloire de l'épiscopat et du sacerdoce. Pour une ou deux époques de décadence dans la vie religieuse, on oublie les âges fortunés pendant lesquels les monastères étaient des pépinières de saints. Pour un siècle de ténèbres et de relâchement, on oublie des siècles de lumière et d'héroïsme.

Si nous ressemblions aux politiques qui falsifient l'histoire dans l'intérêt d'un parti, nous cacherions les scandales qui ont affligé l'Eglise;

videtur, quo difficilius est eam in multiplici hominum genere, et in ista vita turbulentiore servare. Non enim sanatis magis quam sanandis hominibus præsunt (Lib. *De moribus eccles. catholic.*, cap. XXXII, n° 69.)

mais nous sommes si sûrs de sa sainteté que nous pouvons tout avouer. Les saints n'ont pas craint de faire entendre, au siège apostolique, à l'épiscopat, au sacerdoce, aux moines, aux rois et aux peuples, les publics et sévères reproches de leur vertu indignée. D'où leur venait cette audace? De ce qu'ils savaient bien, en agissant ainsi, ne pas offenser l'Église, ne pas compromettre sa sainteté.

L'immoralité des membres d'une société n'est imputable à la société elle-même que lorsqu'elle est la conséquence pratique des vices de sa législation. Tant que les codes protestent contre le crime, le crime demeure un fait individuel, et la société est d'autant plus recommandable qu'elle le détermine plus clairement, le châtie plus sévèrement. Or, il n'est dans l'Église aucun vice, aucune imperfection même qui ne soit en contradiction avec son enseignement, ses lois, sa discipline. Elle n'a jamais cessé de condamner, de flétrir, de réprimer, autant qu'il est en son pouvoir, le mal qui la déshonore. Ce mal est un fruit de la liberté que le Christ a respectée, parce qu'il voulait que la sainteté fût le prix de nos glorieux combats; mais on n'en

peut rendre responsable l'institution divine, qui ne donne, authentiquement et publiquement, que des leçons de perfection.

Je dis plus, Messieurs : l'Église catholique possède sur toutes les autres sociétés cet inappréciable et unique avantage que, par une vertu propre à sa vitalité, elle peut remédier à la corruption qui envahit ses membres et faire succéder aux périodes de ténèbres et de décadence les périodes de lumière et de progrès. Quand vous lisez l'histoire des peuples, vous les voyez monter et descendre ; mais, du faîte de leur civilisation, la chute commencée ne s'arrête plus. Les institutions fléchissent avec les mœurs ; des hommes sinistres arrivent au pouvoir, qui n'ont d'autre souci que d'abaisser la justice et la loi au niveau de la corruption publique. Une seule chose peut être capable de sauver de la ruine un peuple en décadence : son franc retour et son complet abandon à l'Église catholique, dont la doctrine et les saintes lois ne fléchissent jamais.

Quand le siècle de fer déshonore l'Europe par sa barbarie ; quand deux femmes exécrables, Théodora et Marosie, jouent avec la tiare ;

quand le clergé, en proie à des vices honteux, scandalise les peuples, l'Église proteste par les vertus héroïques des Bernard de Menthon, des Odon de Cluny, des Paschase Ratbert, l'Église prépare le pontificat régénérateur d'un pape dont toute la vie ne fut qu'un combat à outrance pour la justice et la sainteté des mœurs. Grégoire VII, mort en exil, a imprimé à l'Église un élan généreux, qui pousse en avant le XI^e^ et le XII^e^ siècles où fleurissent les Bruno, les Anselme, les Norbert, les Robert d'Arbrissel, les Pierre le Vénérable, les Bernard, les Thomas de Cantorbéry, et qui atteint sa force suprême dans le glorieux pontificat d'Innocent III, inaugurateur du XIII^e^ siècle, siècle de la royauté chrétienne, de l'apostolat, de la science sacrée, des grandes œuvres et des hautes vertus, siècle de saint Louis, de saint Dominique, de saint François d'Assise, de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, et d'une pléiade d'autres saints qui gravitent autour de ces astres resplendissants.

Quand le schisme d'Occident divise en deux parts le troupeau de Jésus-Christ, en deçà des monts, Vincent Ferrier remue l'Espagne et la

France, par ses prodiges et son austère prédication; au delà des monts, Catherine de Sienne aplanit les chemins par où la papauté doit rentrer dans la ville sainte.

Quand Luther, au nom de la Réforme, accable l'Église de reproches et l'appelle « la grande prostituée », cette prostituée médite le concile de Trente, qui, selon l'expression d'un écrivain protestant, « renouvelle tout dans l'espace d'une vie d'homme, depuis le Vatican, jusqu'au dernier ermitage des Apennins [1]. » Vraie réforme, que celle-là! Car, pendant que le protestantisme se plaint de la dépravation de ses nouveaux adeptes, elle permet à l'Église de proposer à l'admiration et au culte du monde chrétien les Ignace, les François-Xavier, les Louis Bertrand, les François Régis, les Charles Borromée, les Jean de la Croix, les Pierre d'Alcantara, les Jean de Dieu, les Camille de Lellis, les Gaëtan, les Philippe de Néri, les François de Sales, les Vincent de Paul, les Marie-Madeleine de Pazzi, les Thérèse, et la première fleur de sainteté du monde nouveau : mon aimable et chaste sœur, Rose de Lima.

1. Macaulay.

Quelles réponses aux avanies d'un moine apostat ! Mais Dieu se réservait de souffleter plus énergiquement la prétendue réforme, en réfutant ses calomnies par l'irrésistible argument des conversions. Si l'on reconnaît les qualités d'un corps aux éléments qu'il s'assimile, vous pouvez, Messieurs, sans recourir à de longues études historiques, vous prononcer facilement sur la valeur morale du protestantisme et du catholicisme ; il suffit pour cela de constater l'attraction qu'ils exercent l'un sur l'autre. Qui se fait protestant ? — Des prêtres en rupture de contrat, des catholiques sans foi, sans pratiques religieuses et, quelquefois, sans mœurs. — Qui se fait catholique ? — Les protestants les plus recommandables par leur amour et leur loyale recherche de la vérité, l'intégrité de leur vie et leur désir de perfection. Les uns, uniquement préoccupés de couvrir une lâcheté qui les soustrait au devoir, les autres, pieusement empressés d'honorer leur vie par l'accomplissement de toute justice. — Placé au début de mon ministère sacerdotal dans un pays où les deux Églises étaient en présence, j'ai entendu le peuple caractériser ces conver-

sions par des mots énergiques et profonds, qui méritent d'être cités. Il disait : Un tel est *tombé* protestant ; un tel s'est *rendu* catholique. *Tomber,* dans l'ordre moral et religieux, c'est se dégrader ; *se rendre,* c'est reconnaître un droit : le droit d'une Église à qui le Christ a communiqué sa sainteté, pour la répandre en toutes les âmes désireuses de lui appartenir.

CINQUANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA CATHOLICITÉ ET L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE

CINQUANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA CATHOLICITÉ ET L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE

Monseigneur [1], Messieurs,

Considérée dans sa doctrine, ses sacrements, son gouvernement, ses mœurs, l'Église catholique manifeste, par son unité et par sa sainteté, les propriétés d'ordre et de perfection que lui a communiquées son fondateur. Il est déjà facile de la reconnaître, entre toutes les sociétés religieuses qui se trompent ou cherchent à tromper sur leur origine. Ces dernières ne supportent pas l'examen. Il suffit de les mettre en présence d'elles-mêmes, pour les convaincre d'illusion ou de mensonge. Plus écrasante et plus honteuse pour elles est la preuve de leur illégitimité, si nous les mettons en présence de l'espace et du temps, tandis

1. Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur do Paris.

que notre Église reçoit de cette confrontation un surcroît de gloire, qui lui permet de dire avec plus d'assurance : « Je suis du Christ : *Ego sum Christi.* »

La force d'expansion qui s'empare de l'espace, la mission divine qui se continue à travers les siècles : telles sont les deux dernières propriétés que le Christ, sauveur universel et éternel, a voulu communiquer à la société extérieure et visible, chargée par lui de répandre en tous lieux et de perpétuer les bienfaits de la rédemption. Ces deux propriétés se manifestent par la catholicité et par l'apostolicité.

Où donc est l'Église catholique et apostolique? Voilà, Messieurs, la question à laquelle je viens répondre aujourd'hui et qui achèvera de nous faire connaître l'œuvre de Jésus-Christ.

I

La vérité, aliment spirituel de l'âme humaine, possède un droit incontestable à l'universalité. Le père du genre humain, qui l'avait reçue dans sa plénitude, devait la transmettre

intégralement à sa postérité. Infidèle à la grâce de son premier état, il diminua la puissance de sa divine mission, et les ombres de l'erreur eurent bientôt terni l'éclat des traditions primitives et jusqu'à l'irradiation du verbe intérieur qui parle à la raison. Victime responsable de ce désastre intellectuel et héritier de la faute de son premier ancêtre, l'homme avait besoin d'être illuminé de nouveau et d'être racheté.

Dieu, par pure bonté, décréta et prépara, avec l'acte rédempteur, une nouvelle manifestation de sa vérité plénière. Sans refuser aux nations pécheresses ce qu'il leur était rigoureusement nécessaire de connaître pour assurer leur salut, il choisit au milieu d'elles un peuple, dont il fit le dépositaire de ses révélations et de ses promesses. Ce peuple, objet d'une providence spéciale et miraculeusement conservé dans les catastrophes qui bouleversèrent le monde antique, se glorifiait de son privilège. « Il n'est pas de nation aussi grande que nous, disait-il, pas de nation qui soit honorée comme nous des approches de la divinité [1]. » Mais le

1. Nec est alia natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest. (Deut., cap. IV, 7).

privilège n'était, dans les desseins de Dieu, que la préparation d'un appel général qui devait soumettre tous les peuples de la terre à la lumière et au joug du Christ, et leur faciliter l'accès des sources sacrées d'où s'épanchent les grâces de la rédemption.

Le peuple juif comprenait mal les oracles qu'il gardait avec un soin jaloux ; il n'y voyait que sa gloire future. Nous, qui les lisons à la lumière de la foi chrétienne, nous y reconnaissons les magnifiques promesses faites au Verbe rédempteur. Evidemment, c'est à lui et à son œuvre que s'appliquent les grandioses prophéties d'universalité qu'on ne saurait comprendre en face des misérables restes du peuple qui nous les a conservées et qui croit encore qu'elles ont été faites pour lui.

« Le mystérieux descendant d'Abraham et d'Isaac, en qui doivent être bénies toutes les nations du monde [1], » c'est le Christ. « La semence de Jacob, qui volera comme la poussière à l'occident, à l'orient, au septentrion, au midi, et répandra sur toutes les tribus de la

1. Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. (Gen., cap. XXII, 18 ; cap. XXVI, 4.)

terre les largesses du ciel [1], » c'est le Christ. « L'Oint du Seigneur, contre lequel les rois et les peuples conspirent et méditent des néants à qui David promet au nom de Dieu l'héritage des nations et la possession des confins de l'univers [2], » c'est le Christ. « Le conquérant, qui régnera, d'une mer à l'autre mer, sur les Ethiopiens prosternés et sur ses ennemis condamnés à lécher la terre, recevant les présents des rois de Tharse, d'Arabie et de Saba, adoré et servi par tous les princes et toutes les nations du globe [3], » c'est le Christ. « Le rejeton de Jessé, qui sert de ralliement aux peuples et que les peuples prient [4], » c'est le Christ. « L'envoyé de Dieu, qui répand la lumière et

1. Erit semen tuum quasi pulvis terræ ; dilataberis ad occidentem, et orientem, et septentrionem, et meridiem, et benedicentur in te et in semine tuo cunctæ tribus terræ. (Gen., cap. XXVII, 14.)

2. Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ. (Psalm. II.)

3. Et dominabitur a mari usque ad mare : et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. Coram illo procident Æthiopes ; et inimici ejus terram lingent. Reges Tharsis e insulæ munera offerent ; reges Arabum et Saba dona adducent, et adorabunt eum omnes reges terræ : omnes gentes servient ei. (Psalm., LXXI.)

4. In die illa radix Jesse qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur. (Isaï., cap. XI, 10.)

le salut jusqu'aux confins du monde [1], » c'est le Christ. Avant sa naissance, ses droits sont proclamés ; il en prend possession dans son berceau, car, nous l'avons vu, les humiliations de l'incarnation suffisent à la rédemption du genre humain, le reste est surabondance.

Doué d'une puissance infinie, le Christ pourrait faire valoir lui-même ses droits à l'universalité et constituer, en un instant, la société catholique des enfants de la rédemption ; mais ce miracle trop éclatant eût contrarié la libre coopération qu'il attend de nous dans son œuvre de salut. L'Église qu'il fonde doit s'universaliser elle-même ; à cet effet, il l'investit de ses droits et lui communique sa force d'expansion. « Allez, dit-il à ses apôtres, enseignez toutes les nations [2]. — Parcourez le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature [3]. — Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée [4], à Samarie et jusqu'aux extrémités de

1. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. (Isaï., cap. XLIX, 16.)

2. Euntes docete omnes gentes. (Matth., cap. XXVIII, 19.)

3. Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ. (Marc., cap. XVI, 15.)

4. Eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa et Samaria et usque ad ultimum terræ. (Act., cap. I, 8.)

la terre. — L'Évangile du royaume de Dieu doit être annoncé à l'univers entier, à tous les peuples [1]. »

De ces paroles, Messieurs, nous devons conclure que l'universalité est de droit dans l'Église du Christ ; qu'il n'y a de véritable Église que celle qui fait valoir partout les droits du docteur et du médiateur universel et manifeste, par la catholicité, la force d'expansion qu'elle a reçue du Sauveur.

Or, entre toutes les sociétés religieuses, il en est une qui revendique le nom de catholique comme sa propriété, bien qu'elle se refuse aux accommodements de doctrine que se proposent mutuellement les sectes chrétiennes, pour s'assurer une place dans l'universalité décrétée par Jésus-Christ. Cette société exclusive est-elle fondée dans ses prétentions ? A-t-elle le droit de s'appeler Église catholique ?

Son histoire répond affirmativement à ces deux questions. Nous y voyons la force d'expansion perpétuellement en acte, et nous en constatons, dans tous les âges, les glorieux résultats.

1. Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus gentibus. (Matth., cap. XXIV, 14.)

Les apôtres, mal éclairés sur la nature de leur mission jusqu'au jour sacré de la Pentecôte, sont tout à coup transformés par la vertu de l'Esprit-Saint. Ils comprennent la doctrine de leur Maître et toute la portée du commandement qui leur est donné d'évangéliser le monde. Forts de la conscience d'un droit divin qui ne souffre pas de limites, ils ambitionnent la conquête de l'univers, et ils osent l'entreprendre, sans autres armes que leur foi naissante et leur parole barbare. Entreprise insensée aux yeux de la raison, qui calcule les difficultés de distances, de climats, de langages et de mœurs, les résistances opiniâtres des passions humaines, les périls de la terre et de la mer ; entreprise toujours poursuivie avec un indomptable courage par toutes les races d'apôtres qui se sont succédé dans l'Église catholique, depuis que Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Marchez, prêchez l'Évangile à toute créature. »

Au sortir du cénacle, l'apôtre saint Pierre convertit, en deux fois, huit mille hommes [1].

1. Act., cap. III et IV.

Toutes les parties du monde sont comme représentées dans ces conversions.

Les groupes de Parthes, de Mèdes, d'Élamites, de Mésopotamiens, de Cappadociens, de Phrygiens, de Pamphyliens, d'Égyptiens, de Lybiens, de Crétois et d'Arabes, qui confessent la foi de Jésus-Christ et reçoivent le baptême, sont autant de pionniers destinés à préparer les canaux par lesquels le fleuve de la rédemption doit se répandre dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Les prédicateurs de la bonne nouvelle vont les suivre bientôt. Pierre leur distribue l'univers, avant d'aller prendre possession de la capitale du monde, où il veut établir le siège de son universelle domination. André part pour la Scythie, Jean pour l'Asie Mineure, Jacques pour l'Espagne, Jude pour la Mésopotamie, Simon pour l'Égypte et la Perse, Thomas et Barthélemy pour l'Inde et l'Arménie, Matthieu pour l'Éthiopie, et Paul, à lui tout seul puissant comme une armée, promène, de l'Orient à l'Occident, sa parole cosmopolite, convertit les villes célèbres de la Grèce, et va former des saints jusque dans la maison des Césars de Rome.

Envoyés par le Christ, les apôtres députent eux-mêmes les disciples qu'ils ont engendrés au sacerdoce, et leur communiquent, avec la conscience de leur droit à l'universalité, la généreuse ambition et le courage d'en étendre les conquêtes. On peut suivre pas à pas, dans l'histoire, les progrès du prosélytisme qui envahit l'Europe et le monde entier.

Les disciples de Pierre évangélisent la plupart des provinces de l'Italie, de l'Espagne et des Gaules; l'illustre Église de Paris doit sa naissance au savant athénien qui, touché par l'éloquence de Paul, échangea les gloires de l'Aréopage contre les rudes labeurs de l'apostolat. Chassés de Jérusalem, Lazare, Maximin et Trophyme annoncent la bonne nouvelle aux joyeux enfants de la Provence.

Bientôt, l'empire romain s'ébranle sous les pas tumultueux des Barbares. Enlevés par les Goths, les Sarmates et les Germains, les évêques prisonniers emploient les longues heures de leur exil à la prédication évangélique, en attendant que la force apostolique se venge des invasions brutales et meurtrières de la force belliqueuse, par des invasions pacifiques et civi-

lisatrices. Ces invasions commencent : voici que l'apôtre Augustin aborde l'Angleterre, où il a été précédé par les envoyés de saint Eleuthère ; chez les Allemands et les Germains, c'est Fridolin, Columban, Gall, Boniface ; dans la Bavière et la Rhétie, Valentin, Séverin, Rupert, Emmeran, Corbinien ; Kilian évangélise les Francs, Willibrod les Grisons ; Fulde entend la parole de Sturm, et Wurtzbourg celle de Burkar. Ludger entreprend les Saxons ; Cyrille et Méthode transforment la Bulgarie ; Anscaire et Witzmar parcourent le Danemark, la Suède, la Norwège, abordent l'Islande, pénètrent jusqu'au Groënland, allument, dans les régions glacées du pôle arctique, le flambeau de la foi chrétienne dont la lueur mourante pourra se distinguer encore à travers les traditions défigurées de l'Amérique du Nord. Les deux Adalbert de Magdebourg et de Prague, Otto de Bamberg, vont porter aux Slaves, aux Wénèdes, aux Borussiens et aux Poméraniens le nom de Jésus-Christ. Lorsque la Courlande et la Lithuanie ont abjuré le paganisme et adoré la croix, l'Europe est conquise.

Mais la force d'expansion qui tourmente

les âmes apostoliques n'est point emprisonnée dans les frontières de l'Europe; l'univers entier est le théâtre de ses exploits. La plupart d'entre vous, Messieurs, croient que la prédication évangélique n'est pas sortie de l'Asie Mineure et du continent européen avant l'ère des longs voyages et des grandes découvertes inaugurées par les navigateurs du XVI^e^ siècle; c'est une erreur. Les premiers apôtres ont été suivis sur les routes de l'Afrique et de l'extrême Orient, où nous les avons vus se précipiter. Saint Panthène a prêché l'Évangile aux brackmanes de l'Inde qui l'avaient appelé, et parmi lesquels il trouva les traces de l'apostolat de saint Barthélemy. Sapor, roi de Perse, en demandant à Constantin son amitié, lui apprenait que le nom de Jésus-Christ était adoré dans son empire et que dans la Chine, une de ses provinces, les églises étaient nombreuses. Saint Athanase consacrait le premier apôtre de l'Inde ultérieure, saint Frumence. Un autre Frumence pénétrait jusqu'au fond de l'Abyssinie. Vers la fin du VIII^e^ siècle, un empereur chinois ordonnait que la religion chrétienne fût publiée dans ses Etats, et comblait d'honneur les bonzes de

la grande loi d'Occident. Un généralissime, chrétien par son génie, sa bravoure, ses vertus, soutenait la dynastie des Tangs, favorable à la foi de Jésus-Christ.

Au XIII^e^ siècle, deux ordres fameux, l'ordre de saint Dominique et l'ordre de saint François, se jettent au milieu des Tartares, qui viennent d'ouvrir de nouveau les routes de l'extrême Orient, et vont prêcher et paître le troupeau de Jésus-Christ jusqu'aux dernières frontières du monde connu. — A la fin du XIII^e^ siècle, un franciscain, Jean de Monte Corvin, est assis sur le siège archiépiscopal de Pékin. Le pape Grégoire XI écrit à nos admirables frères pérégrinants : « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos bien-aimés fils les Frères-Prêcheurs répandus parmi les Russes, les Cumans, les Perses, les Tartares, les Indiens, les Éthiopiens. » Hommes étranges! Ils viennent à peine de naître, et ils sont partout : dans les froids déserts de la Sibérie, et sous les feux du soleil africain. Ils traversent la Grèce, et portent en passant des coups redoutables au schisme. Ils vont combattre le prestige des bonzes et des lamas, et laissent, dans les mœurs

et coutumes de ces faux moines, des traces de leur influence. Ils affrontent sans trembler le cimeterre des sultans du Maroc. Les Portugais abordent au Congo; ils y sont déjà. Une nouvelle route est ouverte pour aller aux Indes; ils s'y précipitent à la suite de Vasco de Gama. Un nouveau monde sort des profondeurs de l'Océan; ils sont auprès des conquérants, Christophe Colomb, Fernand Cortès, Pizarre, et proclament avec eux le règne de Jésus-Christ. — Sur tous les vaisseaux lancés à la découverte des terres inconnues, il y a des apôtres : des fils de saint Dominique, des fils de saint François, des fils aussi d'une famille qui vient de naître, et qui, dans son enfance, rivalise de force et d'audace avec les vieux lutteurs de la foi. Enfant de la Compagnie de Jésus, François-Xavier évangélise le Japon et meurt en face de la Chine, où ses frères vont bientôt entrer. Pendant ce temps, le dominicain Louis Bertrand parcourt le nouveau monde dans tous les sens.

Que d'apôtres, dont il serait trop long de chanter ici les glorieuses litanies, ont été entraînés dans le mouvement du prosélytisme

catholique! Ce mouvement ne s'est pas ralenti, que je sache. Il suffit d'ouvrir les annales de la propagation de la foi, histoire moderne de notre apostolat, pour se convaincre que la force d'expansion, toujours vivante, obéit encore à l'impulsion que lui a donnée le Sauveur, par ces paroles : *Euntes docete.*

Il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien la propriété du Christ, au service de son droit, que nous venons de voir en acte; car, outre qu'il est impossible d'attribuer à une ambition purement humaine un mouvement où se dépense tant d'héroïsme, en présence de tant de difficultés et de tant de périls, un mouvement où il n'y a en jeu aucun intérêt humain, le résultat obtenu détermine le caractère de la cause : ce résultat, c'est la catholicité voulue et prophétisée par Jésus-Christ.

L'Église, où nous venons de voir à l'œuvre la force d'expansion, s'appelle catholique; c'est son droit, car elle est universelle depuis sa naissance : non pas successivement, parce qu'elle promène d'une contrée à l'autre le flambeau de la foi, mais simultanément, parce quelle éclaire en même temps toutes les contrées du monde.

Saint Paul, dans son Épître aux Romains, constate déjà cet admirable phénomène. « Pour avoir la foi, dit-il, il faut entendre la parole de Dieu; mais qui donc l'a entendue? La terre entière. L'oracle du Psalmiste est accompli : plus éloquents que les cieux, les apôtres de l'Évangile ont rempli l'univers du bruit de leurs paroles : *In omnem terram exivit sonus eorum*[1]. Mes frères, je rends grâces à mon Dieu pour vous tous, par Jésus-Christ son Fils, parce que votre foi est annoncée dans le monde entier : *Gratias ago Deo meo per Jesum Christum, pro omnibus vobis : quia fides vestra annuntiatur in universo mundo*[2]. »

Ce fait originel s'accuse davantage avec le temps. « Il n'y a pas de peuples, écrit saint Justin, grecs ou barbares, de tout nom, de toutes mœurs, qu'ils habitent sur des chariots mobiles ou sous des tentes voyageuses, point de peuples qui n'offrent des prières, des actions de grâces au nom de Jésus-Christ. Et personne n'ignore qu'on ne peut ni épouvanter ni asservir les

1. Rom., cap. x, 17, 18.
2. *Ibid.*, cap. I, 8.

croyants qui sont répandus dans tout le globe[1]. » — « La foi que confesse l'Église qui couvre le monde entier jusqu'aux extrémités de la terre, dit saint Irénée, est la foi des apôtres[2]. » — Le royaume du Christ s'étend partout avec son nom, partout il règne, partout il est adoré. Il est égal pour tous, il est le roi de tous[3]. » Ainsi parle Tertullien.

Le concile de Nicée n'a pas encore défini la catholicité, que déjà elle est connue des fidèles. Interrogés par les proconsuls, ils répondent avec une noble assurance : Je suis de l'Église catholique. Après le concile de Nicée, la catholicité, expression d'un fait public et indéniable, est hautement revendiquée par les enfants de l'Église et avouée par ses ennemis. C'est le caractère qui la distingue de toutes les sectes, le

1. Καὶ ὅτι οὐκ ἔστιν ὁ ἐκφοβῶν καὶ δουλαγώγων ἡμᾶς τοὺς ἐπὶ τὸν Ἰησοῦν πεπιστευκότας κατὰ πᾶσαν τὴν γῆν, φανερόν ἐστι. (*Dialog. cum Tryphon.*)

2. Ἡ μὲν γὰρ ἐκκλησία, καίπερ καθ' ὅλης τῆς οἰκουμένης ἕως περάτων τῆς γῆς διεσπαρμένη, παρὰ δὲ τῶν ἀποστόλων, καὶ τῶν ἐκείνων μαθητῶν παραλαβοῦσα τὴν εἰς ἕνα Θεὸν κ. τ. λ. (Lib. I, cap. x, *Advers. Hæres.*)

3. Christi regnum et nomen ubique porrigitur, ubique regnat, ubique adoratur ; omnibus æqualis, omnibus rex. (*Advers. Judæos*, nº 7.)

nom sans lequel il est impossible de s'entendre. C'est ce nom, dit saint Augustin, qui m'enlace et me retient dans l'Église : *Tenet ipsum catholicæ nomen* [1].

Plus de doutes, plus de discussions sur cette manifestation du droit et de la propriété du Christ dans son œuvre, à l'époque où la plume tranquille de saint Thomas, expliquant le Symbole, écrit ces paroles : « *Ecclesia dicitur catholica quia est universalis; est universalis quia per totum mundum* [2] : L'Église est appelée ca-

1. Multa sunt alia quæ in ejus gremio me justissime tenent. Tenet consensio populorum, atque gentium, tenet auctoritas miraculis inchoata, spe nutrita, charitate aucta, vetustate firmata : tenet ab ipsa Petri apostoli, cui pascendas oves suas post resurrectionem Dominus commendavit, usque ad præsentem episcopatum, successio sacerdotum : tenet postremo ipsum *catholicæ* nomen, quod, non sine causa, inter tam multas hæreses sic ista ecclesia sola obtinuit, ut cum omnes hæretici se catholicos dici velint, quærenti tamen peregrino alicui, ubi ad catholicam conveniatur, nullus hæreticorum vel basilicam suam, vel domum audeat ostendere. (Lib. *Cont. Epist. Manichæi*, cap. V.) Tenenda est nobis christiana religio, et ejus ecclesiæ communicatio, quæ *catholica* est et *catholica* nominatur non solum a suis, verum etiam ab omnibus inimicis. Velint, nolint enim ipsi quoque hæretici et schismatum alumni, quando non cum suis, sed cum extraneis loquuntur, *catholicam* nihil aliud quam catholicam vocant. Non enim possunt intelligi, nisi hoc eam nomine discernant, quo ab universo orbe nuncupatur. (*Ib.*, *De vera religione*, cap. XII.)

2. *Exposit. sup. Symbol.*, cap. XII.

tholique parce qu'elle est universelle, elle est universelle parce qu'elle est dans tout le monde. »

Aujourd'hui moins que jamais le doute est possible, Messieurs; allez à Rome dans les bureaux de la Propagande; demandez une carte du monde; sur tous les pays, vous verrez une croix tracée : sur les royaumes et les républiques de l'Europe, sur l'Inde, la Chine, la Cochinchine, le Tonkin, la Tartarie, le Japon, la Corée, la Perse, l'Asie Mineure; sur toutes les contrées de l'Afrique où les hommes peuvent aborder; sur les déserts de l'Amérique où la civilisation n'a pas encore pénétré; sur les îles éparses de l'Océanie. Cette croix indique que Jésus-Christ a pris possession du globe par l'Église qui revendique, comme sa propriété, le nom de catholique.

Cette Église possède la catholicité locale, c'est incontestable; j'affirme, en plus, qu'elle possède la catholicité numérique.

Non seulement aucune secte n'égale le nombre de ses adhérents; mais, si l'on réunit ensemble les quarante et un millions de Grecs schismatiques, nestoriens, jacobites, arméniens, coptes,

abyssiniens, qui croupissent en Orient, les cinquante-sept millions de protestants qui peuplent l'Europe, les provinces unies d'Amérique et les colonies, on obtient un total de quatre-vingt-dix-huit millions à comparer à deux cents millions de catholiques, plus du double. Si cette statistique s'est modifiée depuis trente ans, c'est à notre profit.

Le catholicisme grandit, les sectes décroissent. Cela doit être, Messieurs ; car, aux sociétés religieuses qui ont brisé les liens de l'unité, il manque la force d'expansion, agent divin de l'universalité.

Les hérésies orientales et le schisme grec n'ont guère enregistré, dans leur histoire, d'autre mouvement religieux que les convulsions qui les ont détachées du tronc où ils puisaient la sève vitale par laquelle l'œuvre du Christ prend ses accroissements. Ils végètent aujourd'hui, sans songer à s'étendre ; et, bien qu'ils conservent une partie de nos croyances et de nos institutions, quelque chose de notre physionomie, ce qui frappe dans leur attitude, c'est plutôt l'erreur figée et immobile que la vérité vivante et expansive. Tout ce que peu-

vent les czars-pontifes et les patriarches humiliés, qui portent le joug des sultans et des pachas, c'est de retarder l'inévitable décomposition à laquelle toute erreur est fatalement condamnée. En un mot, qui peint au vrai leur situation, les sectes chrétiennes d'Orient sont des parcs d'où l'on ne sort pas.

Le protestantisme, à son origine, n'a pas eu d'autre ambition que celle de détruire. Après avoir abusé des armes déloyales de l'exagération et du mensonge contre l'Église qu'il avait reniée, il l'a poursuivie de sa haine jusque dans les missions lointaines où elle se consolait des défections de l'Europe. Bien loin de songer à porter les bienfaits tant vantés de la Réforme au Japon, à la Corée, à la Chine, aux Indes, où abordaient ses vaisseaux appareillés pour des opérations mercantiles, il poussa la lâcheté jusqu'à fouler aux pieds le crucifix, jusqu'à mendier aux païens des persécutions contre les apôtres de l'Évangile. Ce ne fut que vers la fin du XVII^e^ siècle que, fatigué de détruire, il prétendit édifier. Le succès de nos missions catholiques inquiétait son orgueil jaloux; il crut pouvoir nous imiter. Depuis lors, les sociétés

de propagande se sont mises à l'œuvre. On en compte aujourd'hui plus de vingt, disposant d'un capital de cinquante à soixante millions et envoyant des nuées d'agents dans tous les pays du monde. Ils partent, chargés de bibles et de traités qu'ils distribuent gratuitement dans les écoles, les maisons, les rues et les places publiques. Quand ils n'en ont plus, ils n'ont qu'à faire un signe. Le bureau central, où travaillent d'infatigables traducteurs, ouvre ses portes et laisse échapper de son sein généreux des caisses immenses pleines de « *pain de vie* ». On n'est pas plus âpre à faire la place d'une denrée de première nécessité que ne le sont les prédicants à faire la place de la parole de Dieu. Tout le monde peut s'en nourrir, et, si l'on devait juger des progrès de la vérité évangélique d'après la consommation des livres qui la contiennent, il faudrait croire que le protestantisme a converti l'univers. Pourtant, Messieurs, il n'en est rien. Capitaux, voyages, distributions des prédicants, tout est prodigieusement stérile. Les bibles muettes passent aux mains des infidèles, sans éveiller leur conscience ni les instruire des mystères de la foi. Le menu peuple en fait

des enveloppes, le chasseur des bourres de fusil, le prêtre les offre à ses dieux sans les ouvrir. Après un quart de siècle, quand il faut relever le nombre des néophytes, on ne trouve dans les plus florissantes missions qu'une dizaine d'individus équivoques, dont la ferveur a besoin d'une pension pour se soutenir. Au lieu des gerbes opulentes qu'on se promettait de cueillir et de transporter triomphalement dans le grenier du père de famille, c'est une poignée d'âmes méprisables, qui, souvent, n'ont renoncé au culte des idoles que pour tomber dans l'athéisme.

« Il ne nous est pas permis, dit une revue protestante, de nous vanter de quelques succès obtenus çà et là, au point de nous aveugler sur ce que nous devrions appeler l'inutilité complète des efforts des missionnaires dans les temps modernes[1]. »

D'où vient, Messieurs, cette inutilité complète, après tant de bruit, tant de mouvement, tant de prodigalités qui ont semé, dans l'espace de quelques années, plus de cinq cents millions sur toutes les côtes visitées par les Européens? —

1. *Christian Remember*, vol. 37, cité par Marschall. *Les missions chrétiennes.*

De ce que l'intérêt et le dépit jaloux ne peuvent remplacer la force d'expansion que le Christ a communiquée à ses apôtres. — Le prédicant est un gentleman qui a rêvé faire sa carrière dans le placement de l'Évangile ; l'apôtre est un homme dévoué qui a pris au sérieux ce précepte du Christ : « Allez, enseignez les nations. » Le prédicant donne des livres ; l'apôtre se donne lui-même. Au prédicant on ne pardonne pas les inepties de ses traductions, à l'apôtre on pardonne les barbarismes de sa parole. Le prédicant ne met au service de sa parole qu'un zèle embarrassé par des liens de famille ; le foyer domestique a pour lui des douceurs qui le touchent de plus près que la gloire de Dieu et le salut des âmes. L'apôtre est seul, et tout entier à ceux qu'il évangélise ; aucun amour terrestre ne l'empêche de se dépenser et dépenser encore. Le prédicant aime le confortable et n'échappe pas, pour l'augmenter, à la tentation du trafic ; à lui, comme au plus humble commis, s'applique ce proverbe anglais : *Qui va au loin est marchand ou le devient.* L'apôtre ne craint pas les privations et la misère ; au besoin, il vit à l'aventure, raccommode lui-même, fût-il évêque, ses vêtements

et son linge, marche sans chaussure, meurtrit et déchire ses pieds à la poursuite des brebis de Dieu, tombe mourant de faim sur le bord des chemins, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de lui envoyer des sauveurs. Le prédicant est l'homme des côtes et du pavillon national qui le protège; s'il va trop loin, il n'ose plus sortir de jour; s'il tombe entre des mains ennemies, il tremble, et crie : Pitié! Son plus grand désir est de retourner sain et sauf dans la mère patrie, pour y habiter, entre femme et enfants, le cottage qu'il aura gagné. L'apôtre n'ambitionne pas d'autre protection que celle de la croix, le pavillon de Dieu; d'un pas hardi il s'avance, à travers monts et vallées, jusqu'au cœur des continents. Si la prudence l'oblige à se cacher, c'est que les enfants de sa parole ont besoin de lui; mais, est-il trahi et livré aux persécuteurs, plus de prudence : c'est l'heure de la force. Il étonne ses juges par la grandeur et la fermeté de ses réponses; il attendrit ses bourreaux par son angélique patience ; il soutient le cœur chancelant de ses compagnons d'infortune par ses sereines exhortations; il meurt, en poussant un cri de triomphe. A cette fin tragique, il s'atten-

dait. « J'ai cherché, écrivait un illustre Jésuite à ses frères, par quels moyens je pourrais établir la religion catholique : je n'en trouve pas de plus persuasif que ma mort [1]. »

Ce contraste éloquent nous explique la stérilité du protestantisme et la féconde influence de nos apôtres, autour desquels se groupent, dans les missions, des millions de prosélytes capables de donner leur sang pour la foi qu'ils ont embrassée. Mais, quand bien même le protestantisme réussirait à raccoler des adeptes sérieux dans tous les lieux où il opère, il ne saurait prétendre ni à la catholicité numérique, ni à la catholicité locale. Chaque secte travaille pour son propre compte, et ne peut fonder que des tronçons d'Église, que la profonde division de doctrine et de pratiques religieuses empêche de se rejoindre. La catholicité ne va pas sans l'unité. Quand un homme a dit : Je suis protestant, il reste à déterminer son espèce ; quand un barbare ou un sauvage a dit : Je suis catholique, on sait tout de suite qu'il appartient à l'Église indivisible, où deux cents millions

1. Le P. Ricci, cité par Marschall.

d'âmes professent la même foi, participent aux mêmes sacrements et sont soumis à la même autorité. Plus significatif et plus imposant que le nom de citoyen romain, dans lequel se résumaient jadis les droits du peuple-roi et la majesté de la ville éternelle, le nom de catholique rappelle, en tous lieux, les droits du Christ et la majesté de son Église.

Personne ne pourra l'effacer, ce nom glorieux, car, selon la remarque déjà vieille de saint Augustin, « il est proclamé par l'univers entier : *Ab universo orbe nuncupatur.* » Les protestants ont essayé de le remplacer par le nom de *papiste ;* ils n'ont pu réussir à faire agréer cette substitution. C'est sous le nom de catholiques que nous sommes connus, que nous sommes aimés, que nous sommes haïs et persécutés. L'axiome révolutionnaire : — Le cléricalisme, c'est l'ennemi, — n'est qu'une coquille hypocrite qui ne trompe personne et sous laquelle on lit, sans hésiter : — Le catholicisme, c'est l'ennemi.

Oui, c'est l'ennemi, parce que c'est l'universalité divine, contre l'universalité diabolique qu'on rêve d'établir. Fils de Satan, frappez sur

cet ennemi ; vous n'êtes pas les premiers qui essayez de détruire son empire. Il a reçu des coups qui ont diminué sa puissance aux lieux où elle paraissait le plus fermement établie ; mais de promptes compensations ont rétabli l'équilibre de son universalité.

La conversion des barbares a compensé la défection des hérétiques orientaux ; les splendeurs religieuses du moyen âge et les lointaines excursions de ses ordres apostoliques ont compensé le schisme de l'Église grecque; la conquête du nouveau monde a compensé les ravages du protestantisme ; le mouvement de retour imprimé à l'Angleterre par nos prêtres bannis a compensé les massacres et les sauvages proscriptions de 93. Des explosions de conversions dans les pays hérétiques, schismatiques et infidèles compenseront les apostasies que nous préparent la persécution de l'enseignement religieux et les écoles sans Dieu. Qui sait si ce n'est pas pour les envoyer semer l'Évangile aux quatre vents du ciel que Dieu permet aujourd'hui la dispersion de ses apôtres? En voulant faire la besogne de Satan, l'impiété aura travaillé à l'œuvre du Christ. Elle

n'arrachera pas des cœurs vraiment français la foi de nos pères, et ses proscrits, profitant des merveilleuses découvertes du génie moderne, iront, sous d'autres cieux, multiplier les conquêtes du catholicisme.

II

Il me semble, Messieurs, que la véritable Église est parfaitement reconnaissable aux caractères que nous avons définis, et que, sans plus ample examen, nous pourrions conclure hardiment que la société religieuse qui possède l'unité, la sainteté et la catholicité est bien celle à qui le Sauveur a dit, en la personne de ses apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Mais Jésus-Christ veut se montrer tout entier et complètement à découvert dans son œuvre, après nous avoir saturés, en quelque sorte, des preuves de sa divine provenance. Il ne lui suffit pas que nous ayons, sur la question d'apostolicité, une simple présomption en faveur de son Église ; il veut

que nous constations, jusqu'à l'évidence, ce fait important : que son Église est en possession du temps, comme elle est en possession de l'espace ; qu'elle continue, à travers les âges, la mission que le Père a donnée à son Fils, et que le Fils a transmise aux apôtres en leur promettant d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Toute la question de l'apostolicité est là. C'est l'identité directement constatée de l'œuvre de Jésus-Christ.

Or, dans l'étude qui nous occupe présentement, cette constatation est décisive. Ne pouvant recevoir le bénéfice de la rédemption sans en connaître la mystérieuse économie, il faut que Dieu lui-même nous l'apprenne et que, pour cela, il s'abouche avec chacun de nous. Daignera-t-il nous instruire directement par l'inspiration de son Esprit? — Le protestantisme a imaginé ce procédé ; mais, sommé de le justifier par l'Écriture, l'unique autorité qu'il reconnaisse, il n'y a rencontré que des textes qui nous révèlent un plan tout différent de la Providence. « Dieu, dit saint Paul, après avoir parlé au monde par les prophètes, s'est fait entendre en dernier lieu par son Fils Jésus-

Christ[1]. — Regardez-le comme l'apôtre suprême de notre foi. *Considerate apostolum confessionis nostræ*[2]. » De toutes les propriétés qu'il s'attribue, il n'en est aucune sur laquelle il insiste d'une manière plus pressante que sur sa mission : « Il vient du Père, il enseigne la doctrine de son Père, il fait l'œuvre de son Père, c'est l'envoyé de son Père. » Cette mission n'ayant eu, en sa personne, qu'un temps déterminé, et devant instruire, cependant, toutes les générations qui se succéderont jusqu'à la fin des temps, il est évident qu'il doit la transmettre. Or, rien de plus clair que cette transmission : « Comme vous m'avez envoyé, dit le Christ à son Père, j'ai envoyé les miens dans le monde : *Sicut tu me misisti in mundum et ego misi eos in mundum*[3]. » Et à ses apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ; qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos*[4]. *Qui vos audit me audit, qui vos*

1. Heb., cap. I, 12.
2. *Ibid.*, cap. III, 1.
3. Joan., cap. XVII, 18.
4. *Ibid.*, cap. XX, 21.

spernit me spernit[1]. » Et, afin qu'il soit bien entendu que la propriété transmise à ses disciples doit passer à leurs successeurs, il ajoute : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles [2]. »

L'apostolicité, c'est-à-dire la transmission régulière et légitime du droit de nous enseigner, tel est le moyen providentiel par lequel Dieu s'abouche avec chacun de nous pour nous faire connaître, dans sa vérité pure et intégrale, la mystérieuse économie de notre rédemption. Cette transmission régulière et légitime constitue dans l'Église ce que j'appelle la possession de temps.

Avec quelle éloquence les Pères de la primitive Église revendiquaient cette possession contre les hérétiques, et comme ils les pressaient de démontrer, par l'apostolicité, leur droit à l'enseignement, leur mission divine, la propriété transmise du Christ, premier apôtre de la vérité chrétienne. « Qui êtes-vous, disaient-ils? D'où venez-vous? Quand avez-vous

1. Luc., cap. x, 16.
2. Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. (Matth., cap. XXVIII, 21.)

été envoyés? Que venez-vous faire chez nous, puisque vous ne nous appartenez pas? Marcion, de quel droit coupes-tu nos forêts? Valentin, qui t'a permis de détourner nos sources? Apelles, qui t'a donné le pouvoir de déplacer nos bornes [1]? Ce Novatien qui dogmatise, n'est ni membre de l'Église, ni évêque, parce que, méprisant la tradition évangélique et apostolique, il ne succède à personne, et est né de lui-même [2]. — Novateurs, produisez vos titres, montrez-nous l'origine de vos Églises, déroulez la liste de vos évêques, indiquez-nous celui d'entre vous qui a eu, pour maître ou pour prédécesseur, un apôtre ou un des hommes apostoliques en communion persévérante avec les disciples du Christ, car c'est ainsi que les Églises apostoliques prouvent leur légitimité [3]. »

1. Qui estis? Quando et unde venistis? Quid in meo agitis non mei?... Quo denique, Marcion, jure sylvam meam cœdis? Qua licentia, Valentine, fontes meos transvertis? Qua potestate, Apelles, limites meos commoves? (Tertul., *De præscript.*, cap. LVII.)

2. Novatianus in Ecclesia non est, nec episcopus computari potest, qui evangelica et apostolica traditione contempta, nemine succedens, à seipso ortus est. (S. Cyprian., *Espist. ad Magnum.*)

3. Edant ergo origines suarum Ecclesiarum, evolvant ordinem suorum episcoporum, ita per successiones ab initio

Les hérétiques des premiers siècles n'ont pas répondu à ces questions, qu'ils trouvaient sans doute indiscrètes. Les voleurs de pouvoir, comme les voleurs d'argent, ne sont jamais pressés de montrer leur titre, pour la bonne raison qu'ils n'en ont pas. Croyez bien, Messieurs, que les compétiteurs actuels du catholicisme n'ont pas le droit d'être plus assurés que leurs devanciers, en face de la question d'apostolicité. Le protestantisme exalte fièrement la Bible et l'autorité du libre examen ; mais, quand on lui demande : « d'où viens-tu? » il est obligé de baisser honteusement la tête, tant son origine souillée proteste contre toute prétention à une mission divine. — Un moine apostat, publiquement traître au serment par lequel il avait consacré à Dieu sa chasteté ; un prêtre avorté, traqué par la justice ; un roi familier avec l'adultère ; tous trois orgueilleux et violents à l'extrême, tous trois infidèles à la même Église : voilà les pères de la Réforme.

decurrentem, ut primus ille episcopus aliquem ex apostolis, vel apostolicis viris, qui tamen cum Apostolis perseveraverint habuerit auctorem vel antecessorem : hoc enim modo Ecclesiæ apostolicæ sensus suos deferunt. (Tertul., *De præscript.*, cap. XXXII.)

Que si on leur demande à eux-mêmes d'où ils viennent, l'un invoque tantôt l'autorité du magistrat de Wittenberg, tantôt sa dignité de docteur, et change quatorze fois d'avis sur ce point dans l'espace de vingt-quatre ans ; l'autre cherche à se rattacher à de vieux hérétiques ; le troisième montre l'épée sanglante qui a abattu les têtes de ses femmes, pour satisfaire ses amours de pourceau. Le moyen, je vous prie, de faire entrer, par ces portes ridicules et scélérates, les paroles transmissives du Sauveur : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. »

Chez les Orientaux, la hiérarchie conserve encore la forme d'une chaîne ininterrompue, dont on peut suivre les anneaux jusqu'aux noms exécrés de Nestorius, d'Eutychès et de Photius ; mais il faut s'arrêter là ; la vérité et la juridiction traditionnelle, altérées et méconnues, ne nous permettent pas de joindre des tronçons inertes à la chaîne vivante de la hiérarchie apostolique. Du jour où ils se sont donné à eux-mêmes une mission qu'aucun signe extraordinaire n'a jamais justifiée, le schisme et l'hérésie ont cessé d'être en communion avec les temps

apostoliques et n'ont plus entendu cette parole du Christ : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Une seule Église reste dépositaire de cette parole vive et efficace. C'est l'Église catholique, car elle seule, par la succession formelle de ses pasteurs, remonte jusqu'à ceux à qui le Sauveur a communiqué directement sa propriété de missionnaire divin.

Dans les premiers âges du christianisme, rien n'était plus facile que de rattacher les Églises à leur origine, et Tertullien constatait un fait connu de tous, lorsqu'il disait : « Les apôtres ont fondé, dans chacune des villes où ils ont annoncé l'Évangile, des Églises d'où les autres ont reçu et reçoivent encore chaque jour la tradition de la foi et la semence de la doctrine, pour devenir, elles-mêmes, filles des apôtres. C'est pourquoi il n'y a, en somme, qu'une seule et première Église apostolique d'où viennent toutes les autres, si nombreuses et si grandes qu'elles soient [1]. » Mais les Églises

1. Apostoli Ecclesias apud unamquamque civitatem condiderunt, a quibus traducem fidei et semina doctrinæ cæteræ exinde mutuatæ sunt, et quotidie mutuantur, ut Ecclesiæ fiant, ac per hoc et ipse apostolicæ deputantur, ut

primitives, Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Corinthe, Éphèse, Philippe, Thessalonique, et tant d'autres ont été fauchées par le cimeterre musulman. Ce désastre a-t-il détruit nos titres, et serons-nous plus embarrassés que Tertullien pour constater notre apostolicité? Nullement, Messieurs. — L'Église mère et maîtresse, la seule à laquelle le Christ ait promis la perpétuité, survit à toutes les ruines et n'a pas cessé un seul instant d'être le centre vital d'où se transmet à toutes les Églises du monde la mission apostolique. Pierre et Paul l'ont commencée à Rome, et les plus éloquentes comme les plus saintes voix ont chanté son origine anoblie par un double martyre. En définitive, c'est vers son autorité suprême que les vieux lutteurs de l'orthodoxie ont toujours rabattu les hérétiques et les révoltés, pour décider leur défaite. Saint Irénée au deuxième siècle, Tertullien au troisième, saint Épiphane au quatrième, saint Augustin au cinquième, ont dressé la liste de ses pontifes. Ce n'était pas plus difficile que

soboles apostolicarum Ecclesiarum : itaque tot et tantæ Ecclesiæ, una est illa ab apostolis prima ex qua omnes. (Tertul., *De præcipt.*, cap. XX.)

de dresser la liste de nos gouvernants, de la République contemporaine aux Bourbons, des Bourbons aux Valois. Je ne sache pas que la tâche soit devenue plus ardue depuis le travail de saint Augustin.

Nous comptons aujourd'hui deux cent cinquante-neuf papes, parmi lesquels vingt-sept martyrs et soixante-dix-sept saints. La succession continue de ces monarques spirituels dans la même vérité et le même pouvoir remplit tous les âges du christianisme. Léon XIII vous conduit à Pie IX, Pie IX à Grégoire XVI, Grégoire XVI à Léon XII, et ainsi jusqu'à l'apôtre à qui le Seigneur a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Quelle admirable et auguste lignée ! Elle a vu s'épuiser maintes dynasties et s'écrouler je ne sais combien d'empires. Les luttes féroces des potentats ambitieux, patrons des antipapes et des Églises nationales, n'ont pu interrompre la tranquille transmission dont elle vit et dont elle fait vivre le monde religieux. Suivez, à travers les siècles, le mouvement traditionnel des Églises qui revendiquent comme leur propriété le nom de catholiques, vous verrez qu'elles vous ramènent

toutes à ce centre vénérable, comme le rayon ramène au soleil qui le projette, le canal au fleuve qui l'alimente, la branche au tronc qui la produit, la supporte et la nourrit. Spectacle unique, que celui d'une si magnifique unité ! Mais on n'en peut bien apprécier toute la beauté qu'en méditant et en appliquant à chacun des fidèles de l'Église catholique ces paroles de l'Apôtre : « Vous n'êtes ni des hôtes d'un jour, ni des étrangers qui passent ; mais vous êtes des citoyens de la ville sainte, établis sur les fondations apostoliques dont le Christ Jésus est la pierre angulaire. »

Doux et béni Rédempteur, voilà le dernier caractère de votre œuvre. Maintenant, il est impossible de la méconnaître, tant vous y êtes apparent. Vous avez dit : « Je construirai mon Église : *Ædificabo Ecclesiam meam.* » Cette Église est sous nos yeux ; ses notes caractéristiques nous révèlent des propriétés qu'elle ne peut tenir que de vous. Ordre transcendant, vous vous manifestez dans son unité ; perfection suprême, dans sa sainteté ; rédempteur universel et roi du monde, dans sa catholicité ; missionnaire divin, dans son apostolicité. Vous l'avez

abreuvée de gloire, mais, par un juste retour, elle chante votre grandeur.

En effet, Messieurs, si l'étude des caractères de l'Église nous oblige à confesser qu'elle est du Christ, une autre conclusion, non moins impérieuse et auguste, s'impose à la raison. L'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité, se formant et demeurant indestructibles, malgré les conspirations de la force, de l'erreur et des passions humaines constamment mises en œuvre par une ténébreuse puissance dont il est impossible, aujourd'hui moins que jamais, de nier les sinistres hostilités : voilà des merveilles marquées au coin de la divinité [1]. Merveilles d'au-

1. Ecclesia nunquam potuit destrui, nec a persecutoribus, imo persecutionibus durantibus magis crevit et qui eam persequebantur, et quos ipsa persequebatur, deficiebant (Matth., XXI) : « Qui ceciderit super lapidem istum confringetur super quem vero ceciderit, conteret eum. » Nec ab erroribus, imo quanto magis errores supervenerunt, tanto magis veritas manifestata est (II Tim., III) : « Homines mente corrupti, reprobi circa fidem, sed ultra non perficient, etc. » Nec a tentationibus dæmonum : Ecclesia enim est sicut turris ad quam fugit quicumque pugnat contra diabolum (Prov., XVIII) : « Turris fortissima nomen Domini. » Et ideo diabolus principaliter conatur ad destructionem ejus sed non prævalet, quia Dominus dixit (Matth., XVI) : « Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. » (S. Thomas, *Exposit. sup. Symbol.*, cap. XII.)

tant plus étonnantes qu'elles ont été prédites par le créateur même de l'œuvre où elles se produisent. En préparant la construction de son Église, Jésus-Christ annonçait que les puissances d'enfer ne prévaudraient pas contre elle. Le temps a fait honneur à sa parole; d'où je conclus que le Christ ne voyait le prodige qu'il annonçait que parce qu'il était capable d'en assurer l'accomplissement. Je ne puis donc pas dire : L'Église est du Christ, sans ajouter aussitôt : Le Christ est Dieu, et j'admire l'échange de gloire qui se fait entre le créateur et son œuvre. Le Christ a glorifié son Église, et, comme les cieux racontent la gloire de Dieu, l'Église raconte la gloire divine du Christ : *Ecclesia enarrat gloriam Christi*.

INDEX

INDEX

DES PRINCIPALES ERREURS CONTRAIRES AUX DOGMES EXPOSÉS DANS CE VOLUME

I

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

(Voyez 1re partie, *Vérité de la rédemption.*)

Certains hérétiques ont altéré la notion de la rédemption tout en conservant à Notre-Seigneur le titre de Rédempteur.

Les *Pélagiens*, qui niaient le péché originel et la grâce, ne pouvaient admettre une œuvre dont le but était d'effacer le péché et de nous réconcilier avec Dieu par la restitution de la justice surnaturelle. La rédemption, pour les besoins de leur système, devait donc être entendue métaphoriquement. Remédier à l'ignorance des hommes par une doctrine céleste, corriger la dépravation de leurs mœurs par des exemples sublimes, pardonner par un acte de clémence leurs fautes actuelles, les préserver de la damnation par des menaces terribles, les exciter à la vertu et à la sainteté par des promesses magnifiques : voilà en quoi consiste l'office du Christ rédempteur.

Les *Sociniens* entendent la rédemption dans le même sens. C'est en usant du pouvoir que Dieu lui avait donné

de pardonner nos péchés que Jésus-Christ a racheté le genre humain. Il est mort *pour nous*, non pas en se substituant aux pécheurs à titre de victime expiatoire, mais en confirmant par sa mort la doctrine qu'il avait enseignée, en nous donnant dans sa Passion l'exemple de la parfaite obéissance qu'il faut imiter pour gagner le ciel.

Les Sociniens moins avancés, qui admettent que Jésus-Christ s'est offert comme victime d'expiation, entendent, par là, qu'il a obtenu de son Père de nous pardonner et d'accorder la vie éternelle à tout pécheur repentant. Mais, dans ce sentiment, la rédemption se fait par voie d'intercession, et non par voie de satisfaction.

Les *Rationalistes* n'admettent ni intercession ni but surnaturel dans la rédemption. Ils n'y voient que l'œuvre d'un moraliste purement humain, qui éclaire les esprits et corrige les mœurs, laissant à chacun la liberté de profiter de ses leçons ou de les mépriser, et entièrement dégagé de toute responsabilité dans les résultats de son enseignement. A ce compte, tout novateur est un rédempteur, pourvu qu'il fasse faire quelques progrès à l'esprit humain.

La définition que nous avons donnée de l'œuvre du Christ proteste contre toutes ces interprétations. Le Christ est rédempteur dans ce sens qu'il a payé pour nous notre dette de péché, qu'il a satisfait à la justice divine, selon les strictes rigueurs du droit : *Ad summos juris apices*, et qu'il a acheté ainsi notre réconciliation avec Dieu. Cette vérité ressort clairement du langage de l'Écriture et de toute la tradition.

Isaïe disait, en parlant du Sauveur : « Le châtiment qui doit nous donner la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses blessures. — Dieu a mis sur lui l'iniquité de nous tous. — Je l'ai frappé pour les péchés de mon peuple. — S'il donne sa vie pour le péché, il verra une postérité nombreuse, etc. » (Chap. LIII.)

Jésus-Christ nous dit : qu'il donne sa vie pour la rédemption d'une foule d'âmes ; — que son corps sera livré *pour nous;* — que son sang sera répandu pour la rémission des péchés. (Matth., cap. xxvi, 20. Luc., cap. xxii, 19.)

Saint Paul, comparant le sacrifice de Jésus-Christ aux sacrifices judaïques, nous donne à entendre que Jésus-Christ est notre victime dans le même sens que les animaux immolés pour le péché dans l'ancienne loi, avec cette différence, pourtant, que le sang des victimes purifiait des transgressions légales, et que le sang de Jésus-Christ purifie du péché.

Les textes des saints Pères, entendant la rédemption dans le sens d'une substitution sacrée, indispensable pour satisfaire la justice divine et payer notre dette de péché, sont innombrables.

Sans doute, il y a des objections à faire contre cette substitution de l'innocent aux coupables et cette dette de tous payée par un seul. Mais, qui ne comprend qu'on ne peut établir une parité absolue entre les satisfactions que les hommes échangent entre eux et la satisfaction que Dieu se fait offrir par son Fils; que, dans le contrat sacré passé entre Dieu et le Christ immolé, la volonté divine est maîtresse de toutes les conditions, et que la perfection infinie du Sauveur s'impose à Dieu comme ne pourrait pas s'imposer la perfection d'une créature, si grande qu'on la suppose.

Vasquez, Lessius, de Lugo, pensent que la satisfaction de Jésus-Christ n'a pas été rigoureuse à l'extrême : *Ad summos juris apices.* Les raisons qu'ils en donnent sont : 1° Que le Christ, en satisfaisant à lui-même comme seconde personne de la Trinité, n'a point satisfait *à un autre;* 2° que ses œuvres satisfactoires, étant sous le haut domaine de toute la Trinité, ne lui appartenaient pas *en pro-*

pre; 3° qu'il *les devait à Dieu* à titre de religion et de gratitude; 4° qu'il ne peut jamais y avoir pour Dieu d'obligation de justice, quant à l'acceptation de tels ou tels actes.

Cette opinion, contraire à l'enseignement commun des théologiens, doit être considérée comme fausse. Elle pourrait être dangereuse, si on la poussait à ses dernières conséquences; car on ne voit pas bien comment elle peut s'accorder avec cette proposition de foi : que la satisfaction du Christ fut équivalente et même surabondante.

(Voyez 2e partie, *Hauteur de la rédemption.*)

D'après les *Scotistes.* Il y aurait plus d'infinité dans le péché que dans la satisfaction de Jésus-Christ, d'où il suit que cette satisfaction n'aurait pas été équivalente, *de soi, par sa nature, intrinsèquement*, mais seulement d'une manière extrinsèque, par suite de l'acceptation de Dieu. — Nous pouvons appliquer à cette opinion ce que nous avons dit plus haut de l'opinion de Vasquez et compagnie. L'équivalence purement extrinsèque des Scotistes ne peut pas être une véritable équivalence. Si mon créancier veut bien recevoir cent sous pour cent francs que je lui dois, je puis bien dire qu'il me fait grâce de quatre-vingt-quinze francs, mais non pas que j'ai payé l'équivalent de ma dette.

Les *protestants* prétendent que la rédemption a été tellement abondante qu'il n'y a plus lieu pour l'homme de satisfaire à la justice divine. — La foi en Christ souffrant pour nous remplace toutes les pénitences.

Nous retrouverons plus tard cette erreur, lorsque nous traiterons, dans le sacrement de pénitence, de la satisfaction que doit à Dieu celui qui veut recevoir le pardon de ses péchés.

(Voyez 2e partie, *Largeur de la rédemption.*)

Les *Prédestinatiens* enseignaient que le Christ n'est mort que pour les prédestinés.

Cette erreur a été renouvelée par *Luther* et par *Calvin*, qui soutenaient que Dieu ne veut sauver que ses élus.

Les Jansénistes l'ont recueillie et formulée dans cette proposition : « C'est une erreur semi-pélagienne de dire que Jésus-Christ est mort et a répandu son sang pour tous les hommes; » proposition condamnée par Innocent X comme fausse, téméraire, scandaleuse et, entendue au sens que le Christ est mort seulement pour les prédestinés. impie, blasphématoire, injurieuse, dérogeant à la bonté divine, hérétique.

Pour justifier leur erreur, les sectaires ont accusé saint Augustin de l'avoir enseignée. Dans ses discussions contre les Pélagiens, qui prétendaient que la volonté de Dieu se tenait absolument indifférente entre les élus et les réprouvés, le grand docteur a pu quelquefois se servir d'expressions susceptibles d'être mal interprétées, notamment lorsqu'il parle de la volonté absolue, toute-puissante, indéclinable, dont dépend notre salut. Mais il n'est pas difficile de trouver, dans ses divers ouvrages, des textes par lesquels il s'accorde avec tous les Pères des quatre premiers siècles, qui, de l'aveu des théologiens les plus ennemis de la largeur de la rédemption, sont *universalistes*. Pour prouver aux Pélagiens l'universalité du péché originel, il a répété, au moins dix fois, l'argument de saint Paul : « Jésus-Christ est mort pour tous, donc tous sont morts. »

Dans son Épître 186 à Paulin, interprétant ce passage de l'Évangile : « Le Fils de Dieu est venu sauver ce qui avait péri, » il affirme que toute la nature humaine avait péri; donc Jésus-Christ est venu sauver toute la nature humaine. Ailleurs, il enseigne « que le monde entier, coupable par Adam, est réconcilié par Jésus-Christ. » (*Contra*

Julianum, lib. VI, cap. 2, n° 25.) Enfin, après ces paroles du Psalmiste : « Dieu jugera le monde avec équité, » il ajoute : non pas une partie, parce qu'il n'en a pas acheté seulement une partie, mais le tout, parce qu'il a payé pour le tout. (*Enarrat. in Ps.* 95, n° 15.)

Le Christ est donc mort pour tous, c'est l'enseignement de l'Église. Les infidèles ne sont point exceptés. Saint Paul les a compris dans cette belle exhortation qu'il adresse à son disciple Timothée : « Je vous en conjure, priez et rendez grâces *pour tous les hommes*... Cela est bon et agréable à notre Dieu Sauveur, qui veut que *tous* soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Car il n'y a qu'un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes : Jésus-Christ, homme comme nous, qui s'est donné lui-même pour *racheter tout le monde : Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones pro omnibus hominibus... Hoc enim bonum est, et acceptum coram Salvatore nostro Deo, qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.* »

Vasquez prétend que Jésus-Christ n'a point satisfait pour les enfants morts avant qu'on ait pu faire aucune démarche pour leur procurer le baptême. Encore une opinion singulière, contraire au sentiment commun des Pères et des Théologiens. Si ces enfants ont péri par la désobéissance d'un seul, pourquoi la justice de celui en qui tous sont justifiés ne leur serait-elle pas destinée? « Ces enfants ne sont-ils pas des hommes, dit saint Augustin, pour qu'on leur refuse l'application de ces paroles : Jésus-Christ veut sauver tous les hommes : *Numquid parvuli homines non sunt, ut non pertineat ad eos quod dictum est : vult omnes homines salvos fieri?* » (*Contra*

Julianum, lib. IV.) Nulle part, l'Écriture ne nous indique qu'il faille restreindre l'universalité qu'elle affirme expressément.

Si cette universalité n'est point dans les faits, nous n'avons point à dire pourquoi. Quand les mystères du gouvernement divin nous seront révélés, nous saurons à quoi attribuer l'inefficacité de la rédemption pour le grand nombre de ceux qui n'en auront point éprouvé la vertu. Tenons pour certain que rien ne manque à la volonté et aux mérites du Christ mourant pour tous, et que les empêchements à l'application de cette volonté et de ces mérites, quels qu'ils soient, viennent de l'homme et lui seront justement imputés.

Une des conséquences du mystère de la Rédemption est l'adoration de la croix et des instruments sacrés qui ont servi à la passion du Sauveur. L'Église adresse cette adoration non seulement à la vraie croix, mais à ses représentations. Ce culte n'est pas direct, il va du signe sensible à celui dont il rappelle les souffrances et la mort. Dans ces conditions, il est on ne peut plus légitime et salutaire. Il a pour objet suprême un Dieu rédempteur; il ravive notre foi et nos espérances, soutient notre courage, dans l'affliction, et nous provoque aux héroïques dévouements.

« A la vue des merveilles ramassées dans le symbole sacré de la croix, dit Bossuet, tous les sentiments de foi et de piété se réveillent. On est attendri, on est humilié, et ces sentiments de tendresse et de soumission portent naturellement à en donner toutes les marques, à la vue de ce sacré mémorial. On le baise, par tendresse et par amour; on se prosterne devant, par une humble reconnaissance de la majesté du Sauveur, dont la gloire était attachée à la croix... Des volumes entiers ne contiendraient pas ce qui est exprimé par ces deux signes : par celui de la croix

qui nous dit tout ce que nous devons à notre Sauveur; et par celui de nos soumissions qui expriment au dehors tout ce que nous sentons pour lui. » (*Lettre sur l'adoration de la croix.*)

Rien n'a été respecté dans le Christ. Sa divinité, sa chair, son âme, sa personne, ses natures, ses volontés, ses opérations, l'hérésie a tout attaqué; pouvait-elle épargner sa croix?

Les *Iconoclastes*, au septième siècle, enveloppèrent la croix dans la guerre qu'ils faisaient aux images. Provoqués par les mahométans et les juifs, ils furent appuyés par les empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme, qui remplirent l'Orient de trouble et de carnage. Le second concile de Nicée, convoqué sous le règne de Constantin Porphyrogénète et d'Irène sa mère (787), les condamna. Mais ils se relevèrent, grâce à la protection des empereurs Nicéphore, Léon l'Arménien, Michel le Bègue et Théophile, qui se livrèrent contre les catholiques, défenseurs de la tradition, à des atrocités dignes des plus cruels persécuteurs de l'Église.

L'héritage des Iconoclastes a été recueilli par les Pétrabusiens, les Vaudois, les Wiclefites, les Hussites, les Zwingliens et les Calvinistes. Les guerres de religion ont vu se renouveler tous les crimes des anciens Iconoclastes. Les Luthériens, plus modérés, ont conservé la croix, mais c'est un simple ornement de leurs temples; comme les Calvinistes, ils en réprouvent le culte.

Bossuet argumente contre eux, en ces termes : « J'ai souvent répété à ces aveugles chicaneurs l'honneur que nous rendons en particulier et en public au livre de l'Évangile. On porte les cierges devant, on l'encense, on se tient debout en signe de joie et d'obéissance, pendant qu'on en fait la lecture; on le donne à baiser, et on témoigne par tout cela son attachement, non pas à l'encre et

au papier, mais à la vérité éternelle qui nous y est représentée. Je n'en ai trouvé aucun, en particulier, assez insensé pour accuser ces pratiques d'idolâtrie... Qu'est-ce donc que la croix, sinon l'abrégé de l'Évangile, tout l'Évangile, dans un seul signal et dans un seul caractère? Pourquoi donc ne la baiserait-on pas? Et, si on lui rend cette sorte d'honneur, n'irait-on pas jusqu'à la génuflexion, jusqu'au prosternement entier?... Qu'est-ce autre chose que d'honorer la croix comme elle peut être honorée, c'est-à-dire, par rapport et en mémoire de Jésus crucifié. (*Loc. cit.*)

II

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

(Voyez 2e partie, *Culte de la très sainte Vierge.*)

Les *Protestants* réprouvent le culte de la très sainte Vierge, pour deux raisons : 1° Parce que, disent-ils, tout culte rendu à une créature est une impiété et une idolâtrie; 2° parce qu'il ne doit y avoir qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus; c'est la doctrine de saint Paul : « *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* » (I Tim., cap. II, 5.)

Mauvaises raisons. Ce serait impiété et idolâtrie de rendre à une créature le culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu. Telle n'est point la nature des hommages que nous adressons à Marie.

En considération de la sublime prérogative de sa maternité divine et de sa coopération douloureuse à l'œuvre de notre rédemption, nous l'honorons plus que

les anges et les saints; mais son culte n'est point un culte de *latrie* ou d'adoration, c'est un culte que l'on appelle *hyperdulie* ou vénération suréminente : culte supérieur, par rapport aux honneurs que reçoivent du peuple chrétien les grands serviteurs du Dieu, culte subalterne, par rapport aux hommages que nous devons à la divinité. Loin de faire tort à la gloire de Dieu, le culte de Marie l'augmente; car, selon la parole de saint Jérôme (Epist. *ad Riparium*), « tout honneur rendu aux serviteurs rejaillit sur le maître : *Honoramus servos ut honor servorum redundet ad Dominum.* »

La médiation de la très sainte Vierge n'entame point celle de Jésus-Christ, car nous ne prions Marie que pour qu'elle offre nos prières à son Fils. Nous ne la considérons point comme la source, mais comme le canal des grâces que nous désirons obtenir. S'il plaît à Dieu de se servir des causes secondes dans l'ordre naturel, pourquoi, dans l'ordre surnaturel, se refuserait-il le ministère des créatures qu'il a particulièrement honorées par l'effusion de ses dons, et pourquoi la dignité éminente et incomparable de Marie ne lui assurerait-elle pas, dans ce ministère, un pouvoir exceptionnel?

Croire à ce pouvoir et y recourir est parfaitement raisonnable et conforme à nos meilleurs instincts et à nos plus nobles habitudes. Qui ne comprend la puissance d'une mère sur le cœur de son fils, d'un héroïque compagnon de combat près de celui dont il a partagé le dévouement et les souffrances? Qui oserait soutenir qu'invoquer cette puissance, c'est attenter à la dignité et diminuer la gloire de celui dont on veut obtenir quelque bienfait?

L'ignorance et la superstition peuvent mal entendre et exagérer le culte de la très sainte Vierge. L'Église n'est pas responsable de ces désordres. Les accusations de l'hérésie et du rationalisme, qui lui reprochent de faire de Marie une déesse et d'oublier, dans le culte qu'elle lui

rend, les hommages qu'elle doit à Dieu, sont de pures fantaisies. Nous n'y répondrons que par ce fragment d'un discours d'un prédicateur du moyen âge. « Je suppose, dit-il, que la sainte Mère de Dieu passe dans cette belle prairie et que je puisse la voir, et vous savez quel désir j'en aurais, je suppose donc que je me trouve sur le chemin où va passer Notre-Dame; eh bien! si, en même temps, venait du côté opposé un prêtre portant le Saint-Sacrement à un malade, je me tournerais vers ce prêtre qui porte Notre-Seigneur et je me prosternerais devant lui avant que de seulement faire attention à Notre-Dame et à toute la cour céleste. Quelle que dût être ma joie de la voir, et quand même je ne devrais plus la voir jamais, cependant je voudrais avant tout rendre honneur à Notre-Seigneur, bien que je le voie tous les jours de ma vie sur la terre. Tel est un rayon de soleil que laisse passer le trou d'une aiguille en comparaison de toute la masse de lumière que le soleil répand sur le monde, telle et aussi petite est la sainteté de toute l'armée du ciel et de Notre-Dame au prix de la sainteté de Dieu lui-même. » (Barthold de Regensbourg. Cité par Hettinger, *Apologie du christianisme*, tome III, chap. 9.)

III

CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE.

(Voyez 1re partie, *Visibilité de l'Eglise.*)

Le procédé qui consiste à se réfugier dans une société invisible, pour échapper aux anathèmes de la véritable Église et aux rigueurs de l'argumentation théologique,

n'est point une invention des protestants. Les *Pélagiens*, lorsqu'ils furent condamnés, enseignaient que la véritable Église est la société des hommes parfaits n'ayant aucun péché, société cachée à tous les yeux et dont il est impossible de constater l'existence.

Les *Hussites* et les *Wicléfites*, précurseurs des Protestants, empruntèrent aux *Catharéens* ou *Albigeois* leur Église des prédestinés. « Leur principale attaque, dit Frédéric Hurter, fut dirigée contre l'Église visible. Comme les Catharéens, ils appelaient l'Église la prostituée de Babylone, pleine de tous les vices; ils donnaient au pape le nom de chef de l'erreur, aux prélats ceux de scribes, de pharisiens et d'assassins. » (*Vie d'Innocent III*, liv. XIV.) Il n'y avait pour eux qu'une seule véritable Église, l'Église invisible, composée de ceux que Dieu a prédestinés au salut éternel.

Le *protestantisme* n'a rien à envier à ses précurseurs sous le rapport de la verve, quand il s'est agi d'injurier l'Église dont il se séparait. Ses chefs ont réédité et augmenté le vocabulaire des grossièretés employées par les anciens hérétiques. Singulière manière d'entrer dans l'Église invisible des justes et des prédestinés. L'Église invisible de *Luther* se rattache à celle des Pélagiens, l'Église invisible de Calvin à celle des Prédestinatiens. Jamais, cependant, les protestants n'ont été bien fermes dans leur dogme de l'Église invisible, et, pressés par les théologiens catholiques, ils ont essayé plus d'une fois des explications. « C'est à tort, dit *Gerhard*, que l'Église romaine accuse le protestantisme de nier l'Église visible, parce qu'il enseigne une Église invisible. Ces deux mots *visible* et *invisible* ne désignent point deux Églises d'espèce différente que l'on oppose l'une à l'autre, mais ils désignent et limitent le même sujet, selon ses divers états.

La même Église peut être visible quant à sa forme extérieure, invisible quant à sa forme intérieure. En tant que visible, l'Église peut se définir : l'assemblée des hommes voyageurs qui acceptent la parole de Dieu et usent des sacrements ; en tant qu'invisible : l'assemblée des croyants infailliblement prédestinés à la vie éternelle. » (*Loc. Theol.*, XI, 106.)

Cette explication, pleine d'erreurs, n'explique rien. On y découvre un effort du protestantisme revenant sur ses pas, parce que, pressé par ses adversaires, il ne peut se refuser d'admettre une Église visible, pour être fidèle à l'Écriture qu'il considère comme sa règle de foi.

Jurieu, pasteur protestant né à Mer (Loir-et-Cher), où il a laissé une postérité religieuse, a prétendu définir les caractères de l'Église visible, admise en dernier lieu par le protestantisme. « C'est, dit-il, la société de tous les chrétiens qui n'errent pas sur les articles fondamentaux de la foi, quoique sur d'autres points ils aient des opinions différentes, quoiqu'ils n'usent pas des mêmes sacrements et n'obéissent pas aux mêmes pasteurs. »

Par articles fondamentaux, Jurieu entend tous les articles de foi reçus par toutes les sectes chrétiennes ensemble, et reconnus par elles comme indispensables à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Mais la difficulté de reconnaître ces articles fondamentaux, signes de l'Église visible, fait que l'Église visible n'est pas visible du tout. Nous reviendrons sur ce système à propos de l'unité de l'Église.

(Voyez 2e partie, *Les pécheurs membres de l'Église.*)

Le *Jansénisme*, sans nier l'Église visible, a retranché de son corps tous les pécheurs. C'était l'erreur des *Novatiens* et des *Donatistes*, erreur contre laquelle protestent toutes les paraboles de l'Évangile, par lesquelles Jésus-

Christ figure son Église. L'Église est son bercail, mais, dans ce bercail, il y a des brebis infidèles et errantes que le bon pasteur va chercher, et qu'il ramène parmi les autres; l'Église est sa maison, mais, dans cette maison, il y a des serviteurs paresseux et lâches et des enfants prodigues; l'Église est son filet, mais, dans ce filet, il y a toutes sortes de poissons; l'Église est son champ, mais, dans ce champ, il y a du bon et du mauvais grain dont le choix ne se doit faire qu'au jour de la moisson, c'est-à-dire au jour du jugement; l'Église est son festin, mais, à ce festin, il y a des convives qui n'ont pas la robe nuptiale et qui ne seront arrachés de la table que pour être jetés dans les ténèbres éternelles; l'Église est son royaume, mais, dans ce royaume, il y a des sujets qui abusent des biens qu'on leur a confié ou qui négligent de les faire fructifier, ingrats et infidèles qui ne seront jugés qu'au retour du roi parmi les siens, c'est-à-dire au dernier jour.

Cette interprétation de l'Écriture a été donnée par tous les Pères. « Homme, je suis dans l'aire du Christ, dit saint Augustin : paille, si je suis mauvais; grain, si je suis bon : *Homo sum in area Christi : palea si malus, granum si bonus.* » (Lib. III, *Contr. litter. Petiliani.*) « Il n'y a pas que des parfaits dans l'Église, dit saint Jean Chrysostome; il y a encore des oisifs et des paresseux, des gens mous et dissolus, des esclaves volontaires de la volupté, et, parce que l'Église est un seul corps, elle s'applique à elle-même ces paroles du Psaume : *Mes iniquités se sont multipliées comme les cheveux de ma tête.* » (Super illud Psalm. 39 : *Multiplicatæ sunt*, etc.)

L'erreur janséniste a été condamnée par l'Église dans ces propositions de Quesnel : « L'Église, ou le Christ intègre, a le Verbe incarné pour tête et tous les vrais saints pour membres. Celui qui ne mène pas une vie digne d'un enfant de Dieu et d'un membre du Christ cesse intérieu-

rement d'avoir Dieu pour père et le Christ pour tête. On est séparé du peuple élu, dont la nation juive était la figure et dont le Christ est la tête, aussi bien pour ne pas vivre selon l'Évangile que pour ne pas croire à l'Évangile.

(Voyez 2e partie, *Le salut dans l'Église.*)

L'*indifférentisme* n'est pas une nouveauté, il était presque érigé en système dès les premières années du protestantisme. Les ministres réformés réunis par Henri IV, pour traiter l'affaire de sa conversion, professaient qu'on pouvait se sauver dans l'Église catholique aussi bien que dans leur Église. En homme de bon sens, Henri IV prit le parti le plus sûr. C'est celui que doit embrasser et qu'embrasse infailliblement tout homme instruit et de bonne foi. Demeurer dans une société religieuse, réprouvée par l'Église catholique, quand on a la certitude de pouvoir se sauver en embrassant le catholicisme, est une preuve évidente de mauvaise foi; car on ne peut appliquer le probabilisme à l'importante et souveraine question de la fin dernière.

Cette vérité est mal comprise de nos jours. L'indifférentisme, favorisé par la promiscuité des cultes, a fait des ravages jusque dans l'Église. Il n'est pas rare de rencontrer des catholiques qui, sans tenir compte de la distinction que nous avons faite entre le corps et l'âme de

1. Ecclesia, sive integer Christus, incarnatum Verbum habet ut caput, omnes vere sanctos ut membra. — Qui non ducit vitam dignam filio Dei et membro Christi, cessat interius habere Deum pro patre et Christum pro capite. — Separatur quis à populo electo, cujus figura fuit populus judaïcus et caput est Christus, tam non vivendo secundum Evangelium, quam non credendo Evangelia. (Propositiones 74, 77, 78, Paschalii Quesnelli damnatæ a Clement. XI. Constitut. *Unigenitus.*)

l'Église, sans se préoccuper des conditions d'honnêteté et de bonne foi absolument indispensables pour recevoir et conserver les grâces qui sauvent en dehors de l'Église visible, croient et disent qu'on peut faire son salut dans toutes les religions. Nous croyons utile de leur rappeler les propositions condamnées inscrites dans le *Syllabus* de 1864 :

« Il est libre à tout homme d'embrasser et de professer la religion qu'on juge vraie, d'après les seules lumières de sa raison. »

« Les hommes peuvent trouver dans n'importe quel culte le chemin du salut éternel et se sauver en effet. »

« On doit au moins bien espérer du salut éternel de tous ceux qui n'ont jamais vécu dans la véritable Église du Christ. »

« Le protestantisme n'est rien autre chose qu'une forme différente d'une même religion, qui est la vraie religion chrétienne, et on y peut plaire à Dieu autant et aussi bien que dans l'Église catholique [1]. »

La condamnation de ces propositions ne détruit pas ce que nous avons dit de la possibilité du salut en dehors du corps de l'Église, mais elle frappe les sacrilèges doctrines du rationalisme, qui nie la divine origine de l'Église et la considère comme une institution purement humaine ; elle réprouve l'indifférence impie de ceux qui pensent qu'on

1. Liberum cuique homini est eam amplecti ac profiteri religionem, quam rationis lumine quis ductus veram putaverit.

Homines, in cujusvis religionis cultu, viam æternæ salutis reperire, æternamque salutem assequi possunt.

Saltem bene sperandum est de æterna illorum omnium salute, qui in vera Ecclesia nequaquam versantur.

Protestantismus non aliud est quam diversa veræ ejusdem christianæ religionis forma, inqua æque ac in Ecclesia catholica Deo placere datum est. (*Syllabus*, 1864, § 3, *Indifferentismus, Latitudinarismus*, Poônes 15, 16, 17, 18.)

peut s'endormir en paix dans l'erreur où l'on est né, sans se mettre en quête de la vérité, sans s'appliquer, par les bonnes œuvres et la prière, à mériter de la connaître, sans tenir compte des enseignements de ceux qui ont reçu mission de l'annoncer au monde, sans peser, sérieusement et loyalement, les chances de salut que nous offrent les diverses religions.

IV

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

(Voyez 1re partie, *L'unité nécessaire à la véritable Église de Jésus-Christ.*)

Le système de *Jurieu*, dont nous avons parlé plus haut, avait pour but de ramener à l'unité le protestantisme divisé en une infinité de sectes, et de le faire entrer dans l'unité générale de toutes les sociétés chrétiennes : catholique, hérétiques, schismatiques.

D'après ce système, la profession d'une seule et même foi aux *articles fondamentaux* est essentielle à l'Église hors de laquelle il n'y a point de salut; mais la profession d'une même foi ou d'une foi différente touchant les *articles non fondamentaux* est purement accidentelle.

La participation aux sacrements, dans une secte qui croit aux *articles fondamentaux*, est essentielle pour chaque membre de la véritable Église; mais il importe peu qu'on participe aux sacrements dans telle ou telle secte, pourvu qu'elle retienne les *articles fondamentaux*.

La soumission aux pasteurs qui tiennent pour les *articles fondamentaux* est absolument indispensable pour

qu'on soit membre de la véritable Église, mais la soumission de tous aux mêmes pasteurs n'est nullement nécessaire.

Sous le nom d'*articles fondamentaux*, Jurieu entend tous ceux qui ne peuvent être niés sans que le salut soit compromis; les *articles non fondamentaux* sont ceux que l'on peut nier sans compromettre son salut, quand bien même ils auraient été définis par quelque société chrétienne.

Un article est fondamental quand il contient la gloire de Dieu ou la béatitude de l'homme et quand il est reçu comme *fondamental* par toutes les sociétés chrétiennes.

D'où il suit, que l'Église peut être la réunion de toutes les sectes et de toutes les communions qui retiennent les *articles fondamentaux*, bien qu'elles aient des croyances diverses et même contraires sur d'autres points, bien qu'elles s'anathématisent mutuellement, bien qu'elles soient gouvernées par des pasteurs différents.

La simple exposition de ce système suffit aux hommes de bon sens pour qu'il soit condamné. Au premier coup d'œil, il est facile de voir qu'il ne repose sur aucun fondement solide, qu'il implique contradiction et qu'il conduit à l'absurde.

Puisque l'Écriture est la règle de foi des protestants, Jurieu devrait y trouver quelques textes en faveur de son système. Il ne peut en signaler aucun, et il est facile d'en citer une quantité qui le contredisent. Nulle part, dans les Saintes Lettres, nous ne voyons exprimée, clairement et en propres termes, la doctrine des *articles fondamentaux;* elle ne peut être qu'un produit de l'interprétation privée, mais l'interprétation privée ne peut servir de base à une religion. Du reste, nous l'avons vu, la tradition proteste contre cette interprétation; aussi Jurieu a-t-il eu soin de la mettre de côté. Réduit à sa seule raison, en vertu de quel droit prétend-il imposer ses idées?

D'autant que la contradiction y est flagrante. Il est contradictoire qu'on puisse faire son salut dans une religion et qu'on ne puisse pas le faire. Or, si le système de Jurieu est vrai, on peut faire son salut dans toutes les sociétés religieuses qui retiennent les *articles fondamentaux*. D'autre part, on ne peut pas le faire, car, pour faire son salut, il faut appartenir à l'âme de l'Église; or, il y a des sociétés fidèles aux *articles fondamentaux*, qui n'appartiennent pas à l'âme de l'Église. Ces sociétés, en effet, condamnent les protestants et ne veulent avoir aucun lien religieux avec eux; mais, si ces protestants sont fidèles, comme elles, aux *articles fondamentaux*, elles manquent absolument de charité, puisqu'elles excommunient ceux qui, marchant dans la voie de Dieu, doivent être considérés comme de véritables élus. Donc elles sont essentiellement séparées de l'âme de l'Église, donc elles ne peuvent pas faire leur salut, qu'elles peuvent faire, pourtant, puisqu'elles croient aux *articles fondamentaux*. C'est absurde.

Absurde, enfin, un système qui admet, comme base d'une religion, une chose qu'on ne peut connaître. Tels sont les articles fondamentaux. Les règles que donne Jurieu pour les discerner sont parfaitement inefficaces. Aucune secte protestante n'est d'accord sur les points de foi qui contiennent la gloire de Dieu et la béatitude de l'homme. D'un autre côté, si l'on doit considérer comme article fondamental celui sur lequel toutes les sociétés religieuses sont d'accord, même difficulté. Ou il s'agit de l'accord plénier et absolu; ou il s'agit de l'accord moral. Dans le premier cas, nul dogme ne sera fondamental, car il n'en est aucun qui n'ait été nié par quelque secte; dans le second cas, il faudra croire à la présence réelle et aux sacrements, que rejettent cependant les protestants.

Ces derniers ont substitué d'autres règles à celles de Jurieu. Les voici :

1° Il n'y a d'autre autorité que celle de l'Écriture interprétée par la raison de chacun.

2° L'Écriture, pour obliger à la foi, doit être claire.

3° Si le sens littéral de l'Écriture n'est pas conforme à la raison, il faut en chercher un autre, dût-on, pour cela, faire violence au texte.

Allez donc, avec cela, trouver les articles fondamentaux! Hélas! tous les dogmes s'écroulent, l'un après l'autre, sous les efforts de l'interprétation privée, et la divinité même de Jésus-Christ cesse d'être une vérité fondamentale. Il ne reste de l'Écriture qu'une morale naturelle, qui n'a plus de chrétien que le nom.

Les docteurs d'*Oxford*, dont le système a été publié par le Dr *Palmer*, enseignent que la véritable Église, qu'ils appellent catholique, se compose de toutes les communions qui, bien que divisées de croyances, ont conservé le régime hiérarchique. D'après eux, l'unité de l'Église se continue, bien qu'il y ait eu interruption dans la communion extérieure. Les Églises orientales et les Églises anglicanes appartiennent donc à l'Église catholique, dont l'Église romaine n'est qu'une partie collatérale. Quant aux autres sociétés luthériennes et réformées, on peut dire, au moins dans un sens large, qu'elles appartiennent à l'unité, puisqu'elles ne sont pas volontairement séparées de l'Église catholique, mais qu'elles en ont été exclues par l'Église romaine.

Ce système purement fantaisiste s'écroule sous l'application des règles d'unité que nous avons établies conformément à l'Écriture et à la tradition.

Le docteur *Pusey*, comme pour donner une consécration pratique au système de Palmer, a établi à Londres, en 1853, une *Association pour procurer la réunion des diverses parties de la chrétienté*. Cette association devait se composer des membres des Églises romaine, grecques schismatiques et anglicane, reliés entre eux par la prière

pour demander à Dieu l'unité. C'était mettre la véritable Église au même rang que les Églises hérétiques et schismatiques ; aussi la sainte Inquisition a-t-elle, dans une lettre aux évêques d'Angleterre, interdit à tous les catholiques de prendre part à l'association puséyte.

Cette association, comme le dit excellemment un de nos auteurs dominicains, le R. P. Gatti [1], repose sur une hypothèse fausse et absurde, à savoir : que le christianisme vrai, intègre et parfait peut se composer de parties disparates ; que la véritable Eglise de Jésus-Christ a pu perdre son unité et, par conséquent, son essence.

En second lieu, l'association puséyte se propose l'impossible ; car l'unité qu'elle prétend établir ne se fera jamais si chaque Église conserve ses dogmes, et le lien commun de prières qu'elle demande ne peut exister qu'entre ceux qui professent la même croyance, la prière étant une partie du culte, et le culte une manifestation de la foi. Prier pour la communion des Églises romaine, grecques schismatiques et anglicane, c'est vouloir faire pactiser la vérité avec l'erreur, ce qui est impie.

De plus, c'est poser en principe que l'unité dans l'Église n'est point d'institution divine, mais qu'elle peut résulter d'une convention humaine. Enfin, c'est ouvrir la voie au latitudinarisme et à l'indifférentisme, et leur donner, par la prière, une consecration sacrilège.

Il n'y a qu'un moyen de ramener à l'unité les Églises séparées : c'est de leur rendre la foi de leurs pères, qui est celle de la véritable Église et qui a été immuablement conservée par l'Église romaine.

Puissent les prières du Dr Pusey et de ses adhérents, si elles sont faites de bonne foi, obtenir ce résultat!

1. *Institutiones apologetico-polemicæ de veritate ac divinitate religionis et Ecclesiæ catholicæ auctore* (Romæ, 1867), t. III, Dissert. II, cap. 2.

V

CINQUANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

(Voyez 1re partie, *Catholicité de l'Église.*)

Les *protestants* ont diversement interprété la catholicité, pour l'accommoder à leurs erreurs.

Les uns prétendent que l'Église est catholique, parce qu'elle renferme dans son sein les élus et les prédestinés de tous les temps et de tous les lieux. Nous avons fait justice de cette erreur, en prouvant que l'Église fondée par Jésus-Christ doit être une société extérieure et visible, chose impossible si elle ne se compose que des élus et des prédestinés, qu'on ne peut ni reconnaître ni compter.

D'autres appellent *catholique* l'ensemble de toutes les sectes chrétiennes. Mais ces sectes, profondément divisées par les doctrines, les pratiques religieuses et le gouvernement spirituel, ne peuvent évidemment pas constituer un seul corps. Or, la catholicité et l'unité sont conjointes. C'est l'Église *une* qui doit être catholique.

D'après *Jurieu*, la croyance aux articles fondamentaux étend la *catholicité* en même temps que l'*unité*. Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait penser de ces articles fondamentaux au point de vue de l'unité. S'ils sont incapables de la produire, ils deviennent complètement inutiles à la catholicité.

Enfin, il en est qui entendent la catholicité dans un sens purement négatif : L'Église est catholique, parce que tout le monde peut entrer dans son sein. Ce n'est qu'une partie de la vérité. Il est bien vrai, dit saint Thomas dans son *Exposition sur le Symbole* (chap. XII), que « l'Église est universelle, quant à la condition de ceux qui peuvent en

faire partie. Ni homme, ni femme, ni maître, ni serviteur n'est exclu : *Ecclesia est universalis quantum ad conditionem hominum, quia nullus abjicitur, nec dominus, nec servus, nec masculus, nec fœmina.* » Mais le saint docteur n'oublie pas le caractère positif de la catholicité. « L'Église est universelle, quant au lieu, dit-il, parce qu'elle est répandue dans le monde entier : *Ecclesia est universalis quantum ad locum quia est per totum mundum.* »

Melchior Cano (Loc. Theol., lib. IV), *Bellarmin* (tom. II. *de Controversiis*, lib. IV, cap. 27) enseignent que l'Église, après avoir été répandue dans tout l'univers, peut être réduite au territoire d'un royaume et d'une province. En cet état, on peut l'appeler encore catholique, parce que, ayant conservé la foi, les sacrements, le gouvernement divin, elle continue l'Église qui fut effectivement, bien que transitoirement, universelle.

Quoi qu'on pense de cette hypothèse singulière, dit le Père Péronne, nous ne sommes obligés ni de la défendre ni de la combattre pour les besoins de notre controverse avec les hérétiques. Elle admet un point de droit incontestable, à savoir : que l'Église doit être catholique, et que, pour être catholique, elle doit posséder, au moins pendant un certain temps, l'universalité locale. En second lieu, elle ne laisse aux sectes aucun moyen de revendiquer la catholicité, puisqu'il n'en est pas une seule qui puisse prouver qu'elle est en communion de foi, de sacrements et de gouvernement avec l'Église qui, de fait, a possédé, pendant un certain temps, l'universalité.

(Voir 2e partie, *Apostolicité de l'Église.*)

Les *protestants* se disent apostoliques et font consister l'apostolicité dans la prédication de la pure doctrine évangélique, héritage des apôtres et apanage de la Réforme.

Mais, si leur prétention est fondée, l'héritage des apôtres a donc été vacant pendant les siècles qui se sont écoulés depuis le premier âge de l'Église jusqu'à Luther ? La parole transmise de Jésus-Christ : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, » a donc été sans application et sans effet ? Il nous semble que le protestantisme, investi de la mission *extraordinaire* de réparer un si grand désastre, nous devrait bien quelques signes *extraordinaires* de cette mission. Nous les attendons encore. En revanche, les signes révélateurs de son usurpation sacrilège ne manquent pas. Privé de la mission ordinaire, il a tellement défiguré l'Évangile par des interprétations contradictoires, qu'il ne peut, sans provoquer un rire universel, prétendre au pur héritage des apôtres.

TABLE

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LA RÉDEMPTION

Après avoir étudié les perfections et la vie de Jésus-Christ, il importe d'examiner ce qu'il laisse après lui, ce par quoi il se survit : son œuvre. — La rédemption. — Dans cette conférence on définit la rédemption, et on en mesure les vastes et mystérieuses proportions. — I. Le péché, offense de Dieu. — Comment Dieu veut qu'il soit expié. — La rédemption n'est pas un fait individuel autant de fois répété qu'il y a de pécheurs, Dieu a décrété que l'expiation du péché se ferait par l'immolation d'une seule victime substituée au genre humain prévaricateur. — Ce décret, révélé à l'humanité, est seul capable de nous expliquer le sacrifice expiatoire pratiqué par tous les peuples. — Vue sur les sacrifices. — Leur insuffisance. — Comment s'explique le langage des saints Pères proclamant la nécessité absolue d'une rédemption divine. — Comment cette rédemption est accomplie par Jésus-Christ. — Dieu a trouvé dans son Christ ce qu'il aurait en vain cherché dans les autres victimes : 1° le péché à châtier ; 2° l'innocence dévouée, pour toucher son cœur ; 3° l'infini, pour réparer l'offense faite à sa majesté et pour satisfaire rigoureusement les exigences de sa justice. — II. Les proportions de la rédemption sont : sa hauteur, sa profondeur, sa largeur, sa longueur : 1° Hauteur de la rédemption ; elle nous ramène au ciel d'où nous avions été bannis pour jamais ; — elle est surabondante et

surpasse toutes les exigences de la perfection jalouse qui nous demandait une réparation proportionnée à nos offenses. — 2° Profondeur de la rédemption : elle nous purifie de toutes nos souillures ; elle attaque la racine même de l'iniquité ; — elle fait en nous la lumière et nous dispose à comprendre les profonds enseignements de l'expiation de Jésus-Christ ; — elle s'adapte à chaque principe de nos fautes par quelque supplice éloquent. — Elle rend le péché haïssable, jusqu'à créer le besoin de le prévenir par des souffrances volontaires ; elle inspire aux plus innocents la généreuse passion du sacrifice ; — elle fait de nous des rédempteurs. — 3° Largeur de la rédemption : elle s'étend à toute l'humanité ; elle embrasse l'univers entier. — 1° Longueur de la rédemption : elle s'applique au passé, au présent, à l'avenir du genre humain, si long que puisse être cet avenir ; — elle peut s'étendre à toutes les races qui succéderont à la nôtre, s'il plaît à Dieu d'en créer ; — elle est éternelle, puisque les élus lui doivent chacun des instants d'une félicité qui ne finira jamais..... 3

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

LE CHEF-D'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION

Avant d'examiner de quelle manière la vertu de la rédemption se distribue sur l'humanité, on se demande si elle ne s'est pas comme concentrée et exprimée en une seule vie, si le divin Ouvrier de notre perfection n'a pas fait, dans son œuvre immense, un chef-d'œuvre pour lequel il réclame de nous l'hommage d'une singulière admiration. — A cette demande, tous les cœurs chrétiens répondent par le nom de Marie. — Marie est le chef-d'œuvre de la rédemption : 1° par toutes les grâces ; 2° par toutes les gloires qu'elle en a reçues. — I. Par la vertu de la rédemption, Marie est préservée du péché, elle est immaculée. — Ce privilège unique

commande évidemment toute une série de grâces qu'on ne doit pas rencontrer dans les autres âmes. — Ce mystère a été expliquée dans la conférence sur *le Paradis de l'Incarnation.* — Il faut partir du mystère de la maternité virginale, pour étudier avec plus de développement le chef-d'œuvre de la rédemption. — Le Dieu que Marie conçoit dans ses chastes entrailles est un Dieu rédempteur. — Il l'est tout de suite. — Plus rapprochée que toutes les autres créatures, par sa maternité divine, de la cause rédemptrice, Marie en reçoit des grâces ineffables ; mais, pour elle, la grâce suprême, c'est d'être saisie jusqu'au plus profond de son être par la vertu de la rédemption et d'être amenée : 1° à participer au sacrifice de son fils ; 2° à le compléter ; 3° à partager les droits que le Christ rédempteur s'est acquis par ses humiliations, ses souffrances et sa mort. — Développements. — II. Après la grâce, la gloire. 1° Cette gloire commence au tombeau, où les apôtres déposent la dépouille mortelle de la très sainte Vierge. — 2° Elle s'épanouit dans les cieux. — 3° Elle inonde la terre de ses bienfaisantes clartés. — Résurrection et assomption de Marie. — — Sa gloire céleste. — Sa gloire terrestre. — Marie est associée par le Christ à la distribution des biens dont la rédemption est la source. A cette coopération suréminente, elle emploie : 1° ses privilèges ; 2° ses vertus ; 3° sa toute-puissance maternelle. — Femme typique, elle réhabilite la femme. — Elle sollicite le sexe qu'elle a réhabilité, par l'attrait de sa virginité, et crée dans l'Eglise un état privilégié. — Elle s'adresse à tous par l'exemple de ses vertus. — Mère, elle n'a rien perdu de la douce autorité que reconnaissait son fils pendant les années obscures de sa vie terrestre : elle est la toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex.* — Grands biens qui découlent de sa miséricordieuse maternité. — Pour tous ces biens, l'Église lui devait une place privilégiée dans les splendeurs de son culte. — Coup d'œil rapide sur le culte de la sainte Vierge dans l'Église. — Marie et la France..... 47

CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

LA SOCIÉTÉ DES RACHETÉS

La vertu de la rédemption qu'on a vu se concentrer et s'exprimer en une seule vie : son chef-d'œuvre, est destinée au genre humain tout entier. — Comment le saisit-elle ? — Doctrine de saint Thomas sur la détermination des effets du sacrifice de Jésus-Christ. — Cette détermination doit se faire dans un monde spirituel, une société des âmes : l'Église. — On développe dans cette conférence ces deux propositions : 1° Jésus-Christ, pour déterminer l'efficacité de son sacrifice et achever son œuvre de salut, a réellement créé une société spirituelle, religieuse, surnaturelle. — 2° Il faut appartenir à cette société pour jouir du bénéfice de la rédemption. I. Les trois Églises, triomphante, souffrante, militante. — C'est l'œuvre du Christ à son point de vue le plus large. — Nous laissons de côté cet aspect général de l'Eglise, pour considérer la société terrestre où sont rassemblés et où se reconnaissent les enfants de la rédemption. — Le protestantisme et l'Église invisible. — On établit contre lui que Jésus-Christ devait vouloir et a voulu en effet instituer une société extérieure, une Église visible dans laquelle se cache et dans l'organisme de laquelle fonctionne l'Eglise invisible. — Cette Église, Jésus-Christ se la devait à lui même, il nous la devait. — Développements. — Ce n'est point une œuvre nouvelle et sans précédents. — Comment l'Eglise antique figurait, prédisait et attendait l'Église nouvelle. — Comment Jésus-Christ la perfectionne. — Comment ce perfectionnement est couronné par une plus large effusion et une plus profonde pénétration de l'Esprit-Saint. — Connaissant l'origine de l'Église, si l'on veut connaître sa nature, il faut partir de ce principe que l'Église, œuvre du Christ, a été faite à son image et à sa ressemblance. — Développements. — Définition de l'Église. — II. Hors de

Jésus-Christ, pas de salut. — Jésus-Christ ayant déterminé, par la création de son Église, l'efficacité de la rédemption, il suit que hors de l'Église il n'y a point de salut. — C'est un dogme défini. — L'Église, en le définissant, n'a fait que consacrer l'enseignement de ses docteurs. — Tous s'accordent à proclamer cette loi : le salut dans l'Église et rien que dans l'Église. — L'incrédulité nous reproche cette loi, la foi pusillanime s'en alarme. — Explication de la formule : Hors l'Église point de salut. — Le corps et l'âme de l'Eglise. — Que sont et que peuvent être les excommuniés, les apostats, les hérétiques, les schismatiques, les infidèles, par rapport à ce corps et à cette âme. — Tout le monde peut entrer dans l'âme de l'Église. — Non contente de nous révéler l'immensité de cette âme, l'Église la défend par la solennelle condamnation de toutes les propositions téméraires et impies qui tendent à la diminuer. — Conclusion qu'il faut tirer de ces vérités. — Ce qu'il faut penser des incrédules modernes. — Encouragement à ceux qui appartiennent au corps de l'Église..... 93

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

L'œuvre de la rédemption s'achève par l'Église. — Où est l'Église de Jésus-Christ? — Comment la reconnaître entre les diverses sociétés religieuses qui revendiquent l'honneur d'être issues de la croix et de continuer dans le monde l'œuvre du Christ. — Le signe de reconnaissance de la véritable Église est l'empreinte des perfections de son créateur, c'est-à-dire la communication de certaines propriétés, qui ne sont et ne peuvent être qu'à lui. Propriétés manifestées par des notes caractéristiques. — Ces propriétés sont : l'ordre transcendant, manifesté par l'unité; la sainteté, manifestée par des actes héroïques, des œuvres grandioses

et des prodiges; le droit et la force d'universelle expansion, manifestés par la catholicité et l'apostolicité. — Dans cette conférence, il s'agit de l'unité, à propos de laquelle : 1° question de droit, 2° question de fait. — I. Unité de la nature et des personnes divines; unité de la personne sacrée du Sauveur. — Ces deux magnifiques exemplaires étant sans cesse sous les yeux du créateur de l'Eglise, il ne se peut pas qu'il n'ait voulu faire son œuvre à leur image. — Jésus-Christ déclare lui-même ses intentions à cet égard. — Doctrine des apôtres et de la tradition touchant l'unité de l'Église. — Tout le monde convient de la nécessité de cette unité, il n'y a de difficulté que lorsqu'il s'agit de la définir. — 1° Comment l'unité ne peut reposer sur l'autorité d'un livre que chacun est libre d'interpréter à sa manière. — 2° Comment elle ne peut se réduire à ce qu'on a appelé les articles fondamentaux. — 3° Comment elle ne peut subsister dans une société chrétienne, qui, tout en conservant la plus grande partie des dogmes révélés, répudie aujourd'hui une vérité qu'elle croyait hier. — Définition de l'unité nécessaire à la véritable Église d'après ces principes. — II. L'Église catholique prétend posséder la propriété d'ordre transcendant que le Christ a communiquée à son œuvre, ainsi que l'unité par laquelle cet ordre se manifeste. — Justification de cette prétention. — Le protestantisme ne possède pas l'unité telle qu'elle a été définie plus haut. — Il en est de même des Églises hérétiques d'Orient, malgré l'apparente unité de leurs formes extérieures. — L'Eglise catholique, au contraire, munie du magistère infaillible et de l'autorité souveraine dont dépendent la parfaite ordonnance et l'indéfectible cohésion de tous ses éléments, possède : 1° l'unité de doctrine; 2° l'unité de sacrements; 3° l'unité de gouvernement. — Unité constante, qui remplit tous les temps. — Unité d'autant plus étonnante qu'elle subsiste au milieu des tempêtes et des luttes sanglantes, où sombrent d'ordinaire les institutions humaines les mieux établies. — L'erreur, pour excuser ses infinies variations, nous accuse d'avoir changé nous-mêmes. — A l'en croire, notre symbole s'est accru de dogmes nouveaux, et de scandaleuses divisions ont plus d'une fois protesté contre l'unité de notre gouvernement. — Réponses à ces accusations..... 141

CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

Jésus-Christ, doué d'une perfection suréminente, veut communiquer cette propriété à son Église. — L'Eglise doit être sainte. — Définition de cette propriété : C'est l'éminente perfection morale et surnaturelle qui ne convient qu'à ceux que nous appelons par excellence les *saints*. 1° Cette perfection est manifestée par des actes héroïques et des œuvres grandioses dans lesquels la nature humaine se surpasse. 2° Cette perfection est contresignée par des merveilles divines. — On cherche dans cette conférence quelle Église possède cette perfection. — I. Description du saint : C'est le chef-d'œuvre des efforts combinés de la nature et de la grâce. — Ce chef-d'œuvre est impossible dans une société où la doctrine pousse la vie pratique à des conséquences immorales ; tel est le protestantisme. — L'Église catholique, avant tout examen des faits qui l'honorent, se concilie sur la question de sainteté les plus favorables présomptions, soit que l'on considère : 1° le type qu'elle nous propose et dont elle nous rapproche ; 2° la loi de configuration à ce type qu'elle publie ; 3° les secours qu'elle nous offre pour obéir à cette loi. — Une présomption ne suffit pas, il faut des faits. — Où l'on trouve ces faits. — Les Bollandistes. — Coup d'œil général sur les divers aspects de la sainteté dans l'Église. — L'Église a fait de cette sainteté un état. — Les ordres religieux. — Comment la sainteté de fait manque au protestantisme et aux autres sectes chrétiennes. — Conclusion. — La sainteté manifestée par des actes héroïques et des œuvres grandioses est le caractère propre de l'Eglise catholique et peut être considérée comme un miracle perpétuel par lequel Dieu signe son acte de naissance. — II. La sainteté de l'Église est contresignée par des merveilles divines. — Importance du miracle pour prouver la

sainteté. — Coup d'œil sur les miracles des saints. — Réponse aux objections qu'on peut faire contre ces miracles. — Le protestantisme et les autres Églises hérétiques et schismatiques manquent de cette note des miracles. — Conclusion : l'Eglise catholique est seule marquée du contre-seing de la toute-puissance divine confirmant la sainteté de ses membres. — Les exceptions qu'on peut invoquer, les scandales partiels qu'on peut signaler ne prescrivent point contre le caractère général de sainteté manifesté dans l'Église. — L'Église ne donne, authentiquement et publiquement, que des leçons de perfection. — Justification de cette vérité dans les divers âges du catholicisme..... 183

CINQUANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA CATHOLICITÉ ET L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE

La force d'expansion, qui s'empare de l'espace, la mission divine, qui se continue à travers les siècles, sont les deux dernières propriétés que le Christ a voulu communiquer à son Église. — Ces deux propriétés se manifestent par la catholicité et l'apostolicité. — Où est l'Église catholique et apostolique ? — I. Magnifiques promesses faites au peuple juif. — Ces promesses ne peuvent s'appliquer qu'au Verbe rédempteur et à son œuvre. — Doué d'une puissance infinie, pour faire valoir lui-même ses droits à l'universalité, le Christ veut que son Église s'universalise elle-même. — A cet effet, il lui communique ses droits et sa force d'expansion. — Comment la force d'expansion est perpétuellement en acte dans tous les âges du catholicisme. — Coup d'œil sur les travaux des apôtres depuis le premier âge du christianisme jusqu'à nos jours. — Dans ces travaux, on reconnaît la propriété du Christ mise au service de son droit, c'est-à-dire la force d'expansion. — Le résultat de cette force d'expansion est la catholicité voulue et prophétisée par Jésus-Christ : catholicité non seulement successive, mais

simultanée; — non seulement locale, mais numérique. — Aux sectes religieuses qui ont brisé les liens de l'unité, il manque la force d'expansion, agent divin de l'universalité et par conséquent de la catholicité. — L'Église qui revendique comme sa propriété le nom de catholique a seule droit à ce nom. — Vains efforts de l'impiété pour effacer ce nom glorieux. — II. Jésus-Christ veut que nous constations que l'Eglise est en possession du temps, comme elle est en possession de l'espace; qu'elle continue, à travers les âges, la mission que le Père a donnée à son Fils, et que le Fils a transmise aux apôtres en leur promettant d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. — Toute la question d'apostolicité est là. C'est l'identité directement constatée de l'œuvre de Jésus-Christ. — Mission du Christ. — Comment il la transmet. — Comment cette transmission régulière et légitime constitue dans l'Église ce que nous appelons la possession de temps. — Comment les Pères de la primitive Église ont revendiqué cette possession contre les hérétiques. — Comment le protestantisme et les autres sectes ne peuvent répondre, sans se condamner, à cette question : D'où viens-tu? — Comment l'Église catholique seule, par la succession formelle de ses pasteurs, remonte jusqu'à ceux à qui le Sauveur a communiqué directement sa propriété de missionnaire divin. — Conclusion générale. — Les notes de l'Église nous obligent à confesser qu'elle est du Christ, et ces notes demeurant indestructibles malgré les incessantes conspirations de la force, de l'erreur et des passions humaines, nous obligent à confesser que le Christ est Dieu. — Le Christ a glorifié son Église, et, comme les cieux racontent la gloire de Dieu, l'Église raconte la gloire divine du Christ : *Ecclesia enarrat gloriam Christi* 227

INDEX

Des principales erreurs contraires aux dogmes exposés dans ce volume..... 271

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — PARIS

9207.